COLLECTION « LA FRANCE DÉVASTÉE »

ANDRÉ-M. DE PONCHEVILLE

ARRAS ET L'ARTOIS
DÉVASTÉS

Avec 7 planches et 1 carte hors texte.



(Bois de Henri Gris)

Ruines de l'Hôtel de Ville et du Beffroi.

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN



Presented to

The Library

of the

University of Toronto

by the

Comité France-Canada,

Toronto.

ARRAS ET L'ARTOIS
DÉVASTÉS

COLLECTION « LA FRANCE DÉVASTÉE »

Volumes à 3 fr. 30 et 4 fr.

I. — LES RÉGIONS

L'Alsace et la Guerre, par l'Abbé É. WETTERLÉ. Un vol. in-16 avec 6 planches et 2 cartes hors texte. 3 fr. 30

La Lorraine dévastée, par MAURICE BARRÈS, de l'Académie française. Un vol. in-16 avec 8 planches et 1 carte hors texte . . . . 3 fr. 30

Verdun, par LOUIS MADELIN. Un vol. in-16 avec 6 planches et 1 carte hors texte. . . . . 3 fr. 30

Reims dévastée, par PAUL ADAM. Un volume in-16. 3 fr. 30

La Marne en feu, par CHARLES LE GOFFIC. Un vol. in-16 avec planches et cartes. (*Sous presse.*)

L'Oise dévastée, par le Baron ANDRÉ DE MARICOURT. Un vol. in-16 avec planches hors texte. . . . 4 fr. »

L'Aisne pendant la Grande Guerre, par GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française. Un vol. in-16 avec 6 planches et 1 carte hors texte . . . . 3 fr. 30

La Somme dévastée, par GASTON DESCHAMPS. Un vol. in-16 avec planches hors texte . . . . 4 fr. »

Arras et l'Artois dévastés, par ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE. Un vol. in-16 avec planches hors texte. 4 fr. »

Le Nord dévasté, par HENRY COCHIN, NICOLAS BOURGEOIS et ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE. Un vol. in-16 avec planches hors texte. . . . . 4 fr. »

II. — LES FAITS

Rapatriés : 1915-1918, par Mlle CHAPTAL. Un vol. in-16 avec 7 planches hors texte. . . . . 3 fr. 30

En France et Belgique envahies. *Les Soirées de la C. R. B.*, par Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER. Un vol. in-16 avec 7 planches hors texte. . . . . 3 fr. 30

La grande Pitié de la Terre de France, par GABRIEL LOUIS-JARAY, maître des requêtes au Conseil d'Etat. Un vol. in-16 avec 7 planches hors texte. . . 3 fr. 30

4 Mod
M 1125a

COLLECTION « LA FRANCE DÉVASTÉE »
Dirigée par M. Gabriel LOUIS-JARAY

Série I : LES RÉGIONS

ANDRÉ M

ARRAS ET L'ARTOIS DÉVASTÉS

Avec 8 planches hors texte.

QUATRIÈME ÉDITION

193970
3.2.25

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, VI[e]
1920

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Nineteen hundred twenty copyright by Félix Alcan
and R. Lisbonne
proprietors of Librairie Félix Alcan.

ARRAS
ET L'ARTOIS DÉVASTÉS

CHAPITRE PREMIER

ARRAS ET L'ARTOIS DÉVASTÉS

L'Artois, terroir d'Arras, compris entre la Lys et la Somme. — Quelques villes : Saint-Omer, poste avancé au Nord ; Lens, bastion à l'est de Béthune ; Bapaume, voué aux combats ; Hesdin, patrie de l'abbé Prévost ; Saint-Pol et sa crypte mystérieuse. — Ruines d'Arras, jadis lieu de rencontre du génie latin et du génie du Nord.

Depuis 1790 le département du Pas-de-Calais a remplacé la province d'Artois sur les géographies, mais l'ancienne désignation a survécu et ne fut jamais si vivante que pendant la guerre. Seule en effet, elle exprime la réalité du sol sur lequel et pour lequel on se battait.

Si l'on cherche à quoi elle correspondait dans quelque livre imprimé sous l'ancien régime, on y trouve cette notion : « Province de France dans les Pays-Bas, avec titre de comté. Atrebatensis Comitatus. Arras en est la capitale[1] ». Ainsi nous sont

1. Abrégé du *Dictionnaire de Trévoux*. A Paris, chez Laurent-Charles d'Houry, au Saint-Esprit et au Soleil d'or, 1762.

rappelées plusieurs choses : d'abord que l'Artois touche à la vaste plaine du Nord appelée jadis les Pays-Bas et dont ses collines insensiblement, de même que son évolution historique, la détachent et ramènent vers la France ; ensuite, qu'elle fut une principauté indépendante, dont le titre en dernier lieu, on s'en souvient, fut porté par ce jeune et fringant cadet de Louis XVI, le comte d'Artois ; enfin nous est enseigné un fait capital, à savoir que l'Artois n'existe qu'en fonction d'Arras, et que son nom même indique combien il est essentiellement le terroir qui relève d'Arras et lui obéit. C'est là ce qui lui a donné sa personnalité, le distinguant de la Flandre qui l'enserre au Nord et à l'Est, du Boulonnais et du Montreuillois à l'Ouest, de la Picardie au Sud avec laquelle il a gardé le plus de ressemblance, tant aux points de vue ethnique, géographique, historique, que pour ce qui est de la tournure d'esprit des habitants. On distingue peu des habitants de la Picardie les Artésiens qui toujours parlèrent le même dialecte français, ce Picard cher à la Fontaine :

Biaux chires leups, n'écoutez mie
Mère tenchent chen fieux qui crie.

Jetons les yeux sur une carte ancienne, celle-ci, par exemple, intitulée : « Les Provinces des Pays-Bas catholiques », dédiée l'an 1672 à Louis XIV « par son très humble, très obéissant et très fidèle serviteur et sujet, Guillaume Sanson, géographe ordinaire de Sa Majesté [1]. » Il y a tout juste trente

1. A Paris, chez H. Jaillot, joignant les grands Augustins. Aux deux globes. Avec privilèges du Roy, 1672.

ans à cette date que l'Artois a fait retour à la France, non pas entièrement puisque sa pointe extrême au Nord commandée par Saint-Omer, figure encore sur la carte à côté d'un « Artois français » sous le nom d' « Artois espagnol ». De fait ce pays de Saint-Omer déjà à demi-flamand — l'Aa coulant entre la ville et les faubourgs est la frontière linguistique — fut toujours la forteresse avancée de l'Artois, jetée au delà de la rivière de Lys comme une tête de pont. L'Artois essentiel est compris entre la Lys au Nord et l'Authie au Sud. Au delà c'est la Flandre d'un côté, de l'autre la Picardie faite par la Somme et qui s'étire en longueur selon son fleuve.

Notons cependant que les trouvères artésiens des XIIe et XIIIe siècles nous marquent un Artois allant à cette époque jusqu'à la Somme même, se mêlant intimement à la Picardie. Ainsi parle Baude Fastoul dans son *Congé*, et en termes semblables Adam le Bossu dans son *Jeu de la Feuillée :*

> « *Entre le Lis voir et le Somme*
> N'a plus faux ne plus buhotas. »

Trois rivières, la Canche, la Ternoise, la Scarpe, naissent dans l'Artois et l'arrosent. C'est un affluent minime de la dernière, le Crinchon, qui par son confluent avec elle a déterminé la position d'Arras, dont la légende veut que ses eaux éminemment propres à la teinture de la laine aient fait la prospérité.

Cette ville d'Arras qui a rassemblé l'Artois n'est pas plus à son centre que Paris à celui de la France. Sensiblement portée au Sud-Est vers Douai, Valenciennes et Cambrai, ses sœurs naturelles de Wallonie, elle communie historiquement avec elles, sans

parler de Tournai un peu plus lointaine mais proche par l'esprit et que nous verrons lui emprunter le secret de ses tapisseries. De Saint-Quentin et d'Amiens, les deux centres de l'ellipse picarde, elle n'est pas plus éloignée. Tout semble vouloir la soustraire — et ainsi en fut-il progressivement dans l'histoire — à une influence germanique à laquelle elle a emprunté les éléments assimilables, pour la ramener par la Picardie et la Wallonie vers la France.

Au Nord, avant celui de Saint-Omer qui seul a survécu, elle avait eu un autre poste avancé, Térouanne sur la Lys, détruit par l'implacable volonté de Charles-Quint. Le danger d'ailleurs, dès le XVII[e] siècle, vint de l'Est comme il en est venu cette fois encore ; et Lens, ville fortifiée jadis, s'est retrouvée de cité minière un nouveau bastion dirigé, hélas, contre nous, et que nous n'avons pu reprendre qu'en achevant de le réduire en poudre. C'est là, presque aux portes d'Arras, que se trace la ligne où de l'automne de 1914 à celui de 1918, le flot de sang n'a cessé ses flux et reflux. Elle commence au Nord avec Béthune dont le beffroi à demi abattu domine encore pourtant les ruines de la vieille cité, et s'achève en Artois avec Bapaume, centre d'un terroir déjà presque picard. Là le 3 janvier 1871 l'armée de Faidherbe remporta contre les Prussiens un succès malheureusement sans lendemain. Et durant cette guerre, Bapaume, placée entre la ligne de feu de 1914 et celle de 1918, a été entièrement ravagée et réduite presque à rien.

Le voyageur qui de Boulogne-sur-Mer cherche à gagner Arras et l'Artois dévastés, traverse d'abord le

plus riant pays de la région du nord de la France, ce Boulonnais tout en coteaux et en vals dont le chroniqueur Georges Chastellain écrivait au xvᵉ siècle qu'il était « le plus précieux anglet de la chrétienté ». Boulogne en dépit des traces laissées par les raids nocturnes garde son aspect vivant de carrefour du monde. Sans doute les bombes d'avions ont-elles créé des vides dans la Grand'Rue qui porte à la haute ville la rumeur et l'odeur de la mer. Là notamment a été atteint un musée qui contenait à côté de toiles médiocres une belle collection de vases antiques. N'importe, Boulogne est toujours la ville riante aimée de quiconque l'a traversée une fois : et son pays, ce Boulonnais qui reconstitue fidèlement entre ses collines un ancien pagus gaulois, est toujours le même pays d'eaux vives et de frais vallons entrecroisés à l'infini, où il semble que les fées des chansons et des contes français aient continué d'habiter. Jusqu'à Montreuil, la route qui passe par Samer, — l'ancienne route de la diligence de Paris, — laisse voir à chaque instant des paysages dont non plus que de ceux du Valois, si chers à Gérard de Nerval, on ne saurait se lasser.

Aux environs de Montreuil, la ligne des horizons commence à se modifier. Les collines de l'Artois sont proches ; des ondulations plus larges succèdent aux courts entrecroisements des vallons, il semble que la terre se modèle maintenant sous la main d'un dieu plus puissant, et les Anciens eussent dit qu'aux divinités champêtres amies des bergers, la grande Maïa, la Cérès des laboureurs a succédé. De fait, c'est là que le pays, de bocager qu'il était, coupant ses bois de prairies propices à l'élevage, devient agricole, et que le froment y étale ses

larges nappes blondissantes alternées avec le vert des betteraves. L'Artois s'annonce entre Montreuil et Hesdin, essentiellement terre à blé et qui veut le redevenir.

Quand on roule sur ces larges routes ombragées où naturellement l'automobile a remplacé la diligence, c'est là vers Hesdin que les plus beaux paysages de l'Artois viennent doucement vous solliciter, et se pressant dans un défilé rapide, demander votre suffrage. On se sent en terre pleinement française, acquise de tout temps à la civilisation incomparable qui a produit au XIII[e] siècle la Cathédrale et le Mystère, au XVII[e] Versailles et la Tragédie, au XIX[e], le retour à la nature en même temps qu'à la tradition nationale que fut un Romantisme dont les excès n'empêchent pas qu'il renouvela, dans tous les domaines de l'esprit, notre expression. L'œil ici ne saurait se lasser des beautés si aisément découvertes au fur et à mesure que l'on pénètre en Artois. A gauche la Ternoise coule dans une vallée entre d'amples paysages. De nobles allées d'arbres conduisent à des châteaux de brique et de pierre entr'aperçus entre les frondaisons. Un vers d'Henri de Régnier nous revient en mémoire, évoquant une pure figure de jeune fille à la fin du XVIII[e] siècle :

« Devant quelque château de Bourgogne et d'Artois. »

C'est ici le joyau de la France du Nord : l'Artois choisi, théâtre exquis des images de la paix, pour être l'un des théâtres de la guerre.

On sent que l'on se rapproche des tristes lieux qu'elle a frappés. Voici, parmi les arbres de la route, des arbres morts, touchés par les nappes de gaz perfides. Hesdin pourtant est encore souriante

et paisible. Au chevet de son église, là où coule entre deux parapets de brique la Canche ailleurs largement étalée à son embouchure, on passerait des heures infinies à voir fuir l'eau transparente en songeant à celui qui émeut de romanesque la petite cité, cet étrange Prévost d'Exiles qui tour à tour abbé et militaire, bénédictin en France et gazetier en Hollande, nous a laissé dans sa *Manon Lescaut* la plus séduisante et la plus vive histoire d'amour d'un siècle qui ne vécut que pour lui. Il naquit ici, l'an 1697, d'une honnête famille de robe, et sa maison natale y subsiste toujours entre la grand'place ornée d'un hôtel de ville à loggia, et le chevet d'église dont nous parlions. On imagine ses retours repentants dans cette maison et le père sévère envers l'adolescent. Il entre dans l'église proche et veut y chercher Dieu. Mais l'image de Manon s'y glisse avec lui. Quelles indécisions, quels remords!... Nulle vie fut-elle jamais plus remplie de romanesque et de malheur que celle de Prévost d'Exiles!

Ici on peut cesser de penser à la guerre, encore que des obus et des bombes, comme presque partout en Artois, soient tombés à Hesdin; on peut s'y perdre en d'autres songeries. Mais à Saint-Pol, le drame commence. Trop de maisons ici ont été touchées par les effrayants oiseaux de nuit porteurs de bombes ou par les obus d'un canon à longue portée. Le premier qui y tomba, ce fut sur *le Mont*, sorte d'esplanade plantée de beaux arbres qui domine la ville en regard des ruines d'un vieux château fort du xvᵉ siècle. C'est là un endroit de paix et de recueillement que rien ne semblerait jamais pouvoir troubler. En septembre, vers la fin de la journée, la lumière s'y joue entre les troncs séculaires et les

tendres feuillages verts avec la même grâce inexprimable qu'elle revêt aux yeux d'un mourant ou d'un convalescent. Cette petite ville incolore de l'Artois, toujours rudement froissée par les guerres, — de même que Hesdin elle fut détruite par Charles-Quint, — prend à cet endroit et à cette heure la robe couleur de temps et couleur de lumière de la jeune princesse destinée, dans le conte de Perrault, à épouser le fils du roi. Métamorphose mystérieuse : de tels instants sont à retenir, comme l'on baise une fleur qui doit pâlir.

Quand les obus tombaient sur Saint-Pol, la population unanimement rentrait sous terre. On y retrouva une immense crypte datant de Dieu sait quelle époque, où ce devint une habitude de passer la nuit : et telle était sa profondeur que perdu dans ses entrailles on n'y entendait pas plus le bruit d'orgues des moteurs de gothas que les éclatements des bombes jetées par eux.

L'étape de Saint-Pol à Arras est la dernière du voyage qui nous amène à la ville assassinée. Maintenant presque tous les arbres de la ville sont morts empoisonnés par les gaz. Sur notre gauche s'élève et grandit peu à peu, devenant de plus en plus visible, la silhouette jumelée des tours de l'ancienne abbaye de Saint-Eloi. Ruinées déjà avant la guerre, elles le sont davantage, mais dressent encore en l'air les robustes pans d'architecture sur lesquels se sont acharnés en vain les obus allemands. Elles veillent toujours sur Arras et l'annoncent, sentinelles et gardiennes à la fois, saintes tours parentes de l'abbaye de Saint-Vaast qui, dans l'Arras antique, créa l'Arras moderne.

Celle-ci, quelle merveille elle fut, nous l'allons

dire. Avant d'entrer parmi les décombres de cette guerre et de cheminer parmi les tranchées entre les buissons rouillés des fils de fer barbelés, nous allons voir surgir devant nous l'Arras qui a sa page — une des plus belles — dans l'histoire de la civilisation. Et c'est pour celle-ci que nous avons combattu.

Telle fut aussi la pensée maîtresse de ce livre écrit pour des esprits cultivés et qui veulent voir dans le monde à travers les faits historiques le fil conducteur de cette civilisation humaine infiniment précieuse à sauvegarder. Avant de voir comment l'Allemagne a voulu détruire Arras et ravager cette province d'Artois dont sa capitale est la plus haute expression, pour mieux comprendre son dessein criminel, contemplons les trésors séculaires d'art et de pensée qu'il a visés.

C'est un songe terrible que de revoir maintenant Arras. Quand on se retrouve sur celle des places fameuses, la plus petite, où s'élevait le célèbre hôtel de ville, on croit rêver. Devant soi, à l'extrémité d'une étendue morne, on aperçoit un talus de carrière, semble-t-il, jonché de pierrailles et semé de ronces comme ils le sont à l'ordinaire. Des sentiers y serpentent, on croit que derrière le rebord de ce talus la carrière doit se creuser, mais c'est au contraire une ruine qui s'y dresse, un pan de mur carré, l'ombre d'un donjon effacé. On se demande alors si l'on est en face d'un de ces témoins du moyen âge épargnés à demi par la clémence du temps et qui couronnent des buttes féodales un peu partout en France. Mais l'œil s'habituant plus aisément encore

que l'esprit à la ruine qu'il explore, finit par découvrir sur la droite quelques arcades et les débris d'une aile de style Renaissance. On se rend compte que là put être le célèbre hôtel de ville d'Arras, couronné par ce beau beffroi dont la base seule est demeurée.

Sur la droite, un peu plus à l'arrière-plan, d'autres ruines apparaissent, encore surmontées d'une croix: l'ancienne église de l'abbaye de Saint-Vaast, devenue la cathédrale après qu'eut disparu au début du XIXe siècle la cathédrale antique. Elle avait été commencée dans le style gréco-romain vers la fin du XVIIIe siècle par les moines de Saint-Vaast après qu'ils eurent reconstruit dans le même goût leur riche et célèbre couvent. Elle était belle à voir au sommet de son escalier de pierre; maintenant, avec ses chapiteaux corinthiens émergeant des tas de décombres, elle fait penser aux ruines de Rome, et nous remet en mémoire le début de l'adage connu :

« Quod non fecerunt Barbari..... »

Fidèles aux tactiques qui les ont fait nommer Barbares à juste titre, les Allemands ont voulu inscrire cette cathédrale presque neuve au martyrologe qui comprend déjà les cathédrales anciennes de Reims, Ypres, Soissons, Noyon, joyaux de l'Occident.

Si nous retournons en arrière, nous engageant dans la rue de la Taillerie qui la réunit à la place de l'Hôtel-de-Ville, nous trouvons la célèbre grand'-place, — le grand *markiet*, comme l'on dit en picard, — assassinée elle aussi, trouée par les obus, défigurée. Combien de maisons sont abattues ? Combien blessées ? Qu'est devenu le décor ordonné au début du XVIIe siècle dans le style de la Renaissance flamande ? Même les caves profondes, — les *boves* —

à deux ou trois étages sous les maisons, ont été atteintes parfois, leurs voûtes crevées par les lourds projectiles de l'artillerie ennemie. On suppute avec angoisse le temps et l'argent qui seront nécessaires pour rétablir cet ensemble, si toutefois une œuvre d'art telle que celle-ci peut jamais être refaite : on comprend que M. Clemenceau ait pu dire aux Arrageois le 10 août 1919 : « Pas une ville de France plus qu'Arras mérite de la Nation ; et, si je ne craignais de paraître vouloir déprécier Verdun, je vous dirais tout de suite : Pas une ville n'est plus glorieuse qu'Arras.

« Arras, Verdun, ce sont les deux plus nobles des villes martyres. »

Le dessein de l'Allemagne en 1914 est connu. Elle ne voulait pas seulement nous vaincre matériellement, conquérir nos territoires ; elle entendait encore substituer sa « kultur » à une civilisation qu'elle jugeait décrépite. Un écrivain suisse de haute valeur, M. Louis Dumur[1], dès 1915, étudiait avec courage le problème posé brutalement par elle, et démontrait la supériorité de notre pensée séculaire sur les rapides conquêtes intellectuelles de l'Allemagne. A cette date, la victoire pouvait paraître à échéance lointaine encore : elle ne faisait plus doute après que l'ennemi avait dû porter ses lignes à l'arrière de Reims en Champagne, d'Arras en Artois, d'Ypres en Flandre. On sait comment il s'en est vengé, et que ses canons ont cru anéantir avec les monuments qui l'attestaient — la Cathédrale,

1. *Culture française et culture allemande*. A Lausanne, chez G. Tarin, 1915.

le Beffroi, les Halles — la rayonnante culture de France.

Ces villes à demi détruites parlent cependant à voix plus haute que jamais, et sans doute ne leur était-il arrivé encore d'émouvoir à ce point des pèlerins plus pieux et attentifs qu'elles ne connurent au temps de leur prospérité. Dans celle où nous sommes, Arras qui commande le pays d'Artois, nous allons voir la muse de l'histoire se lever d'entre les pierres et montrer sous ses voiles de deuil son visage grave et pur.

« Deux groupes de peuples, a écrit Taine[1], ont été et sont les principaux ouvriers de la civilisation moderne : d'un côté, les peuples latins ou latinisés, Italiens, Français, Espagnols et Portugais ; de l'autre les peuples germaniques, Belges, Hollandais, Allemands, Danois, Suédois, Norvégiens, Anglais, Ecossais, Américains. » C'est l'honneur insigne de la France du Nord que ces deux races s'y soient rencontrées et fondues harmonieusement dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, spécialement semble-t-il, dans cette Arras gallo-romaine qui fut pourtant nommée Atrecht[2] ; dont une moitié indépendante en ses remparts, *la Cité*, était au roi de France, dont une autre part, *la Ville*, se différenciait peu des riches communes flamandes telles que Gand. La fusion d'éléments à première vue contradictoires, la rencontre et l'union harmonieuse du génie latin et du génie du Nord, c'est la gloire

1. *Philosophie de l'art.*

2. Les deux noms figurent sur la carte des Pays-Bas catholiques par Guillaume Sanson, imprimée à Paris en 1672.

d'Arras, attestée par le tableau que nous tracerons de son épanouissement au XIII[e] siècle, quand elle fut une des capitales non de la France seule, mais de l'Europe constituée alors en chrétienté.

CHAPITRE II

NAISSANCE D'ARRAS

La cité des bois. — L'*oppidum* où se tisse pour Rome la laine des Atrebates. — César y campe. — Le temple païen y fait place à l'église chrétienne. — Saint Vaast, catéchiste de Clovis, y fonde l'abbaye dont naîtra la ville moderne. — Baudouin Bras-de-fer, premier comte de Flandre, en fait sa capitale.

Concordance. — **La colline de Baudimont.**

Elle est, dans Arras, la cité, *le berceau antique, la Roma quadrata. Pour y aller méditer, nous traverserons l'Arras moderne par son artère principale, la rue Ernestale continuée par la rue Saint-Aubert et la rue Baudimont. Arrivés à celle-ci qui monte selon la pente de la colline, nous tournerons à gauche et verrons devant nous Saint-Nicolas, église construite vers 1840 en style néo-grec sur l'emplacement de la primitive cathédrale. Atteinte à son fronton par les obus, debout pourtant, elle nous marque le lieu le plus anciennement habité, celui où s'éleva le premier temple dans l'oppidum gallo-romain, et ensuite la résidence de Baudouin, comte de Flandre, dont la colline prit son nom (Mont de Baudouin).*

L'Artois était jadis nommé communément un grenier à blé. Terre d'échange, il était encore entrepôt

de vins, apportant au laboureur de la plaine du Nord la flamme subtile élaborée sur les pentes sèches du vignoble méridional. Ce sont là les traits relativement modernes de l'activité qui a fleuri dès toujours en sa capitale. Dans des temps plus reculés, Arras après avoir été la cité des bois (Nemetocenna) fut celle de la laine.

César nous a parlé des Atrebates et de leur roi Commius. Aux temps qui précédèrent l'entrée des légions en Gaule, nous pouvons nous imaginer ce pays, sombre forêt qui ne le cédait pas en horreur à l'Hercynienne, percée de rares clairières, semée de plus rares *oppida*. L'un d'entre eux, Nemetocenna, la ville des bois, semblable à tous avec ses huttes rondes qui laissent échapper la fumée des feux au centre de leur toit de chaume, ceinte d'un rempart de terre et de palissades. Le fleuve est là dans le bas, qui s'appellera la Scarpe. Un peu partout alentour il déborde en marais fangeux, mais porte les barques par lesquelles s'opèrent les premiers échanges. Les routes sont rares, remblais de fagots à travers la forêt et le marais universels ; la rivière y supplée, ce chemin en marche, dira Pascal.

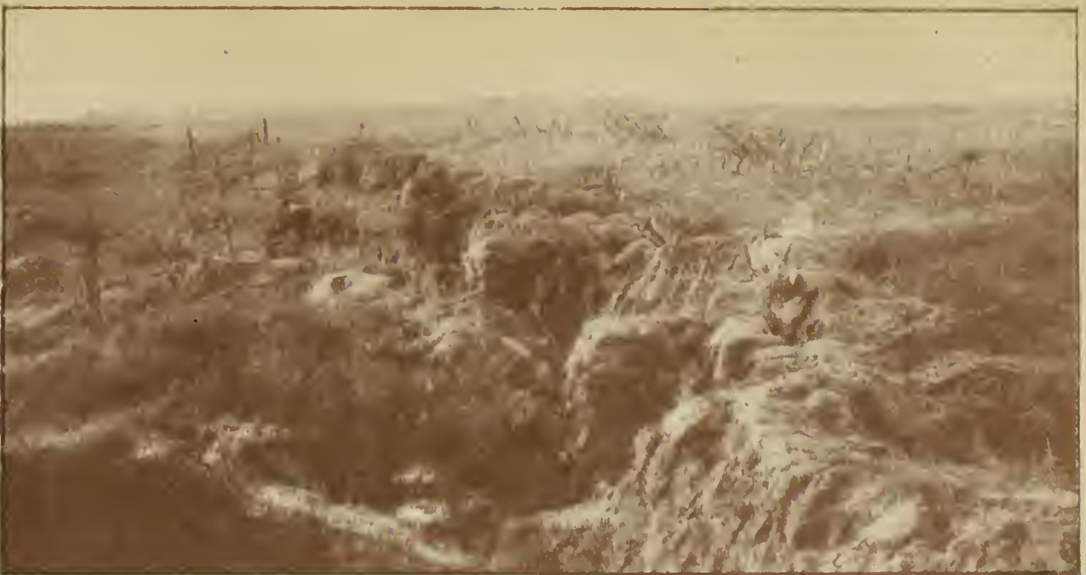
Se joignant à elle, un ruisseau qui sera le Crinchon réputé pour les teintures. Dans le haut de l'oppidum, la colline, une des collines du pays qui s'appellera l'Artois, la future colline de Baudimont, prête dès ce temps aux cultes, vouée aux cultes, « colline inspirée » dès ce temps. Dans Nemetocenna gauloise nous voyons les marchands groupés pour leur sécurité avec les guerriers, et sur la colline les serviteurs des dieux farouches, Borvo, Tarann, Cernunnos, ceux auxquels dans la forêt source de tout, on continue d'offrir des sacrifices

humains. Le temps du pur sacrifice n'est pas venu encore.

« Quoi de plus laid, disait Cicéron, qu'un oppidum gaulois ! » Le beau diseur possédait une table de citronnier évaluée des milliers de sesterces. Ces rudes Gaulois n'ont nul mobilier et mangent avec leurs doigts dans des écuelles de terre. Pourtant la laine des Atrebates est dès ce temps nécessaire à Rome.

C'est que la prairie est née à côté de la forêt et du marécage, née de l'une et de l'autre défrichés, assainis. A l'ombre des grands arbres, la prairie humide encore, le sol suffisamment résistant déjà, gonflé en dessous par les eaux latentes, résistant en dessus au pied fourchu du bétail, reçoit les premières bêtes des peuples pasteurs, les lanifères, brebis douces, moutons passifs, béliers à la forte odeur. Les Atrebates ne sont plus seulement chasseurs, pasteurs aussi et bientôt fabricants. L'ingéniosité celtique s'est éveillée en ce district des Gaules, un des plus perdus, si proche des Morins après lesquels finit la terre. « Extremi hominum Morini... » mystérieux soupir de Virgile à ce terme des terres habitables.

Dans la prairie, à côté de l'herbe vulgaire nourrissante, croît l'herbe de la teinture : la garance. Les Atrebates sont habiles à guider leurs troupeaux vers les plus gras pâturages, à les tondre, à laver avec soin la laine, à la teindre par le moyen de la garance dans les eaux courantes du ruisseau. Ces laines muées en écarlate et qui luttent d'éclat avec la pourpre sont envoyées par la Gaule lyonnaise à Rome, portées par le dieu Rhône à *la Province*. Elles passent les Alpes et habillent le légionnaire



(Service Photographique de l'Armée.)

Tranchées abandonnées en Artois.

dont l'éclatant manteau rouge est leur tribut. Le pagus des Atrebates les reconnaîtra sur le dos des victorieux.

L'ardent solitaire de Judée, Jérôme le saint et le docteur, a parlé de ces laines plus fameuses dans l'Empire que les ordinaires étoffes à carreaux tissées par la Gaule entière. Et Gallien s'adressant au Sénat épouvanté par la nouvelle de la révolte de Carausius : « Eh quoi, s'est-il écrié, l'Empire est-il donc en danger si la laine des Atrebates vient à lui manquer ! »

Avant qu'Arras ne fut comme toutes les villes de Flandre au moyen âge un centre de l'industrie drapière ; avant que ces mots : *Arazzi*, eussent porté dans l'Italie et dans toute l'Europe le renom de ses brillantes tapisseries, Rome s'habillait de l'étoffe des Atrebates.

Un demi-siècle avant Jésus-Christ, le chauve libertin, — *mœchus calvus*, ainsi le nommaient les Romains, — prend l'oppidum des Atrebates. Venu à travers des Gaules plus ou moins complices, César a rencontré ici une Gaule profondément hostile, farouche autant par ses habitants que par son territoire. Les lourdes légions ont piétiné les prairies où paissaient des moutons à longue toison, elles se sont envasées dans les marais, perdues dans les forêts encore inextricables ; elles sont parvenues cependant sous les murs de terre qui entourent l'oppidum, et César est entré dans Nemetocenna ainsi que le commandant Marchand dans un important village de l'Afrique, en vainqueur curieux du raffinement qui se peut cacher sous une apparente barbarie. Il a campé au plus haut de l'oppidum, là

où la Cité succédera plus tard au ferme dessin du camp romain. Dans ses entreprises contre les Morins, les Nerviens, les Bretons, Nemetocenna lui servira de base.

Peu après lui, les prêtres accourus y élèveront le temple où un même culte sera rendu au Jupiter méditerranéen et au Tarann nordique confondus. L'oppidum devient une civitas. Les étoffes s'y fabriquent non plus sous la hutte circulaire en chaume perpétuellement enfumée, mais dans des manufactures construites par les mains des maçons, recouvertes de lourdes tuiles rouges dont chacune porte le sceau du potier. La rivière a moins de roseaux et de débordements, le marais moins de vase, la forêt primitive échange ses pistes à peine tracées contre des routes construites à la Romaine. Ces gens construisaient tout, les routes aussi bien que les jardins, eux qui construisaient jusque la mer.

L'argot des soldats est adopté par le peuple qui désapprend insensiblement sa langue d'origine. Nemetocenna n'est plus la cité des bois, ils ont été abattus autour d'elle et on la nomme maintenant Nemetacum. Elle correspond avec Boulogne pour les relations maritimes, avec Bavai, Tongres, Trèves, capitale des Gaules romaines. Aux limites de son *pagus* qui déjà est plus souvent nommé *diocèse*, elle a pour voisines des cités florissantes autant qu'elles, l'antique Thérouanne par exemple. Du nom du peuple atrebate, bientôt elle s'appellera Arras.

Et enfin y paraissent les prêtres de la religion nouvelle instaurée sur le monde par l'enfant qui y naquit, Dieu et homme, un demi-siècle après que le César fut entré dans Nemetocenna. Les évangélistes s'y montrent : Diogène le premier, un grec sans

doute ; puis saint Vaast, catéchiste de Clovis avec saint Rémy, vient au temps des Francs relever les autels élevés par lui au Dieu connu.

Dès lors, l'oppidum gaulois est définitivement transformé, *la Cité* d'Arras existe. Elle a son assemblée des fidèles traduite par un édifice matériel, son *ecclesia*. Elle a son évêque qui la défend contre la décadence de l'empire romain expirant et contre la neuve rapacité du barbare. Ni au spirituel, ni au temporel, les remparts ne lui manquent, mais elle est trop étroite pour ceux qui veulent s'y presser. Il est temps que naisse *la Ville* d'Arras. Alors est fondée l'abbaye de Saint-Vaast dont elle sera la fille, assise qu'elle sera en son verger.

On conte que l'évêque Vaast avait coutume, descendant les pentes de la Cité, d'aller se promener sur les bords du ruisseau qui coulait en bas, à la façon de ces philosophes péripatéticiens d'Athènes le long des rives plantées de platanes. Il avait fait élever en cet endroit une étroite cellule pour s'y reposer et y converser avec Dieu. Un de ses continuateurs, saint Aubert, retrouvant cet oratoire aux bords du Crinchon après qu'il eut été habité par maint ermite, médita de le transformer en un vaste monastère. Divin architecte, un ange avait paru à ses yeux, traçant en l'air le plan de l'édifice et de son église.

Ce furent les rois successeurs de Clovis qui fournirent à l'évêque successeur de saint Vaast les sommes nécessaires à leur édification. L'un d'entre eux, Thierry, troisième du nom, y voulut être inhumé en 674, volonté suprême qu'autorisaient encore chez leurs royaux pupilles les tout-puissants

maires du Palais. La dotation qui l'accompagnait permettait le développement d'abbayes qui s'accroissaient naturellement en villes, les marchands, et les plus heureux des serfs se groupant autour d'elles. Ils n'y manquèrent pas dans les murs de Saint-Vaast.

La ville neuve qui naquit ainsi auprès de la cité ancienne fut cependant menacée dans sa croissance. Le VIIIe siècle ne s'écoula pas que l'abbaye n'ait brûlé. Réédifiée plus belle, les coureurs vikings venus par la mer et les fleuves sur leurs longues barques la rebrûlent. Charlemagne, l'empereur a la barbe fleurie qui tant aimait les clercs et le pauvre peuple, n'était plus là pour leur interdire l'accès de l'empire démembré.

Sous Charles le Chauve, un comté de Flandre se crée par la force des choses, et le roi qui ne suffit pas à la protection de tout le royaume, le donne à Baudouin Bras-de-fer qui est son gendre parce qu'il a préféré l'avoir pour soutien plutôt que pour ennemi. Arras va être capitale de ce comté, et le cri de guerre des Flamands sera : *Arras!*

Baudouin avait servi sous le roi Charles, notamment en Guyenne contre les Sarrasins. Homme du Nord lui-même, on l'avait aussi opposé dans l'Est aux Northmans, comme jadis les Romains n'avaient pas trouvé mieux que les Francs pour garder leurs frontières de l'Est contre les barbares incivilisables. Charles le Chauve le considérait entre tous parmi ses familiers; c'est ainsi qu'en l'an 862, se trouvant auprès de lui à Senlis, le Bras-de-fer enleva sa fille Judith dont il avait su se faire aimer, et partit au Nord avec elle. Charles le Chauve l'ayant poursuivi, son armée fut taillée en pièces au lieu où s'éleva

plus tard près d'Arras l'abbaye du mont Saint-Eloi.

Il ne se tint pas pour battu, les ressources spirituelles lui restant. Par ses soins, un concile d'évêque fut tenu dans cette même ville de Senlis, d'où Judith et le Bras-de-fer s'étaient enfuis ensemble, et ils furent par eux excommuniés. Il leur restait, ce qu'ils firent, d'aller à Rome où Nicolas Ier voulut bien les absoudre sur ce qu'il n'y avait pas eu rapt, mais enlèvement consenti librement de la part de Judith. Ce bon pape fit mieux : il pria le roi de France d'accorder au couple son pardon, ce qu'il fut bien contraint de faire. Peut-être fût-ce cordialement, puisqu'il donna en plus l'Artois et la Flandre à son gendre, mais il paraît vraisemblable qu'ici encore il ne fit que régulariser une situation de fait, le Bras-de-fer tenant en sa possession avec une égale fermeté la fille du roi et ses belles provinces du Nord. L'an 864, la pompe du mariage se fit à Auxerre : nous entrevoyons les premières relations, qui ne cesseront pas, entre la vineuse Bourgogne et l'Artois de la laine et du blé.

Pour le préserver des Normands, il ne fallait pas moins que ce prince énergique. Après sa mort (879), le fléau devient plus intolérable. Heureusement le comte se doublait à Arras de l'abbé de Saint-Vaast. Ils lui résistaient s'ils le pouvaient : et s'ils avaient dû céder au passage torrentiel des pillards, du moins prenaient-ils soin ensuite que les édifices et les murs fussent réparés, les champs ensemencés à nouveau. Enfin quand au début du xe siècle les Normands acceptèrent de se cantonner à l'embouchure de la Seine, et que Rollon eut épousé une fille du roi de France, l'Artois put respirer et le paysan jeter le blé dans le sillon sans que derrière lui le moine

bénédictin répétât avec une crainte amère le vers de Virgile : *Barbarus has segetes!* L'Artois est fondé en tant que terre à blé, plus riche que n'en fut jamais une Sicile jadis pourvoyeuse de Rome.

Dès lors commence le rôle d'Arras, capitale de la France d'extrême-nord. Ce qu'est Paris vers le centre, elle l'est en Artois et en Flandre, un point de ralliement. Le cri de guerre des hommes d'armes est là haut : « Arras ! » comme plus bas : « Montjoie et Saint-Denis ! »

Autant que cette abbaye de Saint-Denis à laquelle les rois de France avaient emprunté leur étendard et leur cri, l'abbaye de Saint-Vaast jouera ici un rôle de premier ordre. Civilisatrice comme toutes, par l'exemple de la douceur évangélique envers les humbles, détentrice de l'héritage méditerranéen tenu d'Athènes et de Rome, bienfaitrice universelle jusqu'aux jours de la décadence, quand après le xve siècle elle ne sera plus qu'une prébende entre les mains de la cour de France, elle aura aidé auparavant Arras à naître et à vivre. Son verger sera devenu le grand *markiet* ceint par les belles maisons des marchands.

Ce fut sur ce marché non bordé encore des élégantes constructions de pierre qui succédèrent aux logis de bois, ce fut sur cette place que le sixième comte d'Artois et de Flandre, Baudouin dit le *Barbu* ou *le Débonnaire*, voulut qu'un pavillon fût dressé dans l'attente de la naissance de son fils premier-né. Elle y eut lieu en présence des bourgeois d'Arras pour que nul ne soupçonnât d'artifice un prince dont l'épouse, Ugine de Luxembourg, avait alors cinquante ans. Et ce fut en 1014 au dire des chroniqueurs qui ont recueilli ce trait de mœurs moins

extraordinaire qu'il ne semble à première vue, puisque la naissance d'un fils de France, jusque sous les plafonds dorés de Versailles, fut toujours publique.

CHAPITRE III

ROLE D'ARRAS ET DE L'ARTOIS DANS LA CULTURE FRANÇAISE DU XIIIe SIÈCLE

La ville au moyen âge. — La commune et les comtes. — L'architecture ogivale dans la France du Nord et en Artois. — L'art dramatique à Arras, ville des trouvères : *le Jeu de la Feuillée*.

CONCORDANCE. — La Petite Place.

De la colline de Baudimont, nous redescendons dans l'Arras moderne; et à travers des quartiers effroyablement rasés, semblables à ceux de Pompéi, nous nous acheminons vers la Petite Place que dominent les ruines de l'Hôtel de Ville et du Beffroi. Face à elles, allons jusqu'à une maison qui porte un monstre marin sur son enseigne de pierre sculptée : l'ancienne auberge de la Baleine. Jadis, pour les représentations dramatiques, les échafauds étaient dressés en cet emplacement. Et nous allons y voir jouer LE JEU DE LA FEUILLÉE.

Après trois siècles de vie commune avec la Flandre, l'Artois retourne à la France en 1180 par le mariage d'Isabelle de Hainaut avec Philippe-Auguste. Il faut qu'en lui s'élaborent par une plus

étroite union avec le cœur de la France, les sourdes germinations qui prépareront le siècle suivant, ce XIIIe siècle, floraison unique, apogée de la culture nationale à laquelle Arras prendra la part immense qui demeure sa gloire.

Terre d'échanges tant matériels que spirituels, l'Artois est une terre de milieu, placée entre France et Flandre, aussi apte à être entre elles une pomme de discorde — et il advint qu'elle le fut — qu'un trait d'union, ce qui demeure son rôle historique. Brassée, rebrassée tour à tour par le flot des invasions venues du Nord et du Sud, elle a incarné au XIIIe siècle le meilleur de ce génie français né d'un mélange égal de la sève germanique et de l'antique ferment méditerranéen. Si la formule de l'art ogival fut trouvée entre la Seine et l'Oise, les trouvères des bords de la Scarpe ont devancé ceux des rives de Seine ou de Loire. Que la commune d'Arras ait rangé résolument sa bannière à Bouvines auprès de celle de Philippe-Auguste, ce n'est pas seulement une glorieuse fidélité à son nouveau suzerain, c'est l'expression d'un choix, la reconnaissance de la naissante civilisation française à laquelle elle entend apporter toutes ses énergies. Dès lors, dans la cité des drapiers et des changeurs, des mesureurs de blé, des foulons et des teinturiers, les trouvères vont s'élever, et nous montrer sur l'un ou l'autre des *markiets* d'Arras son peuple vif et puissant, comme Aristophane nous raconte l'Agora d'Athènes et les quais du Pirée, ou Shakespeare la cité de Londres.

Entrons par la pensée dans la ville *aux cent clochers,* comme on l'a nommée au moyen âge. Orgueilleusement à l'écart, renfermée dans son enceinte propre, *la Cité* contient le palais de l'évêque et la

cathédrale qu'il partage avec le peuple. Commencée en 1030 avant que celui-ci ne possédât la charte de sa commune, elle ne lui appartient qu'à demi de même qu'elle n'est qu'à demi achevée, possédant seulement, à cette aube du XIIIe siècle où nous sommes, son chœur et son transept. De la sorte, incomplète, elle attendra depuis le milieu du XIe siècle jusqu'à la fin du XIVe. Dans sa parure gothique, un peu lourde mais dominée par une haute tour, alors elle appartiendra bien à la commune qui l'aura achevée. Les foulons, les drapiers, les teinturiers ; les haute-lissiers, les batteurs et les changeurs d'or; les bouchers, les marchands de blé et de vin pourront y entrer avec fierté, elle sera complètement à eux.

En l'église de l'abbaye de Saint-Vaast, ils ont une seconde cathédrale, plus belle peut-être, mais aux moines d'abord. Elle a existé dès le VIe siècle, les Normands l'ont brûlée au IXe et on l'a réédifiée aussitôt. Depuis elle n'a cessé de commander l'ancien verger de son abbaye autour duquel les bourgeois d'Arras ont bâti leurs maisons.

Maisons particulières à chacun, maison commune aussi, maison de tous et de chacun, hôtel des corporations, *hôtel de ville*, reliquaire où la charte d'Arras est conservée, comme dans la cathédrale et l'abbaye, les ossements vénérés des martyrs et des confesseurs. Cet hôtel de ville antérieur à la merveille édifiée aux XVe et XVIe siècles, il est à croire qu'il fut simple d'abord, construit en bois comme les logis des *markiets* et se confondant parmi eux, seulement plus vaste ; confondu avec la halle publique où les pièces de drap sont rangées et vendues ; tout en charpentes vigoureuses, chêne et châtaignier,

sculptées aux parties qui paraissent, aux semelles des poutres qui font saillie au dehors, grossières sculptures analogues aux modillons de l'époque romane : monstres, têtes barbares tirant la langue. Il est si bien encore la halle, l'hôtel de ville, que le père du trouvère Adam, de l'emploi qu'il y tient, grattant le parchemin pour la Commune, a reçu le nom d'Henri de la Halle.

Sur la petite place a été élevé au début du XIIIe siècle un curieux monument : la chapelle en forme de pyramide élancée qui contient la *Sainte chandelle d'Arras*[1]. C'est là une histoire de légende dorée. En l'an 1105 une peste dénommée *mal des Ardents* faisait des ravages dans les Flandres. Il advint que deux pauvres jongleurs qui habitaient, l'un, le Brabant, l'autre, l'Artois, eurent en même temps une apparition de la vierge Marie leur enjoignant d'aller trouver l'évêque d'Arras et de lui dire qu'il allât prier avec eux dans la cathédrale la nuit du dimanche 27 mai. Ils se rendirent à Arras chacun de leur côté, passèrent cette nuit en prières avec l'évêque ; et à l'aube, la Vierge, fidèle au rendez-vous donné, leur remit un cierge allumé en leur recommandant de verser quelques gouttes de cire brûlante dans une eau destinée à guérir *les Ardents*. C'est ce qui advint ; en reconnaissance une confrérie se fonda et une chapelle fut élevée à la *Sainte-Chandelle*[2].

La Commune coexiste en bonne intelligence avec les comtes d'Artois. Après que Philippe-Auguste eut

1. Détruite à la fin du XVIIIe siècle.

2. Le culte de Notre-Dame des Ardents a survécu à la Révolution. Elle est honorée dans une église qui lui fut récemment dédiée et qui, seule, a échappé aux bombardements de cette guerre.

été en même temps roi de France et comte d'Artois, — certes, ses descendants ne s'intituleront pas avec plus de fierté rois de France et de Navarre, — après le vainqueur de Bouvines, le roi saint, Louis IX, a érigé la province en comté, l'an 1237, et en a fait don à son frère Robert, lui donnant pour armes celles de France, l'écu d'azur aux fleurs de lys d'or, auxquelles il a ajouté celles de Castille, un lambel à trois pendants chargé de trois castels d'or. Le tout est surmonté par le lion invincible des Flandres, qui pendant des siècles se dressera au sommet du beffroi communal, grinçant et menaçant à tout vent.

Le comte Robert, premier du nom, surnommé le *Bon* et encore le *Vaillant*, digne frère du *Saint*, son compagnon à la croisade contre les infidèles détenteurs du Tombeau du Christ, à trente-trois ans est tué à la bataille de Mansourah comme le Christ au même âge avait versé son sang pour les hommes sur la colline du Golgotha. Il avait été un temps régent du royaume de Sicile, et la couronne impériale lui avait été offerte par le pape Grégoire IX. Ce comte admirable et lointain ne dut guère gêner ses bourgeois d'Arras dans leur enrichissement et leur indépendance sans cesse en progrès.

Au milieu exactement du XIIIe siècle, en 1250, son fils Robert II lui succède, nommé l'*Illustre*. A cette date un tel surnom conviendrait mieux encore à Arras réputée dès lors une des capitales de la chrétienté. Elle est aux côtés, dans la France d'au-dessus Loire, de Paris, Reims, et Tournai, toutes villes avec lesquelles elle se trouve en incessants rapports, envoyant ses écoliers à l'Université de Gerson et de Robert Sorbon, ses marchands aux foires universelles de Champagne, pratiquant avec Tour-

nai un échange perpétuel d'hommes et de produits, tant et si bien que les célèbres tapisseries d'Arras se confondront presque avec celles de Tournai, leurs célèbres imitatrices et rivales.

Arrêtons-nous à ce milieu du XIIIe siècle et regardons autour de nous en France et en Europe avant de contempler plus attentivement Arras et l'Artois. La merveille de France, la cathédrale ogivale est née. Elle s'est élevée des prairies humides de l'Oise et de la Somme comme une fleur immortelle auprès de l'arum éphémère dont elle ornera ses chapiteaux. Elle a fait entrer pour la première fois dans un édifice humain la libre lumière aimée des Francs nomades, et transporté sur ses vitraux le scintillement des pierreries dont ils chargeaient leurs lourds joyaux. Elle a peint ses murs comme ils peignaient les poutres grossièrement sculptées de leurs fermes bâties en bois là où ils campaient pour quelques années. Leur patrie étant désormais fixée, la Gaule foulée par eux ayant pris le nom de France, il convenait qu'ils fussent logés de manière fixe, que la pierre durable abritât leur assemblée mieux que le bois vite vermoulu. Leurs dieux barbares écartés que l'on adore dans les clairières, Rome leur ayant apporté le rayonnement de la religion vraie et le goût des sûres disciplines, il convenait que par le moyen de ces disciplines et par le don d'invention propre à leur race neuve, ils édifiassent à Dieu la haute maison où aussi bien ils se sentiraient chez eux, familiers avec Dieu, conversant aisément avec lui, recherchant son intimité : les nefs désormais ne cesseront plus de monter, ayant renoncé au cintre qui limitait leur élan pour jeter toujours plus haut, de vingt ans

en vingt ans, l'ogive folle en apparence, sûre d'elle-même en réalité.

Les moines sont entrés les premiers dans l'ordre nouveau, et les laïcs les ont suivis, puis devancés. Ainsi une prédication : celui qui écoute peut sentir s'émouvoir en lui plus fortement qu'en la poitrine même du prêtre, l'appel de son Dieu. L'abbaye de Saint-Denis, maison des rois de France, en juin 1144 consacre son chœur d'un style encore inconnu. Le moine Suger ayant eu pitié des pèlerins qui s'écrasaient et manquaient d'air quand ils venaient vénérer les reliques de Saint-Denis, aère largement son église par la voûte reportée plus haut qu'elle ne l'avait jamais été. Le branle est donné; après l'abbaye royale, la cathédrale royale, Notre-Dame de Paris adopte l'œuvre franque et française, *l'opus francigenum*, l'an 1163 qu'elle est commencée. Celle de Laon sur son haut plateau rocheux, unique dans la plaine du Nord, se construit vers le même temps ; et toutes, Chartres parmi ses blés, Reims parmi ses vignes, Amiens entre ses riviérettes filles de la Somme. On ne construira plus, au sud même de la Loire, jusque dans l'Aquitaine latine et wisigothe, jusque dans la Provence phocéenne, que selon le style nouveau imposé même au Rhin, à Strasbourg.

Dans la France du Nord, Tournai commence en 1242 le chœur divinement élancé qui se raccordera avec son transept parfait de proportions et avec sa belle nef romane. La ville étant au roi de France, il faut que le chœur au moins de sa cathédrale appartienne au radieux style français. Beauvais achèvera le sien en 1272 et s'épuisera, écroulé, à le refaire aussi sublime. Arras attend avec une

sagesse plus pesante puisque au XIVe siècle seulement elle achèvera sa cathédrale.

Mais dans l'Artois qu'elle commande, d'autres volontés architecturales s'exprimèrent au cours du XIIe et du XIIIe siècle. Très actives à l'époque romane, elles se sont manifestées notamment à la cathédrale de Boulogne-sur-Mer et à la collégiale de Lillers, églises sœurs et presque semblables dont la seconde seule subsiste avec ses colonnes adossées élevées jusqu'à la charpente de la nef, son vaste triforium, sa façade percée de deux fenêtres, ses archivoltes en zigzags. Cette collégiale artésienne « montre encore, a écrit M. Camille Enlart, ce qu'était dans le nord de la France une grande église dans la première moitié du XIIe siècle »[1]. La sculpture y est primitive, elle se borne à peu de chose près aux larges feuilles qui sont sculptées sur les chapiteaux des colonnes. L'un d'entre eux pourtant offre sur un fond de couleur rouge — la couleur chère aux cœurs primitifs — une scène de chasse comme les Francs durent aimer à retracer sur les poteaux de leurs baraquements : un centaure poursuivant un cerf à coups de flèches.

La statuaire, c'est en quoi l'Artois et la Flandre semblent retarder sur l'Ile-de-France. Si nous regardons le clocher de Guarbecques en Artois, édifié vers 1160, nous y voyons des tête énormes « à faces plates et à oreilles écartées qui continuent la tradition barbare des sculptures du XIe siècle »[2].

1. *Monuments religieux de l'architecture romane et de transition dans la région picarde*, Paris et Amiens, 1895.

2. Camille Enlart, *ibidem*. L'éminent historien a aussi écrit une étude sur les cathédrales disparues du nord de la France, Arras et Thérouanne, parue dans les Mémoires de l'Académie

Des progrès se montrent cependant et deviennent rapides au XIII[e] siècle, la cathédrale de Saint-Omer l'atteste encore, celle de Thérouanne surtout nous l'eût attesté si Charles-Quint ne l'avait détruite.

A Saint-Omer, sous l'influence de la riche abbaye de Saint-Bertin, et à Thérouanne, centre d'un antique diocèse en relations permanentes avec Tournai et Noyon, l'art ogival donna des chefs-d'œuvre, et c'en est bien un que le groupe émouvant connu sous le nom de *grand Dieu de Thérouanne.* Allez à Saint-Omer, et dans le bas de la nef de la cathédrale échappée à la destruction, plus heureuse que celle de sa cité sœur, vous verrez ce Dieu de majesté entre la Vierge et saint Jean. L'ensemble, fait pour être vu de bas en haut, paraît accroupi. Il se faut accroupir soi-même, se mettre au ras du pavé pour bien le considérer. Alors dans une humble et muette contemplation la beauté profonde de l'œuvre vient à surgir de la pierre, la sérénité que rien ne peut troubler, la majesté du Dieu tonnant, l'humanité de celui qui s'est fait homme « pour notre commun salut », dit le serment de Strasbourg, toutes ces vertus divines apparaissent sur la terre étonnée de les porter. La Vierge et saint Jean de chaque côté du Crucifié glorieux, avec une compassion et avec un respect, avec un amour infinis, le regardent. Certes, celui qui a créé une telle œuvre était le frère non indigne des imagiers de Reims. Et nous savons quels voyages incessants avaient cours sur les routes entre l'Artois et la Champagne.

Mais ce n'est pas seulement par la cathédrale que

d'Arras en 1905, et qu'à notre grand regret il ne nous a pas été possible de consulter.

la France s'est manifestée à la Chrétienté, aussi par le don d'une langue dès lors européenne, parlée en Angleterre par l'aristocratie à l'exclusion de celle propre au pays, et encore dans les Allemagnes et les Italies. Le français est la langue de la chevalerie internationale pour ce qu'il n'est parler plus délectable et mieux en bouche. Une littérature puissante s'est élevée chez nous depuis la chanson de Roland. Nos innombrables chansons de gestes ont été répétées partout où se dressent des châteaux, que ce soit ceux riants de la Loire ou les farouches burgs du Rhin. Puis après ces longs récits dont le rythme a succédé à celui des cantilènes franques, nos fabliaux gaulois ont fait sourire et rire Jacques Bonhomme dans sa chaumine aussi bien que le riche marchand des bonnes villes fortes telles qu'Arras. Sourires du coin de la lèvre des paysans français, sourires rusés des normands encore vikings, larges éclats de rires qui secouent le ventre du paysan flamand.

Donc du XIe au XIIIe siècle la France naissante a atteint son apogée, conquis — la première de l'Europe — une culture : elle s'est démontrée une première fois, avec une infinie liberté et en gardant des coudées franches qu'elle ne retrouvera plus, héritière de Rome et d'Athènes. Semblablement les Grecs sous Périclès avaient trouvé en la parfaite Athéné de Phidias leur expression, eux dont les sculptures antérieures d'à peine deux siècles à ce chef-d'œuvre sont encore barbares.

« Ici nous nous trouvons, a écrit M. Louis Dumur [1], en présence de tout un monde de sentiments nouveaux, d'impressions nouvelles, de vues nouvelles,

1. *Culture française et culture allemande.*

de goûts et de plaisirs nouveaux, de passions, de joies et de douleurs nouvelles, dont l'antiquité n'avait eu aucune idée. Ce que l'on a appelé plus tard le moyen âge naissait, se développait, évoluait en un tout cohérent et vivant, en une riche et incontestable culture, dont le point culminant fut ce merveilleux XIIIe siècle, qui marqua une apothéose magnifique du génie français, en même temps qu'une époque de prospérité extraordinaire. »

Ce qui est vrai pour la France, aînée d'Europe, est plus vrai encore pour Arras, aînée entre les capitales de la France du Nord. C'est de sa prospérité même que découle son art. L'abbaye de Saint-Vaast fut riche avant que les marchands le devinssent par la sécurité qu'ils trouvaient à vivre auprès d'elle, et nous verrons la part qu'elle eut à l'établissement des haute-lissiers. En même temps qu'elle conservait dans ses hautes cellules voûtées les textes précieux des lettres antiques, elle proposait aux yeux de tous, si humbles fussent-ils de condition et d'instruction, les merveilles de ses orfèvreries, — les châsses des corps saints, — de ses sculptures, de ses murs peints ou revêtus de tissus précieux. Avant même que les comtes d'Artois rapportassent de l'Orient ou de la Sicile les témoignages du luxe oriental, tapis et étoffes dont depuis des milliers d'années le monde n'a pu se lasser, les moines de Saint-Vaast avaient formé près d'eux des artisans aptes à tirer le meilleur parti de ces merveilles millénaires.

Dans l'ordre des lettres elle conserva, comme toutes les abbayes, l'héritage de Rome, et fut la source de l'instruction, envoyant ensuite les écoliers à l'Université de Paris, tel Adam de la Halle. Aux temps les plus durs, elle sauvegarda les germes

de la civilisation septentrionale. Et qu'on le remarque bien, la France du Nord, la France de langue d'oïl était considérée encore au XIIIe siècle comme la patrie véritable de l'esprit français, la Provence, par exemple, s'en différençiant totalement par les mœurs autant que par la langue. « Cet esprit français, a écrit M. Lanson [1], est né comme la patrie, comme la langue, entre Loire et Meuse. » Et entreprenant à la suite de Michelet, un voyage dans les provinces d'oïl : « Presque aucune particularité n'en modifie la définition générale dans cet ancien duché de France qui en donne l'exacte moyenne, dans ce Paris surtout, qui comme la première des bonnes villes, doit, à ses marchands, ses étudiants, et bientôt ses gens de palais, de paraître la propre et naturelle patrie de l'esprit bourgeois. La maligne, fine et conteuse Champagne, l'Orléanais avec le rire âpre de ses « guêpins », et le simple, un peu pesant mais solide Berry se caractérisent davantage. Le long de ces provinces s'échelonnent, apportant une note plus originale, à mesure qu'elles sont plus excentriques, la Picardie ardente et subtile, l'ambitieuse et positive Normandie...

« Chacune de ces régions fournit sa part dans la littérature du moyen âge. La Normandie et la France propre s'appliquent à la rédaction des chansons de geste, comme la Bourgogne qui vit longtemps à part, et se fait une épopée à elle. En Champagne fleurissent l'idéalisme romanesque et lyrique, et les mémoires personnels. Les bruyantes communes picardes se donnent la joie de la poésie dramatique. Paris fait tout, produit tout, profite de

1. *Histoire de la littérature française.*

tout ; bientôt tout y afflue. Ruteboeuf, Jean de Meung, quittent l'un sa Champagne et l'autre son Orléanais et écrivent à Paris. »

L'Artésien Adam de la Halle y alla étudier, et à ces noms révélateurs de la poésie française au moyen âge, nous pouvons ajouter le sien, auquel M. Lanson fait allusion quand il parle des représentations dramatiques des « bruyantes communes picardes ». Arras est en rapports incessants avec Paris, donnant dans ces échanges autant qu'elle reçoit. Rappelons pour le XIIe siècle les trouvères Quesne et Maximilien de Béthune ; pour le XIIIe, Jean Bodel, Gauthier d'Arras, Baude Fastoul, Adam de la Halle : cependant qu'au XIVe viendront le théologien Buridan — fameux par la comparaison de l'âne, — le grammairien Evrard de Béthune, et dans les arts, Jacquemart, le miniaturiste d'Hesdin.

La renommée d'Arras au XIIIe siècle et qui demeure sa gloire, ce sont donc ses représentations dramatiques.

Comme toujours, la chanson les avait précédées, chanson de geste, chanson à danser et chanson de toile. Mais dès le milieu du XIIe siècle (avant 1170) Jean Bodel, « talent universel, épique, dramatique[1] », fait représenter à Arras le *Jeu de Saint Nicolas*. Puis en 1202, vieux et malade, atteint de la lèpre, obligé de se retirer de sa ville dans une maladrerie, le cœur ulcéré il écrit contre elle un *Congé* dont quelques invectives, a dit M. Lanson, font songer de loin à Dante. Puisque l'auteur de la *Chanson de Roland* n'est pas connu de façon sûre, c'est le premier grand nom de nos lettres. Avec

1. Lanson.

Gauthier d'Arras, Baude Fastoul, avec surtout Adam de la Halle, il constitue le célèbre « groupe picard ».

Ce dernier trouvère, nous l'allons voir à l'œuvre. « Dans ces remuantes communes picardes où les têtes sont chaudes, rien ne passionne plus les poètes du cru que les affaires locales, la vie de la cité, du quartier, du foyer ; ils nous parlent d'eux, de leurs femmes, de leurs compères, raillant, invectivant, aimant, regrettant selon l'événement qui les inspire ou selon le vent qui souffle[1]. » Ainsi avertis, nous allons par la pensée assister à la représentation du *Jeu de la Feuillée* vers l'an 1255, sous le règne de Robert II, comte d'Artois. Nous y verrons passer, goguenarder, rire et se gausser, railleurs, raillés, les bourgeois d'Arras, avides d'argent mais laborieux ; mais compagnons du Puy d'Arras avec les trouvères ; mais artistes eux-mêmes autant qu'artisans, orfèvres, fabricants de vitraux et de draps bien ouvrés, pères des haute-lissiers qui vont naître ; mais chansonniers dont nous avons les noms et professions, gais compères qui se nommaient Colars le Bouteiller, Jean le Charpentier, Jean le Teinturier, Colars le Changeur, Gilles le Vinier, Boudescot le Marchand.

La *feuillée* a été dressée un matin du mois de mai, adossée sans doute à cette hôtellerie de la Baleine qui fait face à la Maison commune — le futur hôtel de ville — et qui de tout temps fut le lieu des réjouissances municipales. En Ile-de-France on danse autour d'un arbre de mai ; en Artois, dans ce mois, on joue un jeu sous la feuillée. Elle est belle et fraîche et ombreuse ; c'est ce que nous nommerions

1 Lanson.

maintenant un théâtre de verdure. Sur le côté s'ouvre la taverne de Gilles le Waidier.

Les acteurs en jouant voient la Maison commune, la halle, surmontée du beffroi robuste qui précéda à coup sûr — puisqu'il n'est de commune sans le beffroi qui renferme la *bancloque* — le somptueux beffroi du XVI[e] siècle. Les spectateurs sont nombreux, assis sur des bancs aux premiers rangs, debout plus loin.

Ils ont pris leur repas, — c'est jour de fête, — largement, plus plantureusement que d'habitude ; ils ont bu le coup de vin d'Auxerre et sont prêts à rire aux mots salés. Les femmes et les filles sont pour la plupart à vêpres. Eux sont venus ici rire, clabauder, s'ébaudir, voir quel est celui d'entre eux que le *Bochu* — Adam de la Halle, bossu peut-être, n'eut d'autre nom parmi ses compatriotes, — va draper de sa satire. Lui-même paraît en scène portant la cape des écoliers parisiens, et s'adressant à eux dès les premiers vers [1] :

« Seigneurs, savez pourquoi j'ai mon habit changé. »

Il leur explique qu'après avoir pris femme, il va la quitter pour aller continuer ses études à Paris. Et de leur raconter comment amour l'entreprit :

« Amour me prit à ce point-là
Où l'amant se fait mal deux fois
S'il se veut contre lui défendre.
Car fus pris au premier bouillon
Tout droit en la verte saison
Et en l'ardeur de la jeunesse,
Où la chose a plus grand'saveur.
. . . .

1. Nous nous sommes servis de l'édition du *Jeu de la Feuil-*

Eté faisait bel et serein,
Doux et vert, et clair, et joli,
Délectable en chant d'oisillons ;
En haut bois, près d'une fontaine
Courant sur un brillant gravier,
Là donc me vint la vision
De celle que j'ai pris à femme,
Qui maintenant me semble pâle.
Alors était blanche et vermeille,
Riante, amoureuse, élancée.

Mais il n'y a pas que des couplets amoureux dans ce que nous nommerions une revue de fin d'année et qui en est bien une en effet, des plus vivantes, des plus caustiques aussi ; les puissances du jour y sont marquées des traits de la satire : Ermenfroi Crespin, aussi riche qu'avare, qui prête de l'argent au comte d'Artois ; et cet autre qui lui fait pendant, non moins riche et non moins ladre, Ermenfroi de Paris. Qu'on ne croie pas que le trouvère a couvert de noms imaginaires de prétendus bourgeois d'Arras ! Il les nomme tels qu'ils sont, pratiquant avant Boileau la plus rude franchise, appelant chat un chat et Rolet un fripon. Ils ont réellement existé en chair et en os, ces trois amateurs de bonne chère, Adam l'Anstier, — un Mécène d'ailleurs, protecteur du trouvère Baude Fastoul, — Jean d'Autruik et Guillaume Wagons, malades tous trois :

Par trop remplir leur panse.

Ils figurent dans le *Nécrologe Artésien*, de même que Jakemon Louchart dit Barbe Dorée et Robert Soumeillons, rudement malmenés dans le Jeu, y sont

lée donnée par M. Ernest Langlois, chez Champion, 1911. Nous avons rajeuni le texte des citations pour les rendre intelligibles.

indiqués comme morts l'un en 1297, l'autre en 1311. Et la mort non plus n'épargna pas à la Pentecôte de l'an 1301 le marchand Rikier Auri, ami du poète et bon ami de dame Douche.

Celle-ci, forte en gueule en dépit de son nom, (Douce) soufflette au début de la pièce un physicien quand, s'étant plainte à lui de son embonpoint excessif, elle s'attire cette réponse que ce mal lui vient de ce qu'elle se couche trop volontiers sur le dos. Après cette scène des Halles, un moine survient qui promène dans l'Artois les reliques du saint de l'abbaye d'Haspres près Valenciennes, saint Acaire guérisseur de la folie. Nouvelles drôleries, mais une atmosphère mystérieuse insensiblement comme dans Shakespeare, leur succède et s'insinue. Les fées enfin, les fées sont annoncées par des cloches qui sonnent invisiblement dans les airs. Le soir tombe, les acteurs ont disparu, entrés dans la taverne où Raoul le Waidier offre du vin d'Auxerre et des harengs tout chauds de Yarmouth, — le moine lui-même avec ses reliques. Il n'y a plus sous la feuillée que la table préparée pour les fées par Rikier Auri et Adam le Bochu. Elles paraissent soudain, un peu après que le trouvère les a annoncées d'un vers qui semble un refrain de ballade :

Ce sont belles dames parées.

Elles sont trois, Morgue, Arsile et Maglore, échappées d'un roman breton du cycle d'Artus pour visiter Arras et y festoyer. Mais à la place de Magloire, un couteau manque. Et c'est comme dans la *Belle au bois dormant* : la fée s'en dépite et s'en fâche. Pour remerciement, Morgue et Arsile promettent à Rikier qu'il deviendra riche, à Adam qu'il sera



(Lithographie de l'époque 1830.)

L'Hôtel de Ville et le Beffroi d'Arras.

réputé le meilleur faiseur de chansons qui soit trouvé en nul pays ; mais Maglore jette sur tous deux des sorts mauvais :

Je dis que Rikier soit pelé
Et qu'il n'ait nul cheveu devant.
De l'autre, qui se va vantant
D'aller à l'école à Paris,
Veux qu'il soit atruandi
En la compagnie d'Arras,
Et qu'il s'oublie entre les bras
De sa femme qui est molle et tendre.
Qu'il perde tout le goût d'apprendre...

— Pauvre trouvère qui semble avoir pressenti une destinée inférieure à son génie... Villon aussi viendra qui dira avec je ne sais quel retour vers sa jeunesse perdue en folles amours :

Corps féminin qui tant es tendre,
Poli, souef, si précieux...

Une diversion est créée par l'arrivée d'une roue de fortune sur laquelle sont figurés des personnages riches et en faveur, mais sujets à monter aussi bien qu'à descendre. Ermenfroi Crespin y est avec son compère Jakemon Louchars auprès de Thomas de Bourriane drapier, puis brasseur, qui fut à tort victime de la fureur populaire : avertissement aux deux premiers bourgeois encore au faîte de la fortune.

La nuit s'écoule cependant, et Morgue rappelle aux fées ses suivantes qu'en dehors des murs de la ville, sur le pré verdoyant qui sert aux bourgeois de promenade et, dirions-nous, de terrain de sport, les dames d'Arras les attendent :

Ne faisons plus ici séjour,
Car nous ne devons être en jour
En nul lieu où passe un homme.

Elles s'en vont donc en chantant ; *Par là va la mignotise — par là où je vais.*

Le matin est tout à fait venu, les fées se sont évanouies comme un songe. La réalité recommence. On revoit en scène le moine qui s'éveille en se frottant les yeux ; « Dieu que j'ai sommeillé ! » et auquel on ne rendra ses reliques que s'il paye la note des joyeux compagnons attablés pour vider des pots dans la taverne de Gilles le Waidier.

Ainsi finit ce spectacle mêlé de rêverie et de satire, qui fait songer à Aristophane ; et trois cents ans avant qu'il ne naquit, à Shakespeare, avec son merveilleux emprunté à l'élément celtique. Dans la pensée de son auteur, ce n'était là pourtant qu'un divertissement — un *Jeu* — comptant dans sa pensée pour infiniment moins qu'un bon poème didactique en vers latins. Nous y trouvons, nous, l'expression même de la réalité, un clair miroir de la vie à Arras dans le milieu du XIIIe siècle.

Le poète nous a montré ses compères tels qu'ils furent ; et sans les flatter davantage, les commères de la rue de la Waranche (la Garance), qui des ongles s'aident, outre qu'elles savent jouer de la langue, jeunes ou vieilles, Margot-As-Pumetes, Aelis-au-dragon, même la Maroie que maître Adam a aimée et épousée, dont il ne nous cèle point les défauts. Il nous a parlé de la vie d'Arras, des tournois qui ont lieu sur le *Markiet*, de la rue d'Enganerie qui est pays de filous, du Pré qui est hors la ville avec sa croix au milieu de l'herbe. Sortis des remparts, comme dans une miniature de Fouquet ou de Jacquemart d'Hesdin, on y voit venir s'ébattre les bourgeois, leurs femmes et leurs filles. Sages celles-ci, les yeux baissés, et prudes ou délu-

rées les commères ; et eux, les compères, tirant de l'arc au *papegai*. Nous les connaissons maintenant, Arras n'est plus pour nous un décor inanimé.

Telle est la capitale de l'Artois. On y boit sous le contrôle des échevins le vin d'Auxerre à pleins bords. Sans doute Arras, sise aux confins de la Flandre, compte de puissants brasseurs de bière comme la Gand des Arteveldes. Mais nous l'avons vue entrepôt de vins, et le détail a son importance pour établir à quel point, de mœurs autant que de langue, elle est française. De toute la France, du Bordelais, de la Bourgogne surtout, par les routes se sont acheminés vers elle les tonneaux qui s'étagent dans les doubles et triples caves profondes. Arras boit plus de vin que de bière, ville parmi les villes des Pays-Bas, mais cité française où jamais ne parla-t-on — nous venons de l'entendre — que le picard, l'un des authentiques dialectes de notre langue.

La part d'Arras, capitale de l'Artois, est celle-là dans notre première culture nationale : elle crée l'art dramatique français, le développant pour ainsi dire des langes de la liturgie. Jean Bodel avant Adam de la Halle qui l'avait fait sans doute, quand il avait introduit dans son *Jeu de Saint-Nicolas* auprès de personnages sacrés les plus pittoresques taverniers et filous de sa ville natale, Pincedés, Cliquet, Rasoir, brelan au nom significatif [1].

1. « Arras est la ville qui, la première à notre connaissance, s'empara du drame religieux, et lui donna, avec Bodel surtout, le caractère d'un divertissement dévôt, mais laïque. L'imagination éveillée des poètes picards, ou peut-être la fantaisie originale du seul Adam de la Halle, saisit la variété et la puissance des effets contenus dans la forme de ces « jeux » sacrés. Appliquée au vieux thème des pastourelles, elle donna le *Jeu*

Mais l'inventeur véritable de l'art dramatique, par la poésie qu'il y introduisit, ce fut Adam de la Halle avec le *Jeu de la Feuillée* auquel nous venons d'assister. Et il eut encore cette trouvaille, l'opéra-comique, quand il mêla la musique à l'idylle dans le *Jeu de Robin et Marion*[1].

de Robin et Marion, la première de nos pastorales dramatiques, ou, comme on a dit, de nos opéras-comiques : en effet, de son origine lyrique, le sujet a gardé la musique. Appliquée à un autre thème, le thème satirique et badin qui s'était à Arras même cristallisé dans le *Congé*, remplie au moyen d'un mélange singulièrement hardi de toute sorte d'éléments narratifs, lyriques, littéraires et populaires, elle a donné le *Jeu de la Feuillée*. » Lanson.

1. Ce Jeu fut représenté à Arras, mais d'abord à Naples dans l'automne de 1283. Le trouvère artésien y avait suivi Charles d'Anjou.

CHAPITRE IV

LES TAPISSERIES D'ARRAS. SYMBOLE DE SA PROSPÉRITÉ

La cour de la comtesse Mahaut. — Les tapisseries, représentations de l'existence de l'époque. — L'*opus atrebaticum* complète l'*opus francigenum*. — Influence de la *Vintaine* sur leur technique et des *Jeux* sur leur inspiration. — Leur renommée européenne et l'éclat d'Arras sous les ducs de Bourgogne.

CONCORDANCE. — La Grand'Place.

Par la rue de la Taillerie, nous gagnons la Grand'Place ou GRAND-MARKIET. *Là se donnaient les tournois au centre desquels les ducs de Bourgogne s'asseyaient sur un haut échafaud. Là aussi, dans les* BOVES *profondes sous les maisons, se fabriquaient les tapisseries d'Arras, non moins colorées et animées que ces tournois.*

Nous glissant sous les arcades naguère protégées contre les bombardements par des remparts de pavés, nous descendons dans ces belles caves soutenues par des piliers gothiques, grandes, claires, aérées. Elles furent tout pour Arras, lui servant d'ateliers, de magasins à blé, de celliers, d'hôtelleries, de refuges jusque durant cette guerre où certaines furent éventrées par le coup de bélier des obus.

Capitale du comté d'Artois, Arras au moyen âge fut en réalité une république comme toutes ces cités des Pays-Bas dont parle Taine, « maintenues telles, en dépit de leurs suzerains féodaux. L'association libre s'y établit et s'y maintient sans effort et d'abord, la petite comme la grande et dans la grande ». Au fond, la commune régissant la ville, le comte n'est guère autre chose que son ministre de la guerre et des affaires étrangères, un représentant magnifique qu'elle accepte, un drapeau vivant qu'elle s'est donnée. Il faut bien qu'il y ait des entrées somptueuses de temps à autre, que les litières des grandes dames, les palefrois des princes de ce monde traversent les rues, trompettes sonnant et le peuple criant : *Arras !* Il faut un seigneur, surtout, pour présider aux tournois et aux joutes qui se donnent sur le *markiet*.

En 1302, Robert II d'Artois est tué à la bataille de Courtrai. Dans l'année même, Philippe le Bel pour récompenser ses services l'avait créé pair de France, et il est vrai qu'il n'avait eu à ses côtés de plus loyal serviteur ni de plus preux chevalier dans la lutte engagée depuis des années contre ses vassaux flamands. A la victoire de Furnes, Robert avait pris une grande part, lui sacrifiant son fils aîné, Philippe, qui y trouva la mort. Et il avait été en 1297, de la prise de Lille.

Lui mort, c'est une femme qui va lui succéder, et résidant en Artois, filant et brodant avec ses femmes dans son palais de la Cour-le-Comte à Arras ou son château d'Hesdin, va donner à la cour en même temps qu'à tout le pays, un éclat encore inconnu. N'entrons-nous pas d'ailleurs dans ce siècle fastueux autant que bizarre qui verra les malheurs

et le relèvement français, la prospérité et la rapide décadence de la maison de Bourgogne. « On suit à la trace, dit Taine, un large ruisseau d'or qui coule, chatoie, s'étale, et ne s'arrête pas..... ce ne sont qu'entrées de villes, fastueuses chevauchées, déguisements, danses, bizarreries voluptueuses... [1] » Dans des bornes encore raisonnables, la cour de Mahaut comtesse d'Artois, prélude à ces magnificences. Et d'abord en 1304 le roi Philippe le Bel, blessé à Mons-en-Puèle, fit à Arras un séjour forcé. Nul doute que l'adroite Mahaut n'en ait profité pour s'assurer dans l'esprit du roi. Ce comté lui était en effet contesté par son neveu Robert d'Artois fils de ce Philippe tombé à Furnes. On admit que la loi salique ne s'appliquait pas en Artois et que le comté pouvait tomber en quenouille. Mahaut demeura comtesse.

Elle se montra d'ailleurs organisatrice par l'institution de ses baillis partout répandus en Artois et qui lui rendaient leurs comptes trois fois l'an, à la Chandeleur, à l'Ascension, à la Toussaint. Par cette institution, par l'énergie qu'elle déploya contre les seigneurs pillards, l'Artois connut une paix réelle. Un trait le prouve : le sire d'Oisy ayant envahi les terres de l'abbaye du Verger, tué et emprisonné des habitants, elle envoya contre lui une expédition et fit détruire son château.

C'est encore un trait intéressant que le soin qu'elle prit des pauvres auxquels elle assura des *tables* — telle l'hôtellerie de l'abbaye de Saint-Waast, — où ils trouvaient à toute heure du jour et de la nuit du feu pour se chauffer, du pain et des pois pour se restaurer. Enfin elle prenait à sa charge l'éducation

1. Philosophie de l'art.

de plusieurs filles pauvres, tant nobles que roturières. Mme de Maintenon en fondant Saint-Cyr ne fera qu'imiter sans le savoir la comtesse de l'Artois au XIVe siècle.

Elle aimait les lettres et possédait de beaux livres enluminés : La chronique des rois de France, l'Histoire de Troie, l'Histoire du preux chevalier Perceval le Gallois. Sous son règne, en 1315, pour fêter la trêve signée par le roi de France avec les Flamands, l'abbé de Liesse — ainsi nommait-on à Arras le roi des ribauds — fit représenter l'épisode de *La fille de Jephté*. Le théâtre illuminé par un feu de joie « esclairait le markiet comme en plein soleil », disent les anciens chroniqueurs.

De beaux festins se donnaient alors à la cour d'Artois, celui par exemple qui eut lieu au mois de juin 1328 en l'honneur de Thierri d'Hireçon, nouvel évêque d'Arras. La saison riante permet de manger dehors, et les tables ont été dressées sous des tentes de toile dans le jardin du palais. A l'entrée se trouvent les aiguières et les bassins d'argent pour se laver les mains. Les convives une fois placés ont sous les yeux les plus riches pièces d'orfèvrerie : pots à vin, saucières, salières, et ces nefs richement gréées de voiles et de fils d'argent qui contiennent les épices venues des îles lointaines — poivre, cannelle, clou de girofle — dont on usait même dans le vin. Ils mangent deux par deux, selon l'usage du temps, dans une écuelle d'argent pour les mets liquides et les sauces. Les écuyers tranchants leur apportent la viande sur de larges morceaux de pain [1].

1. Les comptes nous apprennent qu'on mangea à ce festin

De tels repas duraient pour le moins un demi-jour et étaient entremêlés de musique, jeux et chansons. La cité des trouvères excellait en ces sortes de divertissements.

Mais elle va acquérir une renommée plus universelle par les célèbres tapisseries qui dans ce XIVe siècle où nous sommes entrés, vont répandre le nom d'Arras au delà même de la chrétienté. C'est sous le règne de Mahaut qu'elles apparaissent comme une des parures de la vie à l'époque où festins et tournois en sont les fleurs éclatantes.

La vie ne fait pas de bonds brusques : elle procède par efforts lents selon la courbe ascendante d'une évolution. Semblablement les *arazzi* ne furent pas inventés d'un coup et nous pouvons dire que leur fabrication constitua seulement un progrès, une façon nouvelle des tissus de laine qui firent de tout temps, nous le vîmes, la prospérité d'Arras. Sans doute la vertu des eaux du Crinchon, éminemment propres aux teintures, pouvait-elle y être dès lors pour quelque chose, et put-elle servir l'éclat des rares tapisseries. Mais la cause principale de leur perfection, nous la trouvons dans les sévères règlements d'une juridiction spéciale, *la Vintaine,* qui veillait à ce que nulles malfaçons ne s'introduisissent dans la draperie, et qui régit la tapisserie dès qu'elle exista [1]. Ici comme toujours les artisans ont été les pères des artistes.

5 bœufs et 52 cochons de lait, 50 moutons, 900 volailles ; plus, des oisons, des chapons, des cygnes et des hérons, toutes sortes de poissons et de pâtés, entremets, fritures, gelées. On but 5 tonneaux et demi de vin. Cf. J.-M. Richard. *Mahaut, comtesse d'Artois et de Bourgogne.*

1. Un des historiens d'Arras, M. Guesnon, cite dans son

Quand avec tous les historiens de l'art nous définissons la tapisserie de haute-lisse une invention propre au terroir d'Arras, nous n'ignorons pas que *le métier* en est vieux comme le monde, et né comme lui dans la profonde Asie où nous plaçons l'Eden, berceau du premier couple. Mais c'est *l'art* qui en est nouveau, c'est-à-dire la vivante représentation des images universelles à la place de dessins inanimés. Un historien des tapisseries d'Arras[1] l'a fort bien dit, « ce qui distingua surtout, dès l'origine, l'œuvre d'Arras, ce qui lui donna ce cachet de perfection qui enlevait l'admiration des Orientaux eux-mêmes, si bons juges en matière d'objets de luxe, c'est le relief, le modelé, l'animation, la vie que nos artistes surent donner aux figures de leurs tapisseries devenues de véritables peintures. Les ombres, les nuances, le clair-obscur, la représentation complète et saisissante de la nature se virent dans leurs œuvres, tandis que dans celle du Levant on ne voyait en quelque sorte qu'une esquisse coloriée de teintes plates et sans relief.

. . . .

C'est la grande peinture quant aux effets généraux ; c'est plus en un sens à cause des dimensions en longueur et de la possibilité de représenter ainsi toute une longue série d'événements historiques ou de sujets allégoriques... Voilà l'idée synthétique

ouvrage sur *Le livre rouge de la Vingtaine* un règlement de mars 1287 qui a trait à la garance (waranche) cultivée sur le territoire d'Arras, et meilleure qu'en aucun autre endroit : « Que nul ni nulle ne soit si hardi que de mêler waranche d'autre terroir avec waranche d'Arras en balle ou autrement ». L'amende est de 26 sols en cas de fraude, c'est la plus forte qui soit consignée dans ce livre.

1. Van Drival.

que l'on doit se faire de ce qu'on appelait jadis : *l'œuvre d'Arras, l'ouvraige d'Arras, l'opus Atrebaticum* ».

Nous nous trouvons donc ici en présence d'un art parfaitement défini, né en Artois, et que le latin du moyen âge a qualifié d'*opus atrebaticum* comme il avait nommé *opus francigenum* l'art de construire nouvellement trouvé en Ile-de-France ; l'un, la tapisserie, complétant l'autre, dont l'expression la plus haute demeure la Cathédrale. Reims fut toujours parée de *l'ouvrage* d'Arras. Les deux villes, également victimes de la guerre qui vient de se terminer, sont unies dès longtemps par des liens mystérieux : villes de marchands, villes aussi d'artistes ; l'une cité de saint Rémi qui baptisa le franc Clovis, l'autre de saint Vaast qui l'avait d'abord catéchisé.

Le goût de l'étoffe ornée est aussi ancien qu'Arras. Nous l'avons vue dès les Gaulois fabriquer les saies dont Gallien railla la peur des sénateurs romains à l'annonce de la révolte de Posthumus : « Non sine Atrebaticis sagis Respublica tuta est ! — La République ne peut-elle vivre sans les saies des Atrebates ! » Ils ne fabriquaient pas seulement des étoffes rouges pour le peuple et les soldats, mais de plus précieuses comme celles-là dont ils firent don sous Carin — c'est l'historien Vopiscus qui le rapporte — à des comédiens. Trait précieux en ce qu'il nous montre dès l'origine de la cité des Jeux le goût le plus vif pour les représentations dramatiques.

Après l'invasion normande, au IXe siècle de l'ère chrétienne, les Arrageois qui s'étaient réfugiés à Beauvais revinrent dans leur ville. Mais ceux qui s'adonnaient à l'industrie du drap s'établirent aussi près qu'il leur fut possible de l'abbaye de Saint-Vaast

et presque dans son enceinte pour jouir de sa protection.

Voilà donc l'Arras moderne, la *Ville* — par opposition à la *Cité*, — née des ateliers des drapiers qui vont devenir haute-lissiers. Ils avaient orné déjà cette abbaye-mère. En l'an 795, quand Radon II, abbé de Saint-Vaast, avait reconstruit son église, il y avait suspendu des tapisseries au témoignage d'Alcuin, le moine ami de Charlemagne et qui ne dédaigna pas de chanter ces tapisseries ou *pallia* dans un poème en vers latins.

Mais ce sont là des tapisseries à l'aiguille. — ce que les Latins avaient appelé expressivement *de la peinture à l'aiguille* — non encore des tapisseries de haute-lisse [1]. Ce qui différencie celles-ci de toutes autres, c'est que ce qui y est figuré est tissé dans l'étoffe même, que d'ailleurs elles soient *historiées*, c'est-à-dire représentant des scènes composées de personnages, ou nommées *verdures*, du paysage qu'elles offrent à l'œil.

1. Voici en quelques lignes la technique de celles-ci d'après Van Drival, l'historien des tapisseries d'Arras :

« On appelle lices ou lisses les fils qui servent de chaîne au tissu. Ce sont comme les barrières à travers lesquelles tout va se faire, et c'est pourquoi le même mot a servi primitivement pour deux ordres d'idées en apparence fort dissemblables. On dit : entrer en lice, pour entrer dans l'enceinte des barrières, et c'est ainsi que les dictionnaires les plus développés, y compris celui de l'Académie, nous expliquent ces rapprochements d'idées. Les lisses ou lices sont donc là comme une série de fils tendus à côté les uns des autres, et c'est en traversant ces fils à l'aide d'autres fils de diverses couleurs que l'on forme les dessins les plus variés. Les lisses sont donc la chaîne du tissu et les fils qu'on vient y intercaler en sont la trame. Quand dans un métier à tapisserie les fils de la chaîne sont tendus horizontalement à la manière du métier à faire de la toile, on dit que c'est un travail de *basse lisse*. Quand au contraire les fils de la chaîne sont tendus verticalement, c'est alors le métier de *haute lisse*. C'est seulement dans ce dernier genre que l'on paraît avoir travaillé à Arras. »

Les haute-lissiers apparaissent dans leur perfection à Arras au XIIIe siècle, formés quant à la technique et la connaissance de leur métier par les règlements de la *Vintaine*. Pour ce qui est de l'inspiration, de l'idée géniale qu'ils eurent d'introduire sur leurs draps tissés, les représentations colorées de la vie, l'on nous permettra de croire que les Jeux incessamment représentés à Arras[1] furent l'étincelle créatrice pour les haute-lissiers qui succédèrent aux trouvères artésiens, dans la renommée d'Arras. Le *Mystère de saint Nicolas*, le *Jeu de la Feuillée*, le *Jeu de Robin et Marion*, ne sont-ce pas déjà les plus colorées, les plus vives tapisseries ? Que l'on ajoute à ces spectacles l'introduction en Europe des merveilleux tissus, des tapis éclatants rapportés d'Asie par les croisés, et l'on ne s'étonnera pas qu'au début du XIVe siècle, sous le règne et grâce peut-être aux commandes de Mahaut, ait jailli dans tout son éclat la fleur d'un art dès longtemps élaboré.

Nous avons plus d'une preuve de l'universelle renommée des tapisseries d'Arras à cette époque. Quand le 24 mai 1357, après la bataille de Poitiers, le Prince Noir fit son entrée dans Londres avec son royal captif, tous les murs étaient tendus de tapisseries d'Arras. Le roi Jean mené à Windsor y retrouva ces mêmes tapisseries qui y sont demeurées. Il était peu de châteaux anglais d'ailleurs qui n'en fussent ornés. Un de leurs historiens, Strutt, l'atteste : « Aux XIVe et XVe siècles, dit-il, les salons des riches Anglais et Ecossais étaient tendus de

1. Nous ne les possédons pas tous. Mais la seule existence — légale en quelque sorte — d'un *abbé de Liesse* chargé d'organiser les représentations dramatiques, atteste combien elles étaient fréquentes.

tapisseries d'Arras. » Ce nom était si bien partout synonyme de tapisserie que Shakespeare l'a employé en ce sens :

... « He's going to his mother's closet; Behing the *Arras* I'll convey myself, To hear the process... »

Les Italiens en usaient de même, et le terme d'*Arazzi* désignant nos tapisseries a passé de leur langue dans plus d'une autre[1].

S'il en était ainsi en Angleterre et en Italie, on juge aisément du succès qu'eurent en France les tapisseries d'Arras. Saint Louis en possédait qui le suivirent à la croisade et furent pillées dans sa tente par les Tunisiens. Charles-Quint les leur reprit trois siècles plus tard et elles sont demeurées depuis à Madrid où on les connaît sous le nom de tapisseries royales d'Espagne. C'est de France qu'il faudrait dire.

Les comptes et les inventaires nous dévoilent sûrement les *Arazzi* possédés par les rois et les princes de la chrétienté. Dans celui de Charles V par exemple, à n'y prendre qu'une mention[2] :

« Item, un grand drap de l'œuvre d'Arras, historié des faits et batailles de Judas Macchabœus et d'Antiochus, et contient de l'un des pignons de la gallerie de Beauté jusques après le pignon de l'ancien bout d'icelle. »

Charles VI, le pauvre roi fol, possédait entre autres une chambre de tapisseries d'Arras racontant l'*Histoire de Plaisance*, et qui charma peut-être

1. Van Drival cite cette définition d'après l'Académie della Crusca : « Arazzo, panno tissuto a figure, per uso di parere a adobare, detto cosi dal fatto nella citta d'Arazzo ».

2. Inventaire du 21 janvier 1380. Publié par le comte de Laborde dans la *Revue archéologique*, année 1851.

sa démence intermittente. Si nous repasons en Angleterre, nous y trouvons Edouard IV possesseur, d'après les comptes de sa garde-robe, de pièces de soies historiées de figures et faites à Arras.

Mais les grands auteurs de commandes, ceux qui donnèrent une immense impulsion aux fabriques de la ville, furent les puissants ducs de Bourgogne.

Le siècle a été ouvert par la série de la *Vie de saint Vaast* exécutée l'an 1400 pour orner le chœur de l'abbaye. Puis l'a suivie la *Vie de saint Piat et saint Eleuthère* commandée pour la cathédrale de Tournai par l'un des chanoines, Toussaint Prier, comme il est marqué en jeu de mots sur l'une des tapisseries :

Ces draps furent faits et achevés
En Arras par Pierrot Frérés
L'an mil quatre cent et deux
En décembre, mois gracieux.
Veuillez à Dieu tous saints prier
Pour l'âme de Toussaint Prier.

Que l'on avance au long du siècle, des commandes importantes s'y échelonnent, sans parler des pièces du commerce courant. En 1409, ce sont les tapisseries rehaussées d'or et d'argent de Chypre ordonnées par Jean sans Peur pour célébrer sa victoire sur les Liégeois. En 1416, les scènes de chasse à l'oiseau qu'il donne à Lille aux ambassadeurs du roi de France et du roi d'Angleterre. Les archives de cette ville nous marquent les paiements réguliers du duc à des haute-lissiers d'Arras : Jacquemart Davion, Jehan Gosset, Michel Bernard, Pierre Leconte, Jehan

Renout, Jehan Walois, Jehan Visse, pour des tapisseries qui mêlent l'allégorie et l'histoire, la mythologie et l'hagiographie à la représentation d'événements contemporains : l'*Histoire de saint Jean*, les *Vices et les Vertus*, l'*Histoire de la Pomme d'Or*, la *Bataille de Rosebecque*, l'*Histoire de Messire Bertrand du Guesclin*, *Les sept joies de la Benoîte Vierge Marie*, la *Passion et le Crucifiement de Notre-Seigneur*. Il est même de ces Arazzi où l'on entrevoit des coins d'Arras au xve siècle, des maisons à pignons semblables à celles des places, comme dans le *Miracle de Saint Quentin*.

Qui contemple maintenant le morne désert de ces places mutilées et plus qu'à demi ruinées ; qui même les a vues avant la guerre dans leur activité médiocre, ne peut qu'avec peine imaginer l'extraordinaire effervescence qui les remplissait aux xive et xve siècles sous les règnes des « grands ducs d'Occident », successeurs de la comtesse Mahaut. Arras à cette époque est riche parmi les riches cités des Pays-Bas, ces fourmilières humaines dont parle Michelet ; elle compte environ cent mille habitants tous pourvus de métiers rémunérateurs, groupés en corporations, habitués à porter les armes, piquiers, archers, arbalétriers. Ces derniers possèdent des maisons communes et des jardins où ils se réunissent, s'exercent, boivent au frais sous la treille de houblon en été, se chauffent en hiver sous le manteau d'une vaste cheminée. Ces gens-là, pauvres ou riches, sont libres et puissants, indépendants, d'humeur moins farouche sans doute que les Flamands, riante même, mais fière. Ils marchent avec orgueil entre les murs de leur ville, bien nourris, chacun sachant ce qu'il gagne et au surplus ce qu'il y a de



(Lithographie de Raffet.)

Robespierre,
le jour de la fête de l'Être Suprême.

richesses à tous dans la ville : les ballots de laine dans la halle et les boutiques, les sacs de blé dans les greniers privés et publics, les tonneaux de vin dans les doubles et triples profondes caves — les *boves* — affouillées sous les logis de bois des deux places.

De cette prospérité, de ce contentement de l'esprit, de son aptitude par conséquent aux jeux de l'imagination, du métier consciencieusement appris et pratiqué, des fêtes publiques, des plaisirs particuliers, de tout cet ensemble coloré et vif, la tapisserie est née et a vécu. Que ces conditions ensuite viennent à disparaître, que la population de la ville soit décimée et la ville elle-même à demi détruite, comme nous le verrons, l'art des haute-lissiers, la quittant, passera aux cités plus heureuses, naguère humbles suivantes de *la ville aux cent clochers :* à Tournai, dont la cathédrale sublime en porte cinq ; à Bruxelles, dont la célèbre place eût paru mesquine auprès des leurs, si vastes, aux bourgeois d'Arras triomphants : à Enghien ; à Audenarde, *à Paris*. Pour la seconde fois ici encore, la capitale de la France n'aura fait que suivre la capitale de ses pays du Nord et aura reçu d'elle deux des éléments les plus importants de notre culture nationale au XIIIe siècle : l'art dramatique et celui de la tapisserie, — tout le décor de l'existence médiévale.

L'importance d'Arras est donc grande dans le rayonnement de la civilisation française à cette époque. Un fait significatif en pourrait fournir la preuve. Quand en 1396 le fils de Philippe le Hardi, premier duc de Bourgogne, eut été fait prisonnier à Nicopolis par le sultan Bajazet, que demanda celui-

ci pour rançon aux envoyés du prince? Quelques-uns des « draps de haute-lice ouvrés à Arras ». Le XIVe siècle ne s'achève pas sans que leur renommée ait franchi les limites de l'Europe.

L'*Histoire d'Alexandre* fut envoyée à Bajazet. Vers le même temps Philippe le Hardi avait commandé à un haute-lissier d'Arras une représentation de la *Bataille de Rosebecque*, dont les chroniqueurs nous assurent avec admiration qu'elle coûta 2.600 francs d'or. Mais la belle série, et combien propre à décorer, mieux encore qu'une salle de palais, la toile mouvante d'un pavillon que l'on dresse au hasard des campements de guerre !

Les événements contemporains fournissent donc des sujets aux haute-lissiers arrageois. Ils s'inspirent encore de la littérature médiévale. C'est du *roman de la Rose* assurément que procèdent des allégories telles que les *Vertus et les Vices ;* et les romans bretons de la *Table Ronde* dont nous avons vu l'influence dans le *Jeu de la Feuillée* leur fournissent l'*Histoire de Perceval le Gallois.* La Bible et les Chroniques de France sont illustrées par des compositions telles que l'*Histoire du roi Pharaon et de la nation de Moïse* ou l'*Histoire du roi Clovis*. L'hagiographie enfin n'est pas oubliée : la *Vie de sainte Anne*, l'*Histoire de saint Georges* nous en sont des témoignages. Cette dernière légende du moyen âge chevaleresque, jamais fut-elle plus aimée et mieux interprétée que par notre race du Nord ! Le chevalier merveilleux de pourpre et d'or, penché vers la petite princesse captive du dragon, il figure sans doute au portail roman de la cathédrale de Poitiers avant d'inspirer le haute-lissier d'Arras, mais il est si bien le héros de notre cœur que nous le

retrouvons jeune et vivant encore dans un poème inspiré de Verhaeren :

Le saint Georges rapide et clair
A traversé, par bonds de flamme,
Le frais matin, jusqu'à mon âme ;
Il était jeune et beau de foi ;
Il se pencha d'autant plus bas vers moi,
Qu'il me voyait plus à genoux ;
Comme un intime et pur cordial d'or
Il m'a rempli de son essor
Et tendrement d'un effroi doux ;
Devant sa vision altière,
J'ai mis en sa pâle main fière
Les fleurs tristes de ma douleur ;
Et lui, s'en est allé, m'imposant la vaillance,
Et, sur le front, la marque en croix d'or de sa lance,
Droit vers son Dieu, avec mon cœur.

CHAPITRE V

ARRAS OUVRE ET CLOTURE LA GUERRE DE CENT ANS

La succession d'Artois, une des causes de la guerre de Cent ans. — Les chefs armagnacs et le roi Charles VI assiègent Jean sans Peur dans Arras. — Paix de 1414. — Entrée joyeuse de Philippe le Bon et tournoi sur la Grand'Place. — Jeanne d'Arc prisonnière à Arras dans l'automne de 1430. — L'assemblée de la chrétienté pour la paix en 1435. — Le sang de France parle en Philippe le Bon, duc de Bourgogne.

Concordance. — Aux ruines de l'abbaye de Saint-Vaast.

Telle qu'elle était en 1914, l'abbaye où fut signée la paix qui réconciliait entre eux les Français et terminait virtuellement la guerre de Cent ans, avait été rebâtie au XVIIIe siècle, de 1742 à 1783. Elle serait un froid décor si le bombardement ne l'avait incendiée, lui donnant un caractère tragique. C'est pourtant ici qu'Arras au XVe siècle parut à son apogée, quand elle y donna la paix à la chrétienté.

Sous les ducs de Bourgogne, Arras fut profondément engagée dans la guerre qui dura cent ans entre Anglais et Français et eut pour cause les prétentions d'Edouard III, fils et petit-fils de prin-

cesses capétiennes, à la succession de France. En 1331 il avait accepté de prêter serment de vassal, pour ses possessions de Guyenne, à Philippe de Valois qui lui avait été préféré. En 1337 il renie ce serment et se dresse contre lui en rival : Robert d'Artois, beau-frère du roi de France, a déterminé ce changement par ses intrigues à la cour de Londres, réfugié qu'il y est après avoir été convaincu de faux dans les pièces produites pour demander revision du procès qui avait attribué l'Artois à Mahaut.

La succession de l'Artois au début du XIVe siècle doit donc être considérée comme une cause — indirecte sans doute — de la guerre de Cent ans, en ce qu'elle envenima l'affaire de la succession de France. Et ce siècle ne s'écoulera pas tout entier que le riche comté, par le mariage de la fille de Louis de Mâle, comte de Flandre, avec Philippe le Hardi, ne cesse d'être français pour devenir bourguignon.

En 1382 donc, Philippe le Hardi ayant joint d'un même coup Flandre et Artois à son duché, le couple princier fit son entrée dans Arras et prêta tant à la porte Saint-Michel qu'à la Cour-le-Comte, le serment de défendre et maintenir les franchises des habitants.

Or, en 1414, la ville est assiégée par Charles VI, roi de France, et les chefs armagnacs.

Après une longue trêve entre Français et Anglais, la guerre s'est rallumée l'an précédent. Et ce qui la rend terrible, c'est qu'entre Français même sévit la guerre civile, — Armagnacs d'une part, Bourguignons de l'autre, — depuis que le fils de Philippe le Hardi, Jean sans Peur, a fait assassiner le duc

d'Orléans, en l'an 1407. Longtemps populaire, le duc de Bourgogne a régné dans Paris, soutenu par les bouchers qui sont ses féaux, mais la capitale du royaume s'est lassée de leur tyrannie et leur a opposé les charpentiers, corporation non moins forte et rude. Devant le mouvement grandissant, le duc sans Peur a jugé politique de quitter Paris, et en août 1413, il en est parti comme pour aller s'ébattre au bois de Vincennes, emmenant le roi fol, le pauvre Charles VI. Mais une troupe de bourgeois de Paris est venue l'y rechercher et le duc a dû seul continuer sa route. Au début de 1414, après une tentative sur la malheureuse capitale tombée maintenant aux mains des Armagnacs, il s'est retiré dans Arras, poursuivi par ses ennemis qui sont venus mettre le siège.

La ville n'eût pas eu un ferme dessein de résister, qu'elle y eût été encouragée par les récentes atrocités des Armagnacs au siège de Soissons. La garnison d'Arras était commandée par un homme de résolution, Jean de Luxembourg, qui fit sortir les bouches inutiles et brûla les faubourgs. Elle disposait d'une bonne artillerie où l'on remarquait l'invention toute neuve des canons à main. Les assiégeants, eux, possédaient une grosse pièce surnommée *la Bourgeoise*, mais le duc de Bourgogne ayant trouvé moyen de gagner à prix d'or l'ingénieur qui la pointait sur Arras, elle n'y faisait guère de ravage.

Charles VI était parmi les assiégeants, mais le dauphin son fils commandait à sa place, dominé lui-même par les chefs Armagnacs. En cet état de choses, le siège n'avançait guère. Les garnisons bourguignonnes de Lens, Hesdin, Saint-Pol et autres villes de l'Artois, couraient le pays, arrêtant les

convois destinées aux assiégeants. Tout l'Artois luttait avec sa capitale.

Durant ce siège aux longs loisirs, les chevaliers des deux camps rivalisaient de joutes courtoises, le prix étant un diamant pour la dame du vainqueur. Ou encore, il y avait pour les clore un festin pris en commun sous un pavillon dressé en dehors des fossés de la ville, là où elles avaient lieu. En ces sortes d'occasions, il se trouvait que le riche duc, n'oubliant rien, avait envoyé l'un de ses écuyers avec de beaux écus sonnants pour les écuyers et chevaliers français.

Il arriva tout naturellement qu'ils désirèrent la paix durant un siège si long et qui leur montrait à la fois la force et l'adresse du duc de Bourgogne. Ce désir alla jusqu'au pauvre roi fol, à ce que Barante nous conte :

« Un matin qu'il était encore au lit, sans dormir, riant et devisant avec un de ses valets de chambre, un des seigneurs du parti d'Orléans s'avança tout doucement, et passant la main sous la couverture, il tira le roi par le pied. « Monseigneur, vous ne dormez pas, dit-il. — Non, mon cousin, répliqua le roi, soyez le bienvenu. Voulez-vous quelque chose ? N'y a-t-il rien de nouveau ? — Non, monseigneur, sinon que vos gens disent que si vous vouliez faire assaillir la ville, il y aurait espérance d'y entrer. — Mais, reprit le roi, si mon cousin de Bourgogne se rend à la raison, s'il met la ville en ma main sans assaut, nous ferons la paix. — Comment, monseigneur, s'écria l'autre, vous voulez avoir la paix avec ce méchant, ce traître, ce déloyal, qui a si cruellement fait tuer votre frère ? » Ces paroles affligèrent le roi, qui cependant répondit : « Tout lui a

été pardonné du consentement de mon neveu d'Orléans. — Hélas ! sire, vous ne reverrez jamais votre frère. » Pour lors le roi perdit patience, et interrompant ce seigneur : « Laissez-moi, mon cousin, je le reverrai au jour du jugement[1]. »

L'élément français l'emporta décidément dans le camp sur l'irréductible élément armagnac. Ces condottiers méridionaux en peu de temps s'étaient fait haïr. Ne disaient-ils pas aux paysans qu'ils torturaient : « Va maintenant te montrer à ton idiot de roi[2]. » Et ne battaient-ils pas dans Paris les petits enfants qui allaient chantant innocemment une complainte populaire : « Duc de Bourgogne — Dieu te maintienne en joie ! ».

La paix d'Arras se fit donc à la fin de novembre, dégageant le duc de la mauvaise situation où il se trouvait lors. Il ne lui en coûta que de laisser le comte de Vendôme aller planter la bannière royale dans une ville bien décidée à rester ducale comme elle était. Et aussitôt en toute hâte et grand désarroi s'en fut l'armée des assiégeants. « On ne vit jamais un tel désordre, a écrit Barante ; il semblait qu'elle fût mise en déroute. Par négligence ou autrement le feu prit au logis du roi, et il fut contraint à se remettre en route au plus vite. On laissa une grande partie des charrettes et des bagages. Le camp fut pillé par les Bourguignons de la ville : on

1. Barante. *Histoire des ducs de Bourgogne*, tome IV.

2. « Ce roi fou que les gens du Nord, que Paris au milieu de ses plus grandes violences, ne voyaient qu'avec amour ; ceux du Midi n'y trouvaient rien que de risible. Quand ils prenaient un paysan, et que, pour s'amuser, ils lui coupaient les oreilles ou le nez : « Va, disaient-ils, va maintenant te montrer à ton idiot de roi ». Michelet. *Histoire de France*. tome V de l'édition Lacroix, Paris.

courut même après les marchands qui étaient venus apporter des provisions, et plusieurs furent dévalisés. Des compagnies de l'un et de l'autre parti couraient les campagnes et les dévastaient. »

Comment le souvenir d'un siège terminé de la sorte n'eût-il pas rendu narquois à l'égard des Français les habitants d'une ville que nous avons vue pétillante d'esprit picard !

Non seulement Arras n'a pas été asservie aux Armagnacs, mais elle a contribué à libérer d'eux Paris. Demeurée l'une des libres capitales de la France du Nord, elle continue à jouer son rôle dans la civilisation élaborée par cette France aux rives de Loire et de Seine, d'Oise et de Somme, de Scarpe et d'Escaut. Les ducs y tiennent leur cour quand il leur plaît, sûrs d'y trouver le décor fastueux qui convient aux fêtes qu'ils donnent. Ce sont joutes en 1423 sur le grand Markiet devant Philippe le Bon venu d'Amiens. Saintraille et Lionel de Vendôme l'ont pris pour arbitres et le premier jour courent six lances ; puis le second, combattent à pied avec la hache. « Lionel, avec une ardeur extrême et sans reprendre haleine, s'en allait frappant du tranchant de sa hache : Saintraille, plus froid, parait avec le bâton de la sienne. Puis, saisissant son moment, il porta à Lionel plusieurs coups de la pointe de sa hache dans la visière, si bien qu'il finit par la relever, et lui découvrit le visage ; l'autre saisit aussitôt de sa main la hache de Saintraille : celui-ci accrocha son casque, et lui égratignait le visage avec son gantelet de fer ; pour lors le Duc fit cesser le combat[1]. »

1. Barante.

Six ans après, c'est bien une autre fête. Au mois de janvier 1429 le duc Philippe a pris femme à Bruges en même temps qu'il y instituait l'ordre de la Toison d'or. Après avoir été à Gand, il vient à Arras avec cette Isabelle de Portugal à laquelle en signe de sa puissance il a offert un train de maison « bien plus magnifique et composé d'un beaucoup plus grand nombre de serviteurs que n'en avait aucune reine de la chrétienté »[1]. Dans cette entrée solennelle, les bourgeois d'Arras voient pour la première fois la pompe inouïe de l'ordre nouvellement créé, mis à la fois sous le patronage de l'apôtre saint André et sous celui du fabuleux Jason. Les grands manteaux couleur de feu traînent à terre, balayant le sol au passage du cortège.

Point de fête sans tournoi. Celui qui fut publié alors dans toute l'Europe est demeuré célèbre. Saintraille de nouveau et avec lui Valperga d'Abrécy, Dubiet et de Nully, chevaliers français, vinrent des villes les plus proches demeurées sous l'obéissance du Roi, défier cinq chevaliers du Duc, le sire de Baufremont, le seigneur de Charny, le sire de Lalaing, Jean de Vauldrey et Philibert de Menthon. Chaque jour un couple de chevaliers combattit entre les barrières de couleur nommées *lices* ainsi que celles entre lesquelles Arras tissait ses mouvantes et vives tapisseries. Le Duc et la Duchesse étaient placés sur un échafaud, dominant avec leur suite éclatante la foule qui assiégeait le grand *markiet* pour être témoin de ce rare spectacle.

A ce tournoi, Jean de Luxembourg — le défenseur

1. *Ibidem.*

d'Arras en 1414 — approchait les lances aux combattants bourguignons. Nous l'allons voir maintenant avec une extraordinaire inconscience vendre la pure héroïne française, Jeanne d'Arc, aux Anglais ; et le dernier séjour que la Pucelle fera en terre bourguignonne — c'était terre française encore malgré les erreurs d'une alliance antinationale — ce sera Arras.

Elle a été prise à Compiègne le 23 mai 1430, et dès lors appartient à Jean de Luxembourg qui la loge successivement au château de Beaulieu en Vermandois, d'où elle tente de s'évader, et à celui de Beaurevoir où elle a pour compagnes dans une hospitalité courtoise conforme aux mœurs chevaleresques, Jeanne de Luxembourg et Jeanne de Béthune, la tante et la propre femme du chef bourguignon. Que ce séjour fut doux, que les trois Jeannes aisément s'accordèrent, la Pucelle en témoigna durant son procès : « Si j'eusse dû prendre habit de femme, je l'eusse plutôt fait à la requête de ces deux dames que d'aucune autre dame en France, excepté la reine. » Mais elle ne le pouvait sans que ses voix l'y eussent autorisées.

Nous sommes en septembre 1430. Vers la fin de ce mois, Jeanne est transférée à Arras.

Ce dût y être grande rumeur. Peu de mois auparavant, dans le temps qu'elle assiégeait Paris, elle avait fait prisonnier l'un des meilleurs chefs bourguignons, mais réputé pour ses cruels brigandages, Franquet d'Arras. Il courait l'Ile-de-France, et personne n'osait l'attaquer. Jeanne y alla et le trouva retranché, ayant de bons archers derrière son rempart improvisé. Elle le prit pourtant et voulait le garder « pour l'échanger avec un brave parisien,

maître d'une fameuse hôtellerie à l'enseigne de l'Ours, que l'on retenait en prison pour quelque entreprise faite en faveur du roi. Le bailli de Senlis et les juges de Lagny demandaient au contraire que Franquet leur fut livré afin de punir ses brigandages. Jeanne ayant appris que l'aubergiste était mort : « En ce cas, dit-elle, faites de celui-ci ce « que justice voudra. » Son procès fut suivi et il fut décapité. La mort de ce fameux chef de guerre... donna un courroux extrême aux ennemis. On assura que Jeanne avait violé la foi promise et avait manqué à toutes les lois de la guerre. Cela augmenta la réputation de cruauté qu'elle avait parmi les adversaires du roi. Ils répandirent même le bruit qu'elle avait tué Franquet de sa propre main [1] ». Ce sont là assurément les bruits odieux qui circulèrent dans Arras, et nous pouvons imaginer quelle créance ils y trouvèrent dans le peuple.

Peut-être n'était-elle pas à Arras même, mais enfermée au château de Bellemotte, contigu à la ville, et qui appartenait au duc de Bourgogne [2]. Elle y jouissait encore d'une certaine liberté, puisqu'elle y reçut la visite d'un clerc de la ville de Tournai, Jean Naviel, qui lui apportait une trentaine d'écus d'or de la part des bourgeois de ladite ville « pour employer en ses nécessités ». Elle y aperçut aussi entre les mains d'un archer écossais le seul portrait d'elle qu'elle ait jamais vu et qui la représentait à genoux, en armes, offrant au roi une lettre [3].

1. Barante.

2. C'est la conclusion d'une étude publiée par un historien local, M. Blondel, dans les *Mémoires de l'Académie d'Arras*, année 1900. Arras, imprimerie Guyot.

3. Andrew Lang. *La Pucelle de France.*

A la fin de novembre, 100.000 écus d'or ayant été remis par les Anglais à Jean de Luxembourg, il leur livra sa prisonnière qui fut menée au château du Crotoy et de là à Rouen. Arras avait connu les derniers jours heureux de la pure héroïne, ceux où elle avait été traitée encore en prisonnière de marque par ses compatriotes.

C'est dans cette même Arras, naguère ardente pour la guerre[1] que la paix va se décider, et s'éteindre la guerre de Cent ans, brasier dont la succession d'Artois avait été un brandon.

Jeanne d'Arc avait fait entamer des négociations entre le roi et le duc du sang de France. Elle avait horreur de cette guerre intestine dans la guerre contre l'envahisseur. En 1435, cinq ans après que la bonne Lorraine eût été brûlée à Rouen, la réconciliation qu'elle désirait de toute son âme se fait à Arras, et se signe la paix bienheureuse qui laisse prévoir à court terme l'échec définitif des Anglais.

Apogée d'Arras. Paris est alors peu de chose auprès d'elle. Vers la fin du mois de juillet arrivent dans la capitale septentrionale tous ceux qui doivent prendre part à la conférence, et, remarque Michelet, « cette assemblée était celle de toute la chrétienté[2] ». Les premiers furent les cardinaux légats du pape, qui avaient mission de tout faire pour éteindre une

1. Michelet parle des prédications fougueuses du carme breton Conecta sur le marché d'Arras, devant des masses de 15.000 à 20.000 hommes.

2. *Histoire de France*, tome VI. — Barante nous apporte un semblable témoignage de l'admiration des contemporains. « Jamais on n'avait rien vu de si grand que l'assemblée qui se formait en cette ville. » Tome VI de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*.

guerre dont aucune jusque-là n'avait approché la durée ni l'horreur. Ce qu'ils devaient proposer aux combattants, c'était en somme la formule de l'antique serment de Strasbourg, la réconciliation « pro Deo amur ». Puis vinrent après les envoyés du pape ceux de l'empereur, Sigismond. Enfin, selon la hiérarchie médiévale, les ambassadeurs des rois : Castille, Aragon, Portugal, Navarre, Sicile, Chypre, Pologne et Danemark. Les ducs de Bretagne et de Milan avaient aussi envoyé leurs diplomates aux ducs d'Occident. Parmi les évêques, celui de Liége entra dans Arras accompagné de 200 cavaliers montés sur des chevaux d'une blancheur éclatante. L'Université de Paris était représentée. Les scribes, — légistes, docteurs en droit et en théologie, — étaient nombreux aux côtés des princes des hommes.

Pour l'Angleterre, l'archevêque d'York et le comte de Suffolk accompagnés de quelque deux cents seigneurs avaient mission de parler en son nom.

Tout ce monde étant logé dans les maisons et les hôtelleries d'Arras, le duc de Bourgogne y entra à son tour le 30 juillet, venu de Paris qu'il avait traversé avec sa femme et son fils, Paris alors en proie à la peste et à la famine, où on l'implora « comme un ange de Dieu » [1] en faveur de la paix. Quel contraste quand il entre dans cette triomphante Arras aux places plus vastes qu'aucune à Paris ! Tous les ambassadeurs, ceux du Pape seuls exceptés, sont venus à sa rencontre hors des murs. A ses côtés brille une fleur de chevalerie composée de ses vassaux et parents, trois cents archers l'escortent ;

1. Michelet.

le peuple sur son passage se presse et crie : « Noël ! ».

Quand de leur côté les ambassadeurs du roi de France furent aux portes de la ville, Philippe le Bon en sortit pour aller à leur rencontre, et embrassa tendrement ses beaux-frères qui étaient parmi eux, le duc de Bourbon et le comte de Richemont. Les Anglais, comme s'ils eussent prévu que le sang parlerait en lui, avaient refusé de l'accompagner. Tant était grande leur méfiance qu'on avait été jusqu'à dire en leur camp « qu'on l'enverrait boire de la bière en Angleterre », ce qui signifiait apparemment qu'il eût été bon de s'assurer de sa personne.

Tous les seigneurs français, qu'ils appartinssent au roi ou au duc rentrèrent ensemble dans Arras au milieu d'une animation joyeuse. Les ducs de Bourgogne, de Bourbon et de Gueldre chevauchaient sur un même rang derrière les trompettes sonnant, et le roi d'armes de France, Montjoye, dont le nom symbolise à merveille une telle journée. Les acclamations des Arrageois pressés dans les rues et sur les places prouvaient unanimement combien ils en auguraient la réconciliation nationale.

Au début du mois d'août, les joutes commencèrent sur le grand *markiet* en même temps que les conférences à l'abbaye de Saint-Vaast, et de la sorte légistes comme seigneurs eurent l'emploi de leur activité. Il était venu d'Espagne pour rompre des lances en champ clos une sorte de don Quichotte, Juan de Merlo, qui déclara n'avoir aucune querelle à venger, mais désirer prendre part au tournoi public à seule fin d'acquérir honneur et renom. Il défia l'un des chevaliers de la Toison d'or, le sire de

Charny, qui combattit tenant en main une bannière sur laquelle la Vierge et saint Jean étaient représentés. Pour l'espagnol, qui par fierté ne voulut abattre la visière de son casque, il portait sur ses armes par courtoisie pour le roi de France allié à son maître le roi de Castille, une hucque de velours rouge avec la croix blanche de France. Après que les deux champions eussent rompu leurs lances et comme ils allaient combattre corps à corps, le duc à leur grand déplaisir fit cesser la joute. Don Juan de Merlo protestait qu'il ne serait pas venu à grands frais de si loin par terre et par mer s'il avait su courir à un si mince combat. On l'apaisa en louant sa vaillance.

Il est à remarquer que les chevaliers anglais ne prirent nulle part à ces joutes courtoises. Ils sentaient combien était proche la réconciliation entre le Duc jusque-là leur allié, et Charles VII de France. Maître Laurent Pinon, confesseur de Philippe le Bon, avait assez marqué le désir de paix de son pénitent princier quand, le 5 août, dans la salle des conférences à l'abbaye de Saint-Vaast, il avait choisi pour thème de son sermon d'ouverture les paroles d'Abraham à Lot : « Je te prie qu'il n'y ait point de querelle entre toi et moi, non plus qu'entre tes pasteurs et mes pasteurs, car nous sommes frères. »

La proposition française était celle-ci : « Que le roi et la nation d'Angleterre renonceraient absolument au titre et au droit prétendu de la couronne de France ; que le duché d'Aquitaine leur serait cédé à titre de fief et qu'ils rendraient tout ce qu'ils occupaient en France. » Ni l'archevêque d'York, ni le cardinal de Winchester arrivé le 26 août, n'y voulurent jamais souscrire, et au début du mois de

septembre, ils quittèrent Arras avec leur suite. Il appartint dès lors au seul duc de Bourgogne de décider si la grande misère du peuple de France cesserait ou non.

On assiste quand on lit les historiens de ce temps, au drame intime qui se passa en lui. Le sang de France parlait assez haut pour qu'il désirât la paix de tout son cœur. D'autre part il croyait en conscience être tenu toujours par le serment qui l'avait fait l'allié des Anglais.

L'atmosphère d'Arras était propice à la réconciliation. Comme il avait embrassé ses beaux-frères, le duc de Bourbon et le comte de Richemont, avant même qu'ils n'y entrâssent, ainsi les chevaliers français d'une part, bourguignons de l'autre, se reconnaissant de même langue et patrie, se fêtaient mutuellement en longs banquets.

Le duc pendant ce temps, grave et soucieux, recevait les consultations des docteurs en théologie, légistes, chats-fourrés de toute espèce et de toute sorte. Souvent aussi il se retirait d'eux pour prier. Le peuple d'Arras ne l'ignorait pas ; et l'on contait qu'étant ainsi en oraison, la duchesse sa femme était venue avec plusieurs seigneurs de sa suite et les ambassadeurs de France, se jeter à ses genoux en pleurant et le conjurer de faire la paix. L'esprit de la Pucelle habita ce jour-là celui de la bonne duchesse.

Des prodiges survenaient : le cardinal de Sainte-Croix, légat du pape, pour montrer au duc le pouvoir de l'Eglise qui lie et délie, avait prononcé une malédiction sur un pain et il était devenu noir tout entier. Il l'avait béni ensuite, et ce pain avait repris sa blancheur primitive.

Sur ce, parvint à Arras une nouvelle importante : le duc de Bedford venait de mourir à Rouen le 14 septembre, Bedford, l'homme auquel le duc avait prêté serment d'alliance. Dans l'esprit du temps, il se trouvait dégagé par le fait. Dès lors il écouta avec une conscience apaisée les propositions françaises et finit par les accepter. Elles étaient belles assez, lui donnant l'Auxerrois, le Boulonnais, les villes de la Somme, c'est-à-dire, selon Michelet, « la barrière de la France du côté du Nord[1] ». Louis XI s'emploiera sa vie durant à pallier l'effet de ce traité qui donnait sans doute la paix à la France, mais en favorisant singulièrement la puissance de la maison de Bourgogne. Ce que son père Charles VII est bien contraint maintenant de laisser faire, il le défera, rachetant les villes de la Somme, reprenant le Boulonnais par une ruse pieuse, entrant par force dans Arras à cette heure triomphante avec les ducs et qui s'abattra avec eux. Parmi tant de docteurs en théologie qui y foisonnent alors, nul ne va-t-il se lever pour lui faire craindre le même destin qu'à Jérusalem : « Ils t'entoureront de tranchées et de circonvallations... » ?

Mais cette heure était tout à la joie. Les sceaux étant apposés au bas du traité, une grand'messe fut aussitôt chantée en actions de grâces dans l'église des moines de Saint-Vaast qui avaient prêté leur abbaye le temps qu'avaient duré ces longues conférences. Le chroniqueur contemporain Monstrelet nous laisse entrevoir la pompe de cette messe célébrée pour la réconciliation en Dieu de princes séparés jusque-là par tant d'actions fratricides ; le

1. *Précis de l'histoire de France*, Paris, 1833.

sacre du roi à Reims avait réuni moins de eigneurs et connu moins d'éclat. Si cette fois la libératrice, la Pucelle sainte, ne se trouvait pas en chair et en os dans le chœur, comment douter que son esprit immortel n'ait plané au-dessus de ceux qui, agenouillés au pied de l'autel de Saint-Vaast, promettaient à la France l'oubli de leurs sanglantes querelles.

« Le duc, la duchesse et les princes de Bourgogne tenaient la droite; le duc de Bourbon et les princes de France étaient à gauche. Le chancelier de France et les autres ambassadeurs se placèrent dans le milieu du chœur devant un petit autel qu'on avait dressé et sur lequel étaient un crucifix d'or, deux flambeaux allumés et le livre des évangiles. L'évêque d'Auxerre fit un sermon sur cette heureuse paix. Son texte fut : « Ta foi t'a sauvé, va-t-en en paix. » Quand la messe fut dite, les cardinaux firent donner lecture du traité. Et aussitôt Jean Tudert, doyen de Paris, s'avança, ainsi que cela avait été réglé, se jeta aux pieds du duc Philippe et pria merci de la part du roi, pour le meurtre du duc Jean. Le duc se montra ému, releva le doyen de Paris, l'embrassa et lui dit qu'il n'y aurait à l'avenir jamais de guerre entre le roi Charles et lui. Pour lors le cardinal de Sainte-Croix, ayant posé une croix d'or et le Saint-Sacrement sur un coussin, fit jurer au duc de Bourgogne que jamais il ne rappellerait la mort de son père, et entretiendrait bonne paix et union avec le roi de France. Puis les deux cardinaux mirent la main sur lui, et lui donnèrent l'absolution des serments qu'il avait faits aux Anglais.

« La paix fut ensuite publiée dans les rues. On peut s'imaginer la joie qui éclata parmi cette foule de gens de tous pays et de tous états dont la ville

était remplie. C'était des cris d'allégresse qui ne finissaient point. La foule, comme énivrée de contentement, ne pouvait apaiser ses transports ; on entendait crier Noël de toutes parts. Un jour ne suffit point à épuiser une si grande joie. On ne se lassait point de fêtes, de repas, de danses[1]. »

D'Arras la joie gagna tout le royaume. On sentait l'unité nationale assurée désormais. Charles VII assembla les trois Etats à Tours, et le chancelier y rendit compte de la paix qui venait d'être signée. On y cria : Vive le duc! autant que : Vive le roi! La popularité de la maison de Bourgogne en dépit d'éclipses passagères n'avait cessé d'être grande dans tout le pays de Seine et de Loire. Le Pape enfin par l'envoi d'une bulle témoigna de la joie de la chrétienté tout entière : c'était elle aussi et non seulement la France qui avait souffert d'une guerre si longue, c'était en son nom que le duc Philippe avait été supplié à Arras par les légats : c'était pour elle enfin que la Pucelle avait souffert dans son rêve, toutes divisions cessant, d'unir les croyants contre les infidèles en une nouvelle croisade.

Cette date de 1435 est unique à vrai dire dans l'histoire d'Arras, et jamais son nom ne brilla d'un si vif éclat. A la place de Paris dont la peste et la famine avaient fait, dit Michelet, un « trop affreux séjour », elle s'était montrée la capitale vers laquelle convergeaient alors les aspirations nationales.

1. Barante. *Histoire des ducs de Bourgogne*, VI, p. 330.

CHAPITRE VI

ARRAS ENTRAINÉE DANS LA RUINE DE LA MAISON DE BOURGOGNE

La Vaudoisie d'Arras. — Louis XI et Philippe le Bon à Hesdin. — Entrée du Téméraire à Arras. — Après sa mort, Louis XI s'empare de l'Artois. — Il dépeuple Arras et la veut nommer *Franchise*. — Paix de 1482.

CONCORDANCE. — Dans le quartier de l'Hôtel de Ville.

*Si, nous plaçant auprès de l'Hôtel de ville, nous portons notre regard sur les maisons à l'entour, blessées toutes ou abattues, nous sentirons la similitude qui existe entre l'Arras ruinée et dépeuplée de la fin du XV*e *siècle, et l'Arras de ce temps. En* 1477-1479, *un accident analogue à celui de* 1914-1918 *arrête la montée de la sève dans l'arbre. — Mais la fureur des guerres fut-elle jamais ce qu'elle est devenue ?*

Pour les villes comme pour les hommes, il arrive que la plus éclatante prospérité précède les plus cruels revers. Ce fut le cas pour Arras. Encore qu'étrangement mêlés, de beaux jours s'étendent de 1435 — année de la paix signée dans le faste et la joie — à 1477, premier coup de la hache dans

l'arbre aux mille rameaux qui rassemble l'Artois sous son vaste feuillage.

Pendant un demi-siècle, une extraordinaire abondance matérielle l'enivre que nous symbolisent les fontaines de vin coulant dans les rues le jour où la paix fut signée [1]. Dans cette période, peut-être la cité charnelle l'emporta-t-elle sur la cité de Dieu. Il semble qu'alors Arras ait accepté pour devise celle-là qu'un chevalier prit dans une joute sur le grand Markiet : « Que j'aie de mes désirs assouvissance — et jamais d'autre bien. »

Avec cette furie de plaisirs coïncida une étrange maladie morale : nous voulons parler de cette *Vaudoisie d'Arras* signalée par Chateaubriand dans ses *Etudes historiques* [2] et qui fut réprimée à force de supplices. Autant qu'on puisse voir clair dans cette affaire ténébreuse, de prétendus sorciers et sorcières, hommes et femmes, se réunissaient de nuit pour rencontrer le diable et tenir sabbat avec lui dans les bois autour d'Arras, « soit dans les bois de Mofflaines situés entre Arras et Tilloy, soit dans le bois Maugart » [3].

Leur nombre croissait sans cesse, les bûchers eurent enfin raison de ces malheureux en qui nous verrions aujourd'hui des malades, et que l'on traita

1. E. Ségaud. *Arras et les noms de ses rues*, Arras, Répessé-Crepel, éditeur, 1903. — Nous y lisons encore : « Dans un acte du 1er décembre 1430, il est dit que de tel et si long temps qu'il n'était mémoire du contraire, le vin est la plus notable marchandise qui ait cours en icelle ville ».

2. « Lors de la *Vaudoisie d'Arras*, — écrit-il — les hommes et les femmes, retirés dans les bois, après avoir trouvé un certain démon, se livraient à une prostitution générale. »

3. Julien Boutry. *Arras, son histoire et ses monuments*, Arras, 1890.

en criminels. Il y a une nuance de pitié dans ce qu'en dit en sa chronique rimée des *Merveilles du temps* le contemporain Chastellain :

« J'ai vu grand' vauderie
En Arras pulluler,
Gens pleins de rêverie
Par jugement brûler ;
Trente ans puis cette affaire,
Parlement décréta
Qu'à tort sans raison faire,
A mort on les traita. »

Cette sinistre affaire, c'est en somme le tribut payé par Arras au déséquilibre d'un siècle infiniment troublé, la folie du pauvre roi Charles VI en est une preuve parmi cent autres. Mais ce côté d'ombre inquiétante à la Rembrandt ne sert qu'à faire ressortir la joie et la santé générales d'une ville qui plus souvent par son éclat fait songer à Rubens. Jamais peut-être autant que dans ce court demi-siècle, le nom d'Arras ne vola dans la bouche des hommes. Ville où la chrétienté a tenu son assemblée, elle demeure en outre la riche cité des fêtes et des tapisseries. Même les ducs de Bourgogne pour donner plus de faste à ses représentations dramatiques. ont érigé en *chambres de rhétorique* les anciens *puys*.

Cependant quand ils séjournent en Artois pour leur agrément, leur préférence va à Hesdin plus encore qu'à Arras. Aussi loin qu'on recule dans les ages, cette ville-là apparaît par la grâce d'un site merveilleux, un séjour de plaisance, cité érigeant en elle comme au centre de son activité le château du prince. L'un des premiers comtes d'Artois et de

Flandre, Baudouin dit de Mons, y éleva en l'an 1068 un palais magnifique et y tint sa cour une partie de l'année, partagé entre son mont de Hainaut et son jardin d'Artois. Ainsi apparaît bien le terroir d'Hesdin : il est à l'Artois ce que la Touraine est proverbialement à la France.

Mahaut tint aussi sa cour à Hesdin dans le château rebâti ensuite, l'an 1395, par Philippe le Hardi, premier duc de Bourgogne. Dès lors, pour lui et ses descendants, Hesdin est le séjour élu où ils viennent se reposer; entourés à la fois de magnificence et de la naturelle beauté du pays. Que de fois la forêt d'Hesdin dût les voir en chasse, le faucon sur le poing !

C'est au beau château d'Hesdin que Louis XI — *l'universelle aragne,* — vint trouver Philippe le Bon pour tenter d'effacer le traité d'Arras en traitant avec lui du rachat des villes de la Somme, Amiens, Abbeville, Saint-Quentin.

Ils se connaissaient et avaient vécu ensemble de longue date, le renard pliant l'échine et patelinant autour du vieux lion. Etant dauphin et brouillé avec son père, le futur roi de France avait vécu auprès du duc, puis à la mort de Charles VII, été mené par lui à Reims pour le sacrer, y faisant même la mine d'un petit garçon encore en lisières, si l'on en croit le chroniqueur Chastellain, attaché, il est vrai, à la maison de Bourgogne. Le neveu était pauvre, l'oncle riche et puissant, plus que lui populaire et plus acclamé tant à Reims qu'à Paris où il avait encore sa résidence. Michelet raconte qu'à cette époque du sacre un boucher parisien, de ceux qui avaient toujours appartenu corps et âme aux ducs, lui cria : « O franc et noble duc de Bour-



(Service Photographique de l'Armée.)

Aspect actuel du village de Neuville-Saint-Vaast.

gogne, soyez le bienvenu en la ville de Paris ! Il y a bien longtemps que vous n'y fûtes quoique on vous ait bien désiré. » Mais en ce milieu du xv[e] siècle, les capitales du Nord-Est, Dijon, Arras, éclipsaient Paris comme la splendeur de la maison de Bourgogne celle de Valois. Tandis que les Tournelles où le roi se retirait lui paraissaient un nid de hibou, l'hôtel d'Artois, situé dans le quartier des Halles, symbolisait pour le peuple toute puissance et richesse [1].

Aussi fastueux, le château d'Hesdin serait un plus délicieux séjour pour Philippe le Bon parvenu à l'apogée de sa fortune, s'il n'avait le souci de son fils le duc de Charolais — le futur Téméraire, dressé contre lui et complotant avec ses ennemis. Le duc est âgé ; de retour en Artois après les fêtes de Paris, il a été malade et a dû s'aliter. Remis sur pied, il a senti qu'il était devenu bien vieux. Il aspire à la paix, au repos.

L'universelle aragne n'en connaît point. Le roi Louis XI vient flatter chez lui son vieil oncle, l'éblouir par ses mille tours de renarderie, lui arracher — au grand dépit du duc de Charolais quand il l'apprendra — la cession pour 400.000 écus des villes qui sont la barrière du royaume. Il eut Amiens et Saint-Quentin, non point pourtant ce coup Boulogne ni Lille. Chastellain, et Michelet après lui, ont raconté le détail de cette longue

1. « Cet hôtel était une merveille pour les meubles, la riche vaisselle, les belles tapisseries. Le peuple de Paris de toute condition, dames et demoiselles, depuis le matin jusqu'au soir, y venait à la file, voyait, béait... Il y avait entre autres choses, la fameuse tapisserie de Gédéon, la plus riche de toute la terre, le fameux pavillon de velours qui contenait salle, vestibule, oratoire et chapelle. » Michelet. *Histoire de France*, tome VII.

séduction terminée assez brusquement par un grand dégoût du duc, quand Louis XI dans la forêt d'Hesdin se dévoila à lui trop cyniquement. Mais le principal était fait :

« Il ne bougea plus guère de la frontière du Nord, allant, venant le long de la Somme, poussant jusqu'à Tournai, puis se confiant, s'en allant tout seul chez le duc en Artois, lui rendant à tout moment visite, l'attirant par la douce et innocente séduction de la reine, des princesses et des dames. Elles vinrent surprendre un matin le bonhomme, réchauffèrent le vieux cœur, l'obligèrent de se montrer galant, de leur donner des fêtes. Il en fut si aise et si rajeuni qu'il les retint trois jours de plus que le roi ne le permettait.

« Charmé d'être désobéi, il prit ce bon moment près de l'oncle, accourut à Hesdin, l'enveloppa, tournant tout autour, l'éblouissant de sa mobilité, avec cent jeux de chat ou de renard... A la longue, le croyant étourdi, fasciné, il se hasarda à parler, il demanda Boulogne. Puis la passion l'emportant, il avoua l'envie qu'il aurait d'avoir Lille..... C'était dans une belle forêt ; le roi promenait le duc, qui le laissait causer..... Enfin, enhardi par sa patience, il lâcha le grand mot : « Bel oncle, laissez-moi *mettre à la raison* beau-frère de Charolais : qu'il soit en Hollande ou en Frise, par la Pâque-Dieu, je vous le ferai venir à commandement... » Ici il allait trop loin ; le mauvais cœur avait aveuglé le subtil esprit. Le père se réveilla, et il eut horreur... Il appela ses gens pour se rassurer, et sans dire adieu il prit brusquement un autre chemin de la forêt [1]. »

1. Michelet. *Histoire de France* tome VII.

N'importe, ce sont seulement quelques années de patience à prendre. Philippe le Bon va mourir, le Téméraire courra à la ruine avec sa hâte fébrile, tout viendra à souhait pour celui qui aura su attendre. Le roi humble et volontairement pauvre d'aspect, portant houseaux, vêtu en pèlerin d'une cape de gros drap gris, aura presque entier l'héritage des fastueux ducs de Bourgogne. Nous sommes en 1463 : en 1477, avant de prendre Arras, il aura enlevé de force et brûlé Hesdin où maintenant il vient de ruser.

Mais auparavant la capitale de l'Artois connaît encore des jours de fête, celui par exemple, le 15 mars 1469, où le duc qui sera le dernier de sa maison, Charles le Téméraire, fait sa joyeuse entrée. Elle eut lieu selon la coutume par la porte Saint-Michel, le duc ayant à ses côtés son chancelier, et son premier chambellan Philibert de Savoie, le propre frère de la reine de France. Devant lui, un de ses écuyers marchait, portant son épée, précédé lui-même par quatre cents porteurs de torches allumées. Il faisait nuit, mais toutes les façades des maisons avaient été illuminées par ordre des échevins. De la Ville où il avait son palais de la Cour-le-Comte, Charles Le Téméraire passa à la Cité où il voulut loger au palais épiscopal, soi-disant par crainte d'une épidémie qui régnait en ville. Peut-être aussi voulait-il marquer au roi de France dont la Cité relevait en principe, qu'elle était bien encore à lui, duc de Bourgogne. C'est là que le lendemain matin à neuf heures les échevins lui apportèrent les présents d'usage : des pots à vin, une aiguière et un gobelet, le tout en argent.

Tout ce jour le populaire se divertit aux moralités représentées sur des échafauds par les soins des mêmes échevins. On y voyait, nous dit un historien local[1], « Manlius Torquatus jugeant son fils, et le roi d'Aragon punissant un ministre coupable ; c'était un hommage à la sévérité du duc qui, récemment, avait condamné à mort le gouverneur de Flessingue convaincu d'une action criminelle ». Chacune des confréries qui donnaient les *moralités* avait reçu cent sols pour sa peine[2] ; et le *prince d'honneur* du corps des drapiers rivalisait avec le prince des *Loquebaux* des bouchers, sous la gouverne de l'*abbé de Liesse*, personnage chargé de temps immémorial de l'organisation des réjouissances. Si les ducs de Bourgogne étaient populaires à Paris, combien davantage à Arras, on le juge aisément !

Le désastre qui va frapper cette ville coïncidera avec la ruine de la maison. Le Téméraire battu déjà par les Suisses à Granson et à Morat est tué sous les murs de Nancy le 4 janvier 1477 et l'on retrouve le surlendemain son cadavre pris dans la glace et rongé par les loups[3]. Louis XI aussitôt

1. Lecesne.

2. Shakespeare nous montre de même dans le *Songe d'une nuit d'été* des artisans se réunissant pour jouer une pièce. Durant tout le moyen âge, les mœurs furent à peu de choses près semblables des deux côtés du détroit, seulement plus douces en France.

3. Le trésor de la cathédrale de Berne contient dix tapisseries d'Arras qui viennent du pillage de la tente du duc après Granson. On y remarque une *Adoration des Mages*, *La glorification de Justice*, l'*histoire de Jules César*. La fameuse série de Nancy, la *Condamnation de Banquet* provient de la même source, comme aussi l'histoire d'*Esther et Assuérus*.

vient s'emparer de la ville « objet de toutes ses concupiscences — a écrit Michelet[1] — parce qu'elle était deux fois barrière et contre Calais et contre la Flandre ». Mais il avait affaire en Artois à un peuple obstinément bourguignon de cœur parce qu'attaché à des franchises que les ducs avaient toujours respectées.

Il gagna d'abord le gouverneur d'Hesdin, Raoul de Lannoy, l'un des principaux chefs bourguignons, et prit la ville. Ensuite il alla à Boulogne-sur-Mer confier à la Vierge la seigneurie d'une ville dont il entendait bien être seul maître à toujours[2]. Enfin il vint à Arras, entrant dans *la Cité* qui relevait de lui, et d'où il trouva moyen de passer dans la Ville. Le 17 mars il y reçut à l'abbaye de Saint-Vaast le serment des échevins, en dépit d'une légère émeute populaire. Se montrant gracieux, il leur rendit les clefs de la ville ; et réduisit la gabelle du vin pour plaire aux petits, en même temps que pour être agréable aux bourgeois il leur accordait les privilèges de la noblesse. Le 1er avril, les lettres qui annonçaient le nouvel état de choses furent lues à l'hôtel de ville, puis le roi quitta sa bonne ville présumée pour aller se reposer dans son château d'Hesdin, hérité des ducs comme tout le reste. Mais derrière lui, le parti qui entendait demeurer sous

1. *Histoire de France*, tome VII.

2. Boulogne fut durant tout le moyen âge un des principaux pèlerinages de la chrétienté au même titre que Lorette, Saint-Michel-au-péril-de-la-mer ou Saint-Jacques-de-Compostelle. Après le traité signé à Arras dans l'automne de 1435, nous voyons le bon duc Philippe s'en départir le 27 octobre pour venir remercier la mère de Dieu dans son sanctuaire de Boulogne. Il est à noter que dans la principale rue de la haute ville, celle par laquelle passait le flot des pèlerins, il existe encore un *Hôtel de Bourgogne*.

l'obéissance de Mlle de Bourgogne — la fille du Téméraire — ferma les portes de la Ville à la Cité où M. du Lude commandait une garnison française, et se porta à l'abbaye de Saint-Vaast en criant : Tuez, tuez !

Cependant les plus raisonnables obtinrent que l'on envoyât des députés à Hesdin, l'un d'eux étant M. Oudart, notable bourgeois auquel le roi avait conféré la seigneurie en son parlement de Paris. Il les reçut bien et leur permit d'aller à Gand consulter Mlle de Bourgogne : mais ayant appris sur ces entrefaites que sa garnison d'Arras avait reçu de sérieux renforts, il les fit rejoindre à temps et ramener à Hesdin où ils furent décapités et exposés en public. La vengeance du roi éclata surtout au sujet de cet ingrat Oudart auquel il avait donné une charge de président ; il écrivit alors cette lettre où la rancune se montre atroce [1] : « Afin qu'on connût bien sa tête, je l'ai fait atourner d'un beau chaperon fourré : il est sur le marché d'Hesdin, là où *il préside.* » Le prévôt Tristan l'avait fait d'abord enterrer : on le déterra pour l'exposer de la sorte.

Ce fut par la brèche, le 4 mai, que le roi rentra dans Arras après un siège au cours duquel il pensa périr, visé qu'il fut de près par un arbalétrier dont il eût reçu le carreau si un boucher d'Arras n'avait détourné le coup. « Vous m'avez été rudes, dit-il aux habitants rassemblés sur la petite place devant le monument de la Sainte-Chandelle, — je vous le pardonne, et si vous m'êtes bons sujets, je vous serai bon seigneur. » Il ordonna cependant que l'on en mit à mort un certain nombre dont l'arbalétrier

1. Citée par Michelet.

qui avait failli le tuer[1]. Les pauvres gens expièrent cruellement leurs bravades renouvelées du siège de 1414, et le dicton d'un esprit bien picard affiché par eux sur l'une des portes :

Quand les souris mangeront les chats
Le roi sera seigneur d'Arras.
Quand la mer qui est grande et lée,
Sera à la Saint-Jean gelée,
On verra par-dessus la glace
Sortir ceux d'Arras de la place.

Ce fut pis, le roi parti. Le gouverneur laissé par lui, M. du Lude, et son compère maître Guillaume Cerisais, tuaient pour confisquer, voyaient partout des complots et les faisaient naître. Quand le roi revenait dans Arras, la crainte d'un soulèvement populaire lui faisait publier de belles promesses qu'il ne tenait pas. De part et d'autre on vivait en méfiance. Louis XI y séjourna pourtant en 1477, où il y reçut la visite du roi de Portugal, et en 1478 où il tint un cierge à la procession de la Fête-Dieu sans parvenir à désarmer les suspicions des irréductibles Arrageois[2].

1. M. Boutry dans *Arras, son histoire et ses monuments* rapporte d'après un vieux chroniqueur la visite que fit alors Louis XI à l'ours nourri de temps immémorial dans l'abbaye de Saint-Vaast en souvenir de ceux que l'apôtre de la Gaule Belgique aurait trouvé sur les ruines de l'église primitive bâtie par saint Diogène.

« Il voulut voir l'ours auquel il fit grands ébattements ; puis il fit mettre un chien avec ledit ours ; mais le chien oncques n'osa se mouvoir d'un onguelet, et quand le Roi vit ce : Or, fais que mon chien n'ait nul mal, dit-il à un nommé Jehan Haret, dit boquillard, qui était le gardien dudit ours. Cestuy entra dedans en donnant à manger à l'ours, et en même temps le chien saillit hors du logis, et le roi donna au dit Haret un écu d'or. »

2. Il ne semble pas y avoir passé toujours le temps aussi dévotement. « Se trouvant un jour à Arras sans argent, il

Ces deux années se passèrent de la sorte ; puis en 1479, ils réussirent par un complot secret à faire échouer une entreprise de Louis XI sur Douai.

« Les Français de la garnison d'Arras, — raconte Barante, — résolurent d'y entrer par surprise. Ils marchèrent toute la nuit, se cachèrent dans les blés aux environs des murailles, et attendirent que la porte fût ouverte. Quelques-uns s'étaient vêtus en paysans, et portaient du pain et des vivres ; ils comptaient entrer comme gens venant au marché, puis se saisir de la porte et appeler les autres à leur aide. Par malheur, un bourgeois d'Arras, qui avait vu les apprêts et su le secret de cette entreprise, avait sur-le-champ envoyé à Douai une femme, bonne Bourguignonne comme lui, pour tout raconter à un de ses amis. Les magistrats et les capitaines de Douai, informés du complot, tinrent la porte fermée, firent avancer une couleuvrine, et tirèrent sur le lieu de l'embuscade. Les Français se voyant découverts, s'enfuirent à la hâte, laissant après eux les haches et outils de fer qu'ils apportaient pour briser les portes [1]. »

En réponse à ce qu'il considéra comme une trahison, la colère du roi fut terrible. Au mois de juillet 1479, il fit raser les remparts et chassa de leurs maisons tous les habitants d'Arras qu'il voulut être désormais nommée *Franchise* pour abolir tout souvenir de son passé, et qu'il peupla par force de

emprunta à Jacques Hamelin, un de ses serviteurs, la somme de trois cent vingt livres seize sous huit deniers pour l'employer à ses plaisirs et voluptés, ainsi que cela a été trouvé écrit dans les comptes de ses dépenses. » Barante, tome XII de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*.

1. Barante, tome XII.

gens de tout état et profession pris ailleurs dans le royaume, à Paris, Rouen, Orléans, Lyon, Tours ; en Auvergne, en Limousin, en Languedoc. Dans l'intervalle la ville fut déserte et il n'y resta pas même un moine dans l'abbaye de Saint-Vaast transformée en caserne pour les francs-archers du roi.

C'est donc à *Franchise*, ombre d'Arras, que se rencontrèrent en 1482 pour l'affaire de la succession de Bourgogne les ambassadeurs de Maximilien d'Autriche et ceux du roi, qui avaient pour mission de régler les fiançailles de Marguerite d'Autriche avec le dauphin de France. Les Etats de Flandre n'avaient pas envoyé moins de quarante-huit députés. Pour Louis XI, ils étaient moins nombreux : M. d'Esquerdes, Olivier de Coetmen, gouverneur d'Arras, le président de Vacquerie, et Jean Guérin, maître d'hôtel du roi. Les pourparlers furent courts, toutes choses étant réglées à l'avance et les envoyés se souciant peu de séjourner l'hiver dans Arras ruiné et dépeuplé. S'il en était parmi eux qui se souvinssent du triomphant été de 1435, ils devaient trouver que cette paix-ci ressemblait peu à l'autre. Aucunement en effet, puisqu'autant la première avait paru sceller le triomphe de la maison de Bourgogne, autant celle-ci en marquait la ruine et morcelait ses anciennes possessions. L'Artois notamment y était reconnu bien du roi de France en même temps que la Bourgogne, à titre de dot de Mlle Marguerite.

Il fut stipulé par surcroît qu'Arras serait gouverné d'après ses droits, usages, privilèges accoutumés, au nom du futur époux, le dauphin de France. « Les ambassadeurs de Flandre demandèrent que les habitants de Franchise ou Arras, qui étaient épars

soit dans le royaume, soit ailleurs, eussent permission de retourner librement dans leurs maisons ou habitations pour y reprendre leur marchandise ou métier. Cela fut accordé pour ceux qui étaient réfugiés dans les états de l'Archiduc; quant à ceux du royaume, il y avait été pourvu, répondirent les ambassadeurs du roi[1]. »

Ceux de Flandre dépeignirent encore « Arras, Aire, Lens, Bapaume, Béthune, et tous les villages environnants... déserts et abandonnés de leurs habitants; ils demandèrent que pour restaurer ce malheureux pays d'Artois, et afin qu'il pût se repeupler, on l'exemptât pendant douze ans de tous aides et impôts ordinaires et extraordinaires, ainsi que de tous les arrérages. Le roi accorda six ans. »

Ce ne fut que sous Charles VIII que l'Echevinage fut rétabli dans ses anciens privilèges et coutumes, et que les moines de Saint-Vaast purent rentrer dans leur abbaye. Alors enfin, ses habitants étant revenus, Arras redevint Arras; mais le cruel traitement qu'elle avait subi ne fut pas oublié de si tôt, et nous en trouvons un écho dans les rimes curieuses intitulées par Georges Chastellain : *Recollection des merveilles advenues en notre temps*[2]. »

« Pour chose assez précise,
J'ai vu en nos tenans
Arras nommer Franchise
Et changer les manans;
Comme infâmes et viles
Les hoirs en débouter,
Et gens d'estranges villes
Y venir habiter. »

1. Barante.

2. Ce poème figure à la suite de l'*Histoire des ducs de Bourgogne* de Barante.

CHAPITRE VII

L'ARTOIS SÉPARÉ DE LA FRANCE

Les Allemands pillent Arras en 1492. — L'hôtel de ville est achevé et le décor des places réglé sous la domination espagnole. — Tapisseries exécutées d'après les cartons de Raphaël — *Les malheurs des Pays-Bas.*

CONCORDANCE. — **Dans le décor hispano-flamand des deux places.**

Le libre génie d'Arras avait élevé sous la domination espagnole les maisons à arcades et à pignons des deux places, dominées par l'hôtel de ville, et celui-ci par le beffroi. C'est vers ces ruines des édifices communaux que nous nous tournons en ce moment. Et il nous souvient d'y avoir vu encore un obus non éclaté, comme la signature brutale des destructeurs.

Bourguignonne, Arras était toujours française. Voici qu'elle va cesser de l'être par sa volonté pendant un siècle et demi au lendemain même de ce traité de 1483 qui semble consacrer son rattachement plus étroit à la couronne. Charles VIII a eu beau tenter de réparer le tort fait à la ville par son père, rétablir les Arrageois exilés dans leurs maisons, leur rendre les privilèges anciens, le ressentiment per-

siste si vif contre le roi de France — peu importe à leurs yeux qu'il soit Charles ou Louis — qu'ils vont de propos délibéré se donner à cette maison d'Autriche héritière des Bourgogne. Mais eux, les ducs, étaient du sang de France. Et en 1435, à Arras, qu'il avait parlé impérieusement en Philippe le Bon !

Une conjuration populaire eut lieu dans la nuit du 4 au 5 novembre 1492. Un boulanger de la ville, Jean Le Maire dit Grisard, ouvrit les portes d'Arras aux lansquenets de Maximilien d'Autriche, Allemands pillards qui dès le jour suivant, après avoir défoncé et bu sept cents tonneaux de vin sur le grand *markiet* se répandirent dans la ville, entrant de force dans les maisons et y volant tous objets précieux, allant jusqu'à emprisonner l'évêque et s'emparer du trésor de la cathédrale. Presque un an durant ils tinrent garnison à Arras au grand dam de ses habitants. Le traité de Senlis (14 mai 1493), qui assurait à Maximilien la possession de l'Artois, était promulgué depuis plusieurs mois quand ils quittèrent enfin la ville à laquelle leur présence avait coûté plus de huit cent mille écus. Ainsi débuta pour Arras la domination de la maison d'Autriche qui devait durer jusqu'en 1640.

Au cours de cette longue période, le Beffroi commencé en 1463 là où s'élevait autrefois la Halle aux cuirs, fut achevé l'an 1554. La ville s'embellit notablement; les logis de bois, proie désignée pour l'incendie, furent interdits en 1574. Et Philippe II roi d'Espagne, consacrant par un édit du 23 mars 1583 une initiative antérieure des échevins, régla le décor des deux places célèbres en imposant de les rebâtir toujours dans le même style. Il a duré à peu près intact, épargné en somme par l'injure du temps,

jusqu'à celle reçue des barbares en l'automne de 1914.

Regardons ce qu'il fut sur quelque gravure ancienne, puisque les obus allemands ont réussi à le détruire partiellement, et reconstituons-le par la pensée dans sa beauté primitive. L'hôtel de ville se dresse devant nous. Regardons sur les sept arcades gothiques fleuries et flamboyantes s'élever huit fenêtres semblables mais plus élancées encore, au centre desquelles s'ajoure un balcon et que surmonte une balustrade curieusement découpée là où commence le toit. En arrière, le beffroi de Jacques le Caron, architecte de l'abbaye de Marchiennes et élevé pour son chef-d'œuvre à la dignité de bourgeois d'Arras, commence la prodigieuse ascension qui met à 75 mètres du sol le lion d'Arras, son couronnement. L'horloge de ce beffroi provenait de Thérouanne détruite ; un carillon y tintait, complété par quatre grosses cloches, la *Bancloque* ou *Joyeuse*, la cloche du guet, la cloche du couvre-feu, et placée tout en haut dans la couronne, immédiatement en dessous du lion, la cloche d'alarme.

Les places complétaient cet hôtel de ville et son beffroi. Leurs maisons hispano-flamandes à pignons dentelés avaient eu leur expression totale dans la Maison Commune. Elles lui faisaient cortège, acheminant l'étranger vers elle, comme encore maintenant à Bruxelles les logis des corporations sont les compagnons naturels de celui du roi. Les deux ensembles, Arras et Bruxelles, ne furent-ils pas conçus dans le même temps ! — Heureuse Bruxelles, ville toujours puissante et dorée quand sa rivale de jadis gît dans la cendre.

S'il nous fallait une preuve de plus de la continuation de l'activité d'Arras sous la domination espagnole, un témoignage que son génie inventif subsiste intact, nous le trouverions dans les tapisseries qu'elle ne cesse encore de produire. Ce sont des Arazzi, les tapisseries conservées à Beauvais qui s'inspirent des *Illustrations de Gaule et singularités de Troyes,* ouvrage de Jean Lemaire de Belges publié vers 1509 et qui eut grand succès. On y voit les rois de la Gaule cent ans après le Déluge et jusqu'au temps du siège de Troie. La cathédrale de Beauvais y est représentée sur la tapisserie du roi Belgius, la cathédrale de Reims sur celle qui rassemble les rois Rémus et Francus, des aspects de Paris vers 1530 — date marquée sur ces pièces remarquables — figurent tout naturellement comme fond au personnage du roi Pâris.

Mais en tant que merveilles de technique, l'honneur des haute-lissiers d'Arras au début du xvi[e] siècle, ce sont les tapisseries exécutées d'après les cartons de Raphaël et destinées aux salons du Vatican : *la Pêche Miraculeuse, le Massacre des Innocents, la Guérison du Boiteux, Saint Paul et saint Silas retirés de prison par un tremblement de terre, Elymas rendu aveugle, la Conversion de saint Paul, la Descente du Saint-Esprit, la mort de saint Etienne, la Résurrection, l'Ascension, l'Adoration des Bergers, l'Adoration des Mages, la Présentation au Temple, le Repas d'Emmaüs, saint Paul dans l'Aréopage, la Mort d'Ananie.*

Tous les cartons originaux peints de la main de Raphaël et de ses élèves furent envoyés à Arras où il fallut bien pour les traduire en tapisserie qu'ils fussent découpés par les ouvriers. Ils y demeurèrent

ensuite, selon la tradition, oubliés dans une cave, vraisemblablement une de celles qui existent encore sous les maisons des deux places et qui purent fort bien servir d'ateliers, éclairées et aérées qu'elles sont, divisées en travées par de belles colonnes à chapiteaux gothiques. C'est là que Rubens les aurait retrouvées[1] et fait acheter au roi d'Angleterre Charles Ier, les sept du moins qui sont actuellement à Hampton court et dont Caylus qui les y vit en 1722 louait l'état de conservation. Ces cartons sont *la Mort d'Ananie, Elymas rendu aveugle. la Guérison du Boiteux, la Pêche miraculeuse, Saint Paul devant l'Aéropage, Saint Paul et saint Silas. « Pasce oves meas »*[2].

Même après que Louis XI eût passé, l'art de la tapisserie était donc encore florissant à Arras. Il le demeura tout le XVIe siècle, et c'est ainsi que nous voyons Charles-Quint au milieu de ses guerres avec François Ier, accorder des sauf-conduits à des marchands d'Arras pour l'expédition de tapisseries[3]. Le musée de Cluny en a d'ailleurs conservé qui sont de

1. Sur tout ceci, voir Van Drival en son *Histoire des tapisseries d'Arras.*

2. Van Drival signale aux musées de Dresde et de Berlin des tapisseries d'Arras de cette série de Raphaël, et il cite à ce sujet le livre de Viardot sur les *Musées d'Allemagne* : « Personne ne sait au juste combien d'exemplaires de la série furent exécutés par la fabrique d'Arras. Que seraient-ils devenus ? L'on ne détruit pas, l'on ne perd pas à la légère des tapisseries de Flandre faites sur des dessins de Raphaël. L'unique collection complète (à peu près) est celle du Vatican. »
Toujours d'après Van Drival, l'exécution de ces tapisseries à Arras aurait été surveillée par les peintres Bernard Van Orley et Michel Coxie.

3. Sauf-conduits accordés le 15 juillet et le 22 août 1543 à Eloi et Bonaventure Gontyer. Jean et Gérard Hertin, Pierre Vignon, marchands d'Arras. pour l'expédition de 200 paquets de tapisserie. Van Drival.

ce siècle, et notamment l'*Histoire de David et Bethsabée*[1]. Van Drival en signale une encore, datée de 1597[2], qui allégorise les *Malheurs des Pays-Bas*, dont Arras s'est toujours reconnue faire partie, picarde et française qu'elle soit pour autant. 1597, c'est l'année où elle accueille à coups de canon Henri IV qui essaie sur elle une tentative. Mais voici la description de Van Drival : « Une femme toute éplorée est assise au centre de ce tableau. Assaillie à la fois par quatre hommes armés et en fureur, elle est à demi renversée, dans l'attitude de la plus vive désolation. Cette femme représente les Pays-Bas. Il n'y a pas à s'y méprendre, ce nom est écrit en toutes lettres près de son pied droit ; les écussons de ses dix-sept provinces sont d'ailleurs suspendus en longue ligne au-dessus de sa tête, protégés par la *Fidélité*, qui sort des nues, mais assaillis par l'*Envie* aux traits ignobles, et par la *Dissidence* qui s'éloigne en lançant des menaces. A droite et à gauche, au-dessous de ces deux emblèmes des passions dévastatrices, vous en voyez deux autres qui achèvent de vous donner l'explication de tous ces malheurs. C'est l'ambition. avec son sceptre, sa couronne, ses magnificences inutiles ; c'est l'avarice qui jette pêle-

1. Le catalogue du musée les donne pour tapisseries de Flandre, sans plus de précision. Je les ai longuement examinées avec le conservateur actuel, M. Haraucourt et crois pouvoir les attribuer à Arras, comme Van Drival. On y remarque en effet, une mesure et une grâce rares en Flandres proprement dite.

Par ailleurs, le musée de Cluny vient d'installer dans une salle nouvellement ouverte au public des tapisseries reconnues pour être d'Arras à coup sûr et qui représentent la *Vie de saint Etienne* sur une longueur totale de 44 mètres. Elles sont exquises de vérité et de couleur.

2. A Douai dans une famille. — la famille Maroniez, — originaire d'Arras.

mêle dans ses coffres des vases précieux, de l'argent et de l'or. Au loin l'incendie brille, les ruines s'amoncellent. Les quatre hommes qui tourmentent les Pays-Bas éplorés sont fort reconnaissables à leur costume et à leurs emblèmes. D'ailleurs une longue inscription achève de nous donner la clef de toute cette vive allégorie.

« L'Espagnol, le Français et l'Anglais, et les miens ;
O Pauvre Pays-Bas, ont ravi de mes biens,
Superbe, ambitieux, hérétique et avares
Et les vaines richesses, et les dépouilles rares,
Et de tout point gâté
Ce qu'avais de beauté. »

On songe aux paroles de Fléchier dans son oraison funèbre de Turenne : « Flandre, théâtre sanglant où se pressent tant de scènes tragiques, triste et fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui se dévorent ! » C'est bien ici une longue lamentation, figurée selon le génie propre à Arras. Il semble qu'elle ait pressenti son déclin. Sans doute quand elle redevient française, en 1640, mille cinq cents métiers bruissaient encore dans la ville qui fut — et n'a cessé de demeurer dans l'histoire de la civilisation — la ville des tapisseries. Mais dans notre seconde culture, toute classique, retrouvera-t-elle jamais la place qu'elle eut dans la première, le temps où les *Jeux* de ses trouvères, d'abord représentés sur ses places, essaimaient ensuite dans toute la chrétienté, le temps où, fille chérie des grands ducs d'Occident, elle accordait la paix à cette même chrétienté ?

CHAPITRE VIII

L'ARTOIS REVIENT A LA FRANCE

Le siège de 1640. — Culture du XVII[e] siècle. — Arras se fond dans la vie nationale. — Les Etats d'Artois et la frégate qu'ils offrirent aux Américains. — Jeunesse de Robespierre. — L'échafaud dressé à Arras sur la place du théâtre.

CONCORDANCE. — **De l'hôtel des États d'Artois à la maison de Robespierre.**

Placés en face des ruines de l'hôtel de ville, nous apercevons à notre gauche au delà d'un espace laissé vide par le bombardement, un hôtel du XVIII[e] siècle décoré de sculptures qui fut celui des ETATS D'ARTOIS. *Cette institution ne se contenta pas de sauvegarder les libertés de la province : elle voulut encore aider au delà des mers celle des Américains en leur offrant une frégate gréée à ses frais : l'*ARTOIS.

C'est à la même époque, en 1785, que fut construit le théâtre dont le style à l'antique représente bien une France modelée alors depuis deux siècles sur la Grèce et sur Rome. Et il vit un des plus sanglants épisodes de la Révolution qui termina l'ancien régime : les exécutions ordonnées à Arras par Lebon.

En face du théâtre s'ouvre la rue des Rappor-

teurs. Là, au n° 5, se trouve la maison habitee par Robespierre avant que, de petit avocat, il devînt l'un des tribuns populaires.

Au XVII[e] siècle, avant que la France eût le grand Roi, elle eut le grand Cardinal, Richelieu, qui poursuivit la vieille politique de Louis XI avec infiniment plus de succès que lui, et prépara la définitive unité française. C'est ainsi que la guerre de Trente ans nous valut, outre l'Alsace et le Roussillon, le retour de l'Artois.

Trois armées le reprirent en 1640, conduites par les maréchaux de la Meilleraye, Châtillon et Chaulnes. Elles parurent sur le Mont Saint-Éloi et investirent Arras, nouvelle Alésia, par de formidables circonvallations. Quand les Espagnols s'avancèrent pour attaquer ces lignes, Richelieu eut une réponse énergique aux envoyés des trois maréchaux : « Sortez, ou ne sortez pas de vos lignes, mais, si vous ne prenez point Arras, vous en répondrez sur vos têtes. » Par le fait, elles ne furent pas attaquées, et Arras fut prise après trente-cinq jours de tranchée, le 10 août. Une fois de plus le narquois dicton picard inscrit sur les portes avait eu tort :

« Quand les souris mingeront les cats,
Le roi d'Arras seigneur sera. »

Mais Arras en notre pouvoir, restait à débarrasser l'Artois des bandes espagnoles, ce qui ne fut achevé qu'en 1648 par la victoire de Condé à Lens. Et le même Condé ne devait-il pas, hélas, six ans plus tard, ayant passé au service de l'Espagne pour une querelle personnelle, tenter de reprendre Arras pour elle. Turenne, plus audacieux que l'ennemi ne

l'avait été en 1640, attaqua les lignes des assiégeants, forçant Condé à la retraite et sauvant Arras. La ville avait été jugée si importante à conserver, et telle fut la joie publique de ce succès, que le jeune roi de seize ans — le futur Roi-Soleil — accourut y faire une entrée triomphale et s'assurer par sa bonne grâce personnelle de la fidélité des habitants.

Condé, Turenne, noms que l'on ne peut prononcer sans un frémissement. Le texte sublime de Bossuet nous revient ici en mémoire, cette comparaison fameuse où il dit :

« Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires ? L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations ; celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité : celui-là, d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paraissait embarrassé au dehors. L'un dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie : l'autre comme un homme inspiré, dès sa première bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie ; l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osait l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les

infidélités de la fortune : l'autre, et par l'avantage d'une haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel vous envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées[1]. »

Il n'était pas inutile de citer cette page fameuse pénétrée d'éloquence grecque et latine, au moment où nous voyons Arras retourner à la France et la trouver dans un développement avancé de notre seconde culture, modelée sur le génie méditerranéen avec une fidélité qui n'a pas laissé parfois que de contrarier notre génie national, et la libre montée de la sève dans ce chêne gaulois auquel les Francs suspendirent leurs armes.

A cette date de 1640, Corneille vient de révéler avec *le Cid* la forme enfin parfaite — après les tâtonnements de Jodelle, Garnier et Rotrou — d'une tragédie française directement inspirée de l'antique. Le Poussin a exécuté ses toiles les plus fameuses, emplies par une méditation d'une qualité admirable et dont on ne surpassera jamais l'expression. Descartes a donné son *Discours sur la méthode*. Tout annonce qu'une grande ère commence : le siècle de Louis XIV, appelé à être comparé à ceux de Périclès et d'Auguste. Perrault pourra sans injustice prendre parti pour les Modernes contre les Anciens. Les chefs-d'œuvre des lettres et des arts vont se succéder pendant cent ans, jusqu'à l'épuisement trahi par la pâle tragédie de Voltaire et la languissante peinture de Boucher.

1. Oraison funèbre de Louis de Bourbon, prince de Condé.

Mais dans cette éblouissante culture dont le défaut est malheureusement de n'être ni autochtone, ni profondément nationale, quelle place y a-t-il pour Arras, placée qu'elle est au Nord ? Et la cité reine du XIIIe siècle ne va-t-elle pas se trouver servante et cendrillon dans une civilisation où le Midi commande ? Par surcroît, la monarchie absolue telle qu'elle se révèle dès lors par une centralisation excessive, ne permet plus aux provinces de respirer aussi librement que par le passé, d'être elles-mêmes et d'obéir à leur génie propre comme au temps où elles étaient autant de républiques dans la monarchie tempérée, — conformément aux traditions franques, — du XIIIe siècle. Nous avons vu ce qu'Arras fut alors. Au XVIIe au contraire, nul nom n'y apparaît grand [1], nulle œuvre que la citadelle construite par Vauban sur l'ordre de Louis XIV pour lui répondre de la ville, et qui fut, en fait, *la Belle Inutile*. Au XVIIIe nous rencontrons deux noms : l'abbé Prévost [2], — toute la galanterie de l'époque — et Maximilien Robespierre, — sa faillite sanglante.

Et pourtant il fallait qu'Arras, où l'on n'a jamais cessé de parler notre langue, redevînt ville française. La cité qui avait créé la première forme de notre art dramatique, celle en qui se résume à peu de chose près l'éclat de nos lettres au XIIIe siècle ; et qui ensuite par ses tapisseries aussi vives que les

1. Notons cependant que deux sculpteurs, Anselme Flamen et Hurtrel, nés en Artois, l'un à Saint-Omer et l'autre à Béthune, ont laissé de leurs œuvres dans les jardins de Versailles. Et au XVIIIe siècle, le musicien Monsigny appartient encore à l'Artois.

2. C'est du coche d'Arras qu'il fait descendre *Manon Lescaut* à Amiens, tout au début de cette existence aventureuse tragiquement terminée en Amérique.

récits de Froissart — tournois, chasses, allégories d'amours en des vergers, histoires de tous personnages réels ou fictifs, — avait montré au monde les images de la France ; cette cité-là ne pouvait pas vivre hors d'elle. La cité reine accepta d'y être servante plutôt que de quitter la maison de sa mère. Le long ressentiment enfin épuisé, elle cessa d'être *Aragonaise* — selon le mot de Richelieu — pour écouter son cœur comme le duc Philippe le Bon lui en avait donné l'exemple en 1435. Elle était bien décidément redevenue *française*[1], le jour où le même jeune roi qui entrait botté, éperonné, la cravache en main, au parlement de Paris, vint la remercier d'avoir été fidèle quand son propre cousin Louis de Bourbon ne l'était plus, et qu'il avait dû lui opposer Turenne.

A partir de cette date de 1654, Arras et l'Artois n'ont plus de page à part dans l'histoire de la civilisation française. Leurs sources propres — et c'est ainsi que les tapisseries des Gobelins naquirent de celles d'Arras — se répandent dans le large courant de la vie nationale. Ils vivent de la même existence que toutes les provinces du royaume, conservant par les seuls *Etats d'Artois*, l'ombre d'une autonomie.

Ces états étaient composés comme ceux de France, des trois ordres : clergé, noblesse et tiers-état. L'évêque d'Arras les présidait. Il y avait en outre

1. « Pour célébrer la grande victoire du 24 août 1654, des médailles furent frappées, une procession fut instituée pour « être faite chaque année par les rues de la ville », et encore aujourd'hui la fête annuelle d'Arras commence le dimanche le plus rapproché du 24 août. » *Arras, son histoire et ses monuments*, par Julien Boutry.

dans les rangs du clergé. l'évêque de Saint-Omer, dix-neuf abbés — dont celui de Saint-Vaast, — et neuf chapitres représentant les cathédrales d'Arras et de Saint-Omer, plus sept collégiales.

L'Assemblée générale avait lieu une fois l'an, « tant pour délibérer des affaires de la province, que pour les subsides qu'on devait accorder au Roi [1] ». Celui-ci avait trois commissaires auprès de l'assemblée : le gouverneur-général de l'Artois, l'intendant de la province et le premier président du conseil.

De même choisissait-elle en son sein trois députés, un de chaque ordre, pour aller porter au Roi son cahier annuel. Ils en étaient généralement bien reçus, et nous voyons Louis XIV en 1713 faire remise à l'Artois de trois cent mille livres sur quatre cent mille qui lui étaient dues pour l'année, en considération de ce que la province avait souffert de la guerre [2].

1. Note sur les *Etats d'Artois* parue dans le recueil des *Archives du Nord*, année 1837. Valenciennes, Prignet, éditeur.

2. Un des députés de l'Artois pour cette année-là était Jean-André Mabille, échevin de la ville d'Arras comme l'avait été son père Jean-François Mabille, seigneur de Poncheville. Nous avons retrouvé aux Archives d'Arras. quelques années avant la guerre actuelle, la requête rédigée par lui pour les Etats afin d'obtenir du roi une remise : « Les fouragemens et les pillages inouïs soufferts pendant la dernière campagne que l'armée de Votre Majesté a campé dans cette province, les corvées de chariots et de pionniers qu'elle a fournis, particulièrement dans le précieux temps des semailles pour les sièges des villes de Douay, du Quesnoy et de Bouchain, et autres services de l'armée de Votre Majesté, et les désordres faits dans un grand nombre de villages au passage des troupes nombreuses qui ont traversé l'Artois par les baillages de Saint-Omer et de Hesdin ayant mis les habitants hors d'état de bien façonner le peu de terres qu'ils ont ensemencées, la récolte de 1713 a été si petite qu'elle ne suffit pas pour la nourriture des habitants, et le prix des grains est si augmenté que la plus grande partie s'est



(Service Photographique de l'Armée)

Ablain Saint-Nazaire et le plateau de Notre-Dame de Lorette.

Ce furent les Etats d'Artois qui au début de la guerre de l'Indépendance soutenue contre l'Angleterre par les États-Unis firent gréer une frégate à leurs frais, l'*Artois*, et l'offrirent aux Américains : beau geste qui leur a été rappelé récemment par l'évêque d'Arras, Mgr Julien. Un de ses collaborateurs, le chanoine Guillemant, qui l'accompagnait en Amérique, a écrit sur ce sujet une brève notice historique[1] à laquelle nous empruntons les lignes qui suivent :

« En traversant l'Artois, les soldats des Etats-Unis soupçonnent-ils qu'ils foulent une terre où jadis la cause de l'Indépendance américaine souleva un véritable enthousiasme ?

« Au moment le plus critique de cette guerre inégale, Louis XVI eut le mérite de jeter dans la balance, au profit de la jeune république, l'épée de la France ; La Fayette y ajouta la grâce et la bravoure de ses vingt ans : Rochambeau, qui devait plus tard être gouverneur de l'Artois, mit son expérience militaire, en un jour décisif, au service de Washington.

« Mais nos ancêtres se passionnèrent, eux aussi, pour cette grande cause ; et avec leur esprit prati-

trouvée dans l'impuissance d'en acheter pour semer, ce qui ne fait espérer pour cette année qu'une très petite récolte ».

En 1725, il fut question de rétablir en Artois l'impôt de la gabelle dont il s'était racheté une fois pour toutes. Le même échevin qui faisait alors partie des six commissaires extraordinaires des Etats d'Artois, réussit à empêcher cette mesure, et l'assemblée générale des Etats l'en remercia en lui offrant publiquement une paire de flambeaux d'argent. — Nous avons publié en 1909 chez l'éditeur Grasset un livre de famille dont nous extrayons ces détails qui intéressent l'Artois.

1. *L'hommage d'Arras et de l'Artois à l'armée américaine.* Plaquette sans nom d'éditeur.

que et soucieux des réalités, ils ne se bornèrent pas à voter des acclamations ni à formuler des vœux stériles.

« La marine de France, anéantie pendant la guerre de Sept ans, s'était reformée peu à peu sous l'impulsion de Choiseul et de Sartine, et brûlait de se mesurer avec la flotte anglaise.

« Les Etats d'Artois résolurent de construire et mettre en mer, aux frais de la province, « une frégate de la plus grande force, armée en course », portant quarante canons, et qui s'appellerait l'*Artois*.

« Ils empruntèrent, à cet effet, cinq cent mille livres.

« Pour seconder l'héroïsme des officiers et de l'équipage, ils décidèrent que si le commandant arrivait à prendre un vaisseau ennemi supérieur en force, il lui serait accordé « entrée et séance aux Etats d'Artois. » Le produit des prises faites par la frégate serait réservé en partie, pour en armer de nouvelles, en partie pour distribuer des récompenses aux gens de l'équipage : et les Etats assuraient faveur et protection aux veuves et aux orphelins « de ceux de ces braves gens qui seraient tué dans les combats ».

« Ces résolutions furent votées, en 1778, « par acclamation générale » ; de Versailles, le prince de Montbarey en félicita « Messieurs des Etats d'Artois » ; et le 7 mars 1779, le Roi « étant en son Conseil » autorisa l'emprunt qui permettrait de réaliser ce magnifique programme.

« Si la réalité ne répondit pas de tout point au rêve ; si la frégate l'*Artois* n'eut qu'une histoire courte et tragique ; si, partie du Port-Louis (près de Lorient) le 29 mai 1780, sous les ordres de M. Fabre,

elle fut prise, non loin de la Corogne, le 1er juillet. par le vaisseau anglais de soixante-quatorze canons, le *Romney*, cela n'enlève rien au mérite ni à la générosité de nos pères.

« Ils eurent foi dans la destinée des Etats-Unis, dont ils voulurent protéger le berceau et affermir les libertés naissantes.

« Une miniature de la frégate l'*Artois* ornait le musée d'Arras. Elle a péri dans les flammes, avec tout le reste, le 6 juillet 1915. »

Le même souverain qui faillit rétablir la gabelle en Artois mais s'y heurta à une opposition énergique, Louis XV, établit officiellement à Arras en 1758 une Académie rivale de l'Académie française et qui obtint même en 1773 le nom de Royale et l'autorisation de compter quarante membres à l'instar de celle de Paris. Un seul devait parvenir à la célébrité : l'avocat Maximilien de Robespierre.

C'est ainsi que nous le voyons en 1785 faire partie des commissaires-rapporteurs institués pour juger les mémoires reçus en réponse à une question posée par l'Académie d'Arras : « Quelles furent autrefois les différentes branches de commerce dans les contrées qui forment présentement la province d'Artois, en remontant même au temps des Gaulois ? Quelles ont été les causes de leur décadence et quels seraient les moyens de les rétablir, notamment les manufactures de la ville d'Arras ? »

Au jugement de Robespierre, les réponses à ces questions furent peu satisfaisantes. La réalité l'était moins encore. Pour ce qui est des tapisseries qui avaient fait la renommée d'Arras, depuis 1750 un nommé Plantez était le seul à en fabriquer. Encore

était-il subventionné par les échevins, et ne sortait-il guère de ses ateliers que des *verdures*, non plus ces éclatantes tapisseries historiées qui jadis avaient conté la vie des saints, des héros légendaires et des preux du moyen âge.

La catastrophe, la Révolution sanglante était proche. Arras la sentait venir comme toute la France ; et comme elle, tentait de s'étourdir par le plaisir. Ses citoyens les plus remarquables avaient fondé à la fin du XVIII[e] siècle une société épicurienne placée sous le triple patronage de La Fontaine, Chaulieu et Chapelle, et qui prit son nom des roses dont leurs bustes — et les convives eux-mêmes — étaient couronnés. Les *Rosati* d'Arras comptaient dans leurs rangs le même avocat disciple de Rousseau que nous avons vu s'intéresser au relèvement des anciennes industries, Maximilien de Robespierre, et un capitaine du génie nommé Lazare Carnot — le futur organisateur de la Victoire. Réunis sur les bords de la Scarpe dans un faubourg de la ville nommé Avènes, ils y siégeaient sous un berceau de roses, la coupe en main, qui ne devait être vidée que pour se remplir aussitôt. Où Robespierre eût chanté :

« O Dieu, que vois-je, mes amis ?
Un crime trop notoire,
Du nom charmant de *Rosatis*
Va donc flétrir la gloire.
O malheur affreux !
O scandale honteux !
J'ose le dire à peine,
Pour vous j'en rougis,
Pour moi j'en gémis,
Ma coupe n'est pas pleine [1]. »

1. *La coupe vide*, pièce citée par Arthur Dinaux dans un

Ces vers doivent se placer aux environs de 1785. Robespierre avait fait ses études à Paris, où l'abbaye de Saint-Vaast l'avait fait entrer au collège Louis-Le-Grand en qualité de boursier. C'est alors qu'il eut l'honneur de complimenter au seuil de l'église Sainte-Geneviève Louis XVI et Marie-Antoinette, peu après les cérémonies du sacre, En 1781, une fois reçu avocat au parlement de Paris, il revint à Arras et s'y installa, conquérant assez vite une renommée locale. Le 26 avril 1789, il était choisi comme député du Tiers aux Etats généraux, début de l'orageuse carrière qui devait le conduire finalement là où il avait envoyé tant de victimes, à la guillotine.

Elle fonctionna aussi à Arras. et dans des conditions particulièrement atroces. Le Bon, ancien curé d'un village des environs, y fut envoyé et y exerça le plus sanglant proconsulat qu'on vit ja-

article des *Archives du Nord* (3[e] série, tome I). Une autre (*ibidem*) est intitulée *la Rose* et Robespierre y madrigalise sur l'air : *Résiste-moi, belle Aspasie.*

Je vois l'épine avec la rose
Dans les bouquets que vous m'offrez (*bis*) :
Et, lorsque vous me célébrez,
Vos vers découragent ma prose.
Tout ce qu'on m'a dit de charmant,
Messieurs, a droit de me confondre :
La Rose est votre compliment,
L'Epine est la loi d'y répondre (*bis*).

Carnot rivalisait d'esprit et de belle humeur avec Robespierre. Il excellait surtout dans le ton bachique dont voici un échantillon.

Chantant ribon-ribaine,
Le bon-homme Silène
D'un grand verre nanti,
Buvait comme une éponge
Et valait sans mensonge
Le plus franc *Rosati*.

mais, se délectant du haut du balcon du théâtre au spectacle des supplices, car la sanglante machine avait été dressée tout auprès. Dans l'été de 1794, en cinq mois il y eut quatre cents exécutions !

« L'huissier Taquet se rendait aux prisons, vers les quatre heures de l'après-midi. On appelait les directeurs et chaque prisonnier tremblait de s'entendre adresser les mots fatidiques : « Prends ton chapeau, on te demande en bas », par lesquels on avertissait les prévenus qu'ils allaient comparaître devant le tribunal qui ne pardonnait pas. Les exécutions devinrent si nombreuses que l'on craignit que le sang des victimes ne devînt une cause d'insalubrité. Le 26 ventôse, le conseil général de la commune d'Arras écrivait au directoire du département : « Considérant que les aristocrates, après avoir exhalé le poison de l'aristocratie, empoisonnent encore nos concitoyens de leur sang, quand le glaive de la loi frappe leur tête coupable, le conseil a délibéré de vous inviter de faire fabriquer un ou plusieurs paniers doublés de toile cirée, comme à Paris, afin qu'aussitôt les têtes tombées elles puissent être transportées au cimetière commun sur une voiture [1] »...

Après tant de bombardements qu'Arras a essuyés pendant cette guerre, le théâtre, témoin des scènes sanglantes de jadis, est encore intact ; la maison même de Robespierre, à deux pas de là, l'est à peu de chose près, seulement touchée en arrière légèrement. C'est devant cette maison modeste, petite comme celle que Socrate souhaitait au sage, que

1. Lecesne. *Arras sous la Révolution.*

l'on se prend à se demander si le jeune et sensible avocat, disciple éperdu de Rousseau et pareillement féru d'idéologies, avait bien réfléchi avant de semer le vent qu'il ne pouvait récolter que la tempête.

CHAPITRE IX

ARRAS « VILLE DU BONHEUR CALME »

Victor Hugo à Arras. — Comment une neuve cathédrale succéda à l'ancienne. — Aventure de Verlaine et de Rimbaud. — Corot travaille en Artois. — Arras en 1914, ville ancienne et moderne. — Visite de Barrès en 1915.

Dans l'été de 1837, le 13 août vers six heures du soir, Victor Hugo de passage à Arras écrivait à sa femme[1] : « J'attendais mieux d'Arras, je n'en suis qu'à demi-content. Il y a bien deux places curieuses à pignons en volutes dans le style flamand-espagnol du temps de Louis XIII, mais pas d'églises...

. . . .

« Sur l'une des places, la petite, il y a un charmant hôtel de ville du xve siècle accosté par un délicieux logis de la Renaissance. La façade serait admirable si les architectes du cru n'avaient eu l'idée de l'enjoliver, ce qui la fait ressembler à un décor gothique de l'ancien Ambigu. Maintenant ils refont la tour du beffroi. Comme ils vont coiffer ce pauvre édifice ! »

Mon Dieu, la restauration de l'édifice et de son beffroi, nécessaire sans doute, ne fut pas si mal

1. *France et Belgique. Alpes et Pyrénées.*

conduite si nous en jugeons d'après les lithographies de l'époque. Et quelle vie, quelle animation elle nous montrent toujours sur la petite place qui est le marché aux légumes, fleurs, fruits, animaux de basse-cour; de même que la grand'place est le marché aux grains où les paysans se tiennent debout, causant entre eux près de leurs sacs entr'ouverts montrant le blé jaune.

Mais Hugo nous en avertit : *Pas d'églises*. De celles du passé il en restait une seule dans la ville qui fut la ville « aux cent cloches », Saint-Jean-Baptiste, assassinée cette fois par les obus allemands en même temps que la cathédrale moderne dont nous parlerons et qu'Hugo dédaigna, n'étant point gothique. Pour la cathédrale ancienne, c'est une sinistre histoire à raconter que celle de sa longue agonie. 1793 en avait fait comme de beaucoup d'églises un magasin aux munitions et aux fourrages. En l'an IV elle était à peine rendue au culte qu'une bande noire qui se couvrait d'un certain Hollandais, Paul Vandercorter, soumissionnait à Paris pour la démolir, ce qui fut accordé en l'an VII, le 1er janvier 1799. Etrennes d'Arras dont les habitants en vain avaient pétitionné. Le cloître tomba d'abord. « Ensuite, écrit un historien local[1], vint le tour de l'église Notre-Dame qui vit d'abord enlever sa belle et curieuse horloge, les plombs de ses toits, les fers qui garnissaient les charpentes, les fenêtres et les portes, puis les grilles du chœur et enfin les boiseries, les autels, les charpentes et les dalles de marbre. Tout cela fut mis à l'encan, chacun put

1. Auguste Ternynck. *Essai sur l'ancienne cathédrale d'Arras*. Paris et Arras, s. d.

décorer sa maison ou ses jardins des dépouilles du saint lieu ; mais la vente fut bien pénible, et l'on vit le plus grand nombre des habitants la fuir avec horreur et refuser d'introduire dans leur demeure ces restes précieux qui pouvaient y apporter la malédiction et la colère du ciel.

Enfin quand tout dans l'intérieur eut été dévasté, que les verrières magnifiques eurent été enlevées ou brisées, alors vint le tour des voûtes qui furent jetées sur le sol et laissèrent libre passage au soleil et aux pluies ; et bientôt ces ruines furent abandonnées par les acquéreurs qui ne trouvant plus à en vendre les pierres, les laissèrent à la libre disposition du premier venu qui put venir à sa guise abattre et choisir les matériaux dont il avait besoin... »

Quelle tristesse ! Mais une autre église presque achevée, celle de l'abbaye de Saint-Vaast reconstruite dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, allait servir de cathédrale à la place de l'antique édifice si lamentablement détruit. Elle ne reposait pas ses fondations sur un sol moins sacré, étant assise au lieu où saint Vaast avait prié et où en 1435 la paix salvatrice de la France avait été signée. Napoléon, dès 1804, en fit continuer la construction sous la direction de l'architecte de la Madeleine, Coutant. En 1833, le cardinal-évêque d'Arras, M[gr] de la Tour d'Auvergne, la consacra au culte.

Pour nous qui avons pénétré sous ses voûtes avant que les Allemands n'en fissent la ruine tragique qu'elle est maintenant, nous ne nierons pas que dans son style gréco-romain elle ne fût un peu froide et ressemblât davantage à un temple de la raison qu'à celui du Dieu tout amour qui s'incarna pour sauver le monde. Mais en haut de son escalier aux

cent marches elle apparaissait sublime, non indigne, certes, de sa sœur la Madeleine de Paris, ni même des grandes églises romaines. Et maintenant, plus qu'aux trois quarts détruite, c'est à Rome encore qu'elle fait songer, si émouvante avec les chapiteaux corinthiens de ses colonnes émergeant des décombres, et ses arceaux à plein cintre s'élevant sous le ciel bleu de l'été.

Le XIXe siècle construisit à Arras d'autres églises, entre autres Saint-Géry où Verlaine écrivit la poésie qu'il dédia à Germain Nouveau : *Devant un Christ*[1]. Il était Artésien par sa mère, Elisa-Julie-Josèphe-Stéphanie Dehée, née à Fampoux où le poète fit de nombreux séjours, notamment en 1866. C'est un gros village assez peu distant d'Arras pour qu'il y soit venu souvent. Mais sur une seule de ces visites nous avons des détails circonstanciers : celle qu'il y fit avec Rimbaud en 1872 et au cours de laquelle, tous deux, appréhendés par les gendarmes, furent conduits à l'hôtel de ville. L'anecdote est scabreuse, mais peint au vif le côté bohème de deux poètes par ailleurs souvent admirables d'inspiration vraie. Descendus du train de Paris au petit jour, ils s'étaient attablés d'abord au buffet de la gare et y avaient pris force consommations, si bien qu'à demi ivres, ils s'amusèrent à effrayer leurs paisibles voisins par le récit de prétendus crimes commis par eux. Cette truculence ne fut pas du goût du buvetier qui prévint la police, si bien que les deux amis furent empoignés par les gendarmes.

« Conduits à l'hôtel de ville, on procéda à l'inter-

1. D'après M. l'abbé Foulon dans son ouvrage : *Arras sous les obus*, Paris, Bloud et Gay, 1915,

rogatoire des deux suspects. Rimbaud, en présence du procureur de la République, reprit son aspect d'enfant et se mit à pleurnicher. Verlaine, interrogé ensuite, confirma les dénégations de son ami, et comme le procureur commençait à s'excuser, reconnaissant l'erreur des gendarmes, le poète, dont ne s'était pas encore dissipée l'excitation des apéritifs, éleva la voix. Il menaça le procureur. Il déclara, avec des regards terribles lancés au personnel judiciaire estomaqué, qu'en présence de son arrestation arbitraire, et il accentuait « arbitraire » à la façon d'un traître de mélodrame, roulant les *r* dans un tremblement expressif, il allait faire du bruit dans la presse, agiter ses amis républicains, qui ne laisseraient point passer cette séquestration de deux camarades, citoyens paisibles, honorables, n'ayant pas l'ombre d'un casier judiciaire[1]. »

La conclusion de cette ridicule et curieuse histoire fut que Verlaine et Rimbaud le jour même étaient remis par les soins de la maréchaussée dans le premier train en partance pour Paris.

Qu'il eût désapprouvé le mauvais goût de cette farce de rapins, le peintre Corot, homme paisible et de bonne compagnie qui vint si souvent à Arras visiter son ami le peintre Constant Dutilleux[2]. La première fois qu'il accepta son hospitalité, ce fut en 1851. Le 2 juin il lui écrit pour lui annoncer son arrivée. De belle humeur et d'heureux naturel, à peine débarqué, il trouve tout bien, admire la ville où on

1. E. Lepelletier dans sa biographie de *Verlaine*. Mercure de France.

2. *L'œuvre de Corot*, par Alfred Robaut et Etienne Moreau-Nélaton.

le promène, s'attarde à contempler le beffroi, les curieuses maisons de la Grand'Place, se récrée au pittoresque des chariots artésiens. Avec Dutilleux il court les champs, s'installant où le cœur lui en dit, faisant pochades sur pochades. Quand on le laisse partir, c'est à la condition qu'il reviendra. Et, de fait, au printemps de 1852, il reparaît, fidèle à la petite société d'amis qu'il s'est constituée parmi les amateurs arrageois. Avec une patience inlassable, il se prête aux désirs de chacun : et pour la joie des photographes amateurs dont l'art est encore dans l'enfance, supporte stoïquement de longues poses en plein soleil. Une de ces précieuses photographies nous le montre assis, complètement rasé, l'air simple et franc, avec l'ombre de finesse d'un brave paysan qui serait un peu normand.

Un autre document, un croquis fait par le jeune Alfred Robaut, — qui sera bientôt le gendre de Dutilleux, — représente les deux amis installés sur les glacis de la citadelle d'Arras. Corot est assis sur l'herbe, sa boîte à couleurs ouverte entre les jambes, coiffé d'une casquette. En ce moment, il est en train de peindre, dominant les remparts, la cathédrale et le beffroi qui lui font face. Peut-il deviner qu'un jour viendra où la fureur barbare des obus allemands les abattra tous deux ?

Ses pérégrinations à travers la France ramenaient invinciblement Corot vers le septentrion. Là est son foyer et son cœur. En juin 1853, nous le trouvons à Saint-Omer, puis à Douai et à Arras. En septembre 1857 il séjourne à Boulogne-sur-Mer. Alors sans doute il peint *le Vallon*[1], un des plus charmants

1. Musée du Louvre.

coins du Boulonnais. C'est celui que traverse la Cluse avant qu'elle devienne le Denacre, site verdoyant dont il a bien rendu le charme paisible.

Tout cet automne, il sera notre hôte. D'Arras où il est allé prendre Dutilleux, il va à Dunkerque. Les deux amis s'y installent d'abord au *Chapeau-Rouge*, puis plus gaiement et à meilleur compte à l'auberge de la *Chaloupe Nationale*. Là rien ne contraignait leur joyeuse liberté d'artistes, et ils préféraient à toute autre la société des rudes marins qu'ils y rencontraient. — Charmante bonhomie de Corot ! Quand il écrit de Paris pour annoncer son arrivée à Arras, il recommande surtout qu'on ne se dérange pas pour venir le prendre à la gare. « Je mettrai mon paquet sur l'omnibus et viendrai *cum pedibus* ».

Les années passent, sa gloire grandit, Corot est toujours le même. Il semble que le temps, non plus que sur sa simple et joyeuse humeur, n'ait de prise sur sa robuste organisation. Voici une photographie prise à Arras en 1865 : assis dans le jardin de Dutilleux, ayant près de lui posé sur une table, à côté de son gros parapluie roulé, ce chapeau haut de forme qui lui sert de nécessaire de voyage, et dans lequel il entasse pêle-mêle un faux-col de rechange, ses papiers et ses crayons ; il a cet air qu'il eut toujours d'un vieux paysan calme, probe et solide, dont, sans doute, les tempes ont blanchi.

De l'été de 1873 date son dernier séjour dans le Nord. D'abord il va à Arras, se plaisant à y peindre les prairies du faubourg Sainte-Catherine ou de Saint-Nicolas ; puis à Douai. Là, chaque matin, il se rend à Sin-le-Noble, et s'y installe, pour travailler, le long de la grand'route. Il est en train de peindre

le célèbre tableau dela collection Thomy-Thiéry, la *route d'Arras*, quand Robaut et Henri Dubem le rejoignent, le matin du jour où doit avoir lieu la fête de Gayant. Hélas ! c'est cette route qui sera brusquement tranchée en son milieu par la ligne de feu, un jour ; et les prairies des faubourgs d'Arras, si charmantes à l'heure de la rosée matinale, quand le peintre vient s'y asseoir, à peine y aura-t-il un pouce de terrain qui n'ait été creusé par les obus allemands.

Rassemblons ici nos souvenirs, efforçons-nous de revoir Arras à la veille de la guerre, telle que nous nous y promenâmes aux temps heureux de naguère, On respire dans la vieille ville un délicat parfum d'ancienne province. Maintenant comme, au XVIII[e] siècle, « la ville est assez bien batye et les maisons élevées, elle a plusieurs églises et clochez, le beffroi est une pièce rare, la place est grande avec des arcades aux maisons qui y sont situées. » La cathédrale, toutefois a été abattue. et cette « belle et agréable piramide dans laquelle on conserve en dépôt la Sainte Chandelle... [1] » ; les remparts de Vauban enfin n'existent plus. Mais les anciens logis charmants abondent encore et conservent leurs vieux noms qu'on ne peut prononcer sans un plaisir secret : la Tourterelle, l'Asne rayé, la Grappe d'or, le Pastoureau, le Chapeau amoureux, le Vieil Tripot, le Tambourin, les Pastourelles, la Beste sauvage, l'Angelot d'or, la Maison-Dieu. Si des noms nouveaux ont été imposés aux grandes artères, les petites rues ont gardé leurs anciens noms familiers

1. J'emprunte ces citations au livre de famille publié en 1909 chez Grassel : « *Mémoires* touchant mes voyages, etc. ».

et pieux, rue Saint-Denis, rue du petit Saint-Jean, rue des Baudets, rue des Portes Cochères, et cette rue où s'engouffre encore l'âpre vent de bise. Toujours tortueuses et étroites, leurs grosses bornes de pierre accotées aux maisons tenant lieu de trottoirs, elles aident avec les vieux logis aux toits de tuiles à ce qu'on se représente un ancien aspect de province. Elles ont gardé un peu de la vie de ce qui est mort aux yeux indifférents.

Tel est l'aspect ancien d'Arras. Mais avec la destruction de ses remparts, elle s'était développée, ceinte de boulevards aux maisons neuves ; et avec ses faubourgs comptait largement 32.000 habitants. « Entre le bas pays et le plateau relativement élevé servant de partage des eaux entre la Manche et l'Escaut »[1], elle demeurait un actif lieu d'échange grâce à son réseau de voies ferrées rayonnant vers Paris, Lille, le bassin houiller — Lens, Douai, Anzin, — Doullens, Boulogne, Cambrai. Elle était la ville où s'achetaient pour toute la plaine du Nord, les blés de semence, le marché aussi des graines oléagineuses ; colza, œillette, cameline, lin, dont on extrayait l'huile dans de nombreuses manufactures, tant à Arras que dans le reste de l'Artois. Que l'on y ajoute de nombreuses distilleries de betteraves et sucreries — celle de Carency-Souchez est demeuré célèbre dans les communiqués — et l'on aura une idée de la vie industrielle en Artois. La fonderie de Biache-Saint-Vaast, enfin, à dix kilomètres d'Arras, était réputée pour le traitement du cuivre, même de l'argent et de l'or. Il y a trente ans, l'Italie et l'Espagne y faisaient frapper leurs monnaies.

1. Ardouin-Dumazet. *Voyage en France.*

Lisons maintenant les lignes qu'un Barrès écrit en juillet 1915 [1] après une visite à la ville qui fut « *la belle ville du bonheur calme* ».

« Je suis allé passer quelques heures dans Arras. Avec méthode, les Allemands bombardent la ville. Depuis combien de temps? Depuis le 6 octobre. C'est le général de Maud'huy qui sauva la ville et barra devant elle aux Prussiens le chemin de la mer, en même temps que le chemin de Paris. Au 26 octobre, il put prendre la contre-offensive.

« Ce mois-ci, au cours de juin, une pluie d'obus simples, incendiaires, asphyxiants, s'est de nouveau abattue sur Arras. « Canonnade violente, canonnade intermittente. » Nous venons voir ce qu'il y a de positif sous cette expression un peu grisâtre que nous offrent régulièrement les communiqués.

« Voilà donc Arras, cette belle ville du bonheur calme ! Elle a perdu son bonheur et plutôt exagéré son calme. Plus un passant, de l'herbe entre les pavés et de la mousse sur les pavés. Le long des rues, à ras du trottoir, des sacs de terre bouchent les soupiraux des caves; les maisons lugubres ont fermé tous leurs jours, pareilles à des mortes aux yeux clos.

« Ruine à droite, ruine à gauche: de deux en deux ruines, pourtant, une maison subsiste. Voici même des magasins entr'ouverts, leurs volets prêts à être rapidement verrouillés. Mais à mieux regarder, les meilleures de ces maisons ont dans leur toit un obus.

« Souvent, la façade s'est écroulée du haut en bas, et d'un seul regard, on voit la série des étages, les

1. *Echo de Paris* du 2 juillet 1915.

chambres éventrées, hideuses, montrant partout sous leurs tapisseries décollées les traces de la flamme et de la pluie.

« La ville d'Arras comptait 27.000 habitants. Elle en abrite encore 1.500 sous ses décombres. Les Allemands, désespérant de les y atteindre, s'appliquent spécialement à viser les ambulances. Ils ont réussi à mettre hors d'usage l'hôpital Saint-Jean ; ils viennent de frapper à la tête une religieuse auprès de ses blessés, à l'ambulance du Saint-Sacrement. Leurs Taubes et leurs Dracken les guident avec zèle. »

Telle était devenue Arras en moins d'un an, et elle devait rester trois ans et demi encore sous le feu des canons lourds ennemis.

Remontons au commencement de la guerre et suivons-la dans ce calvaire inoubliablement long.

CHAPITRE X

LES BATAILLES AUTOUR D'ARRAS EN RUINES

Incursion des Allemands dans Arras dès le 31 août 1914. — Arrivée de l'armée Maud'huy en septembre. — Combats autour d'Arras contre l'armée von Bülow. — Les tranchées allemandes dans les faubourgs d'Arras. — Incendie de l'hôtel de ville le 7 octobre. — Destruction du beffroi le 21 octobre. — *Journal* d'un habitant d'Arras. — Destruction de la cathédrale le 6 juillet 1915. — Deuxième bataille d'Arras. — Un de ses combattants : Jean-Marc Bernard, tué à Carency-Souchez. — Sur la colline de Lorette. — La victoire d'Arras nous donne Vimy le 28 septembre.

Les Allemands furent aux portes d'Arras dès le 31 août 1914. Ce jour-là, deux jeunes gens qui passaient en bicyclette sur la route de Cambrai, rencontrèrent à quatre kilomètres de la ville, à Tilloy-les-Mofflaines, une forte patrouille de uhlans qui entra le jour même dans Arras privée de garnison. Puis le 2 septembre, la population fut avertie que d'importantes forces allemandes allaient défiler dans les rues où les becs de gaz restèrent allumés toute la nuit. Les Allemands ne vinrent pourtant que le 6 septembre, et occupèrent alors — 3 000 hommes environ, — les casernes et la citadelle. Ils étaient commandés par le général Von Arnim qui s'installa avec son état-major aux hôtels du Commerce et de

l'Univers. Tous ces officiers parlaient français et ne se cachaient pas d'avoir séjourné à Arras peu de temps auparavant. Deux jours après, le 8 septembre, ils quittaient la ville pour aller renforcer les contingents battus sur la Marne. Ce ne fut pas sans emmener avec eux ceux des blessés français soignés dans les hôpitaux qui pouvaient à la rigueur se traîner.

Ensuite ce furent jusqu'à la fin du mois les perpétuelles et énervantes incursions des détachements de uhlans qui battaient la campagne autour d'Arras défendue seulement par un régiment de goumiers arabes. Et l'armée de Maud'huy arriva le 27 septembre dans la région de Lens et d'Arras pour faire face aux forces allemandes qui remontaient vers le Nord dans « la course à la mer » commencée. Cette armée allait avoir à combattre l'armée de Von Bülow, 250.000 hommes, et deux corps de cavalerie. Arras était devenue la porte de Paris au Nord, et il importait qu'elle ne fût pas forcée.

Un officier qui combattit durant les premières journées en a fait le récit suivant[1] :

« Les Allemands, pensant nous gagner de vitesse, comptaient s'emparer d'Arras, bousculer nos flancs-garde, et rabattre notre aile gauche par le Sud. Pour mettre ce beau plan à exécution, ils avaient lancé sur Arras trois corps d'armée, dont la Garde, rappelée précipitamment des abords de Craonne.

« L'état-major français fut, juste à temps, averti de ces intentions. La ...e division, entièrement composée de troupes de l'Orient, qui combattait à ce moment non loin de Reims, reçut l'ordre de se

1. Nous l'empruntons au beau livre de M. l'abbé Foulon : *Arras sous les obus.*

transporter d'urgence au point menacé. Ce fut une course folle : chemin de fer, autobus, marches forcées de nuit et de jour, surtout de nuit. Enfin, le 27 septembre au soir, la division était à pied d'œuvre. Elle bivouaqua, à deux heures de marche de l'ennemi, au milieu des champs de betteraves, dans l'immense plaine de l'Artois. La nuit fut froide, et ceux qui veillaient aux avant-postes purent voir la mélancolique comète de 1914, alors dans toute sa splendeur, tourner lentement autour de l'horizon en déployant autour de la Grande Ourse sa traîne argentée. »

— Que voilà bien dans nos plaines du Nord l'éternelle rêverie du Celte ! Elle ne l'empêchera pas de se retrouver le lendemain homme d'action, soldat opposé à l'envahisseur germanique qui voudrait recouvrir ces mêmes plaines.

« Le lendemain matin, la division fut prévenue de ce qu'on attendait d'elle : il fallait arrêter à tout prix la marche des Allemands pour permettre au gros des renforts français d'arriver et de prendre ses dispositions de combat.

« Les trois corps d'armée allemande s'avançaient, protégés par un véritable rideau de feu. Leur artillerie lourde, dépensant ses munitions sans compter, incendiait tout en avant d'elle d'une invraisemblable averse d'obus. Les « marmites » tombaient sans discontinuer, balayant les crêtes, éventrant les routes, émiettant les rares bosquets, incendiant les hameaux, qui s'allumaient soudain comme des torches gigantesques. N'importe, la ...e division se rua à l'assaut dans cet ouragan.

« Le combat dura sept jours. Nos 75, impuissants à découvrir les batteries lourdes ennemies, ne jouèrent

cette fois qu'un rôle secondaire. L'infanterie, avec des bonds brusques, des arrêts, des brefs reculs suivis de sursauts désespérés, mit trois jours à franchir l'infernale barrière des « marmites », puis elle s'élança avec sauvagerie sur l'adversaire. Le contact fut pris par une attaque de nuit à la baïonnette. L'ennemi, surpris, décontenancé, ignorant la faiblesse des effectifs qu'il avait en face de lui, s'arrêta, puis fléchit. Les avant-gardes lâchèrent pied, abandonnant les deux villages de Mercatel et Neuville-Vitasse. Ce fut autour de ces deux villlages que, le 2 octobre au matin, la lutte reprit plus acharnée que jamais. Le régiment français qui avait occupé Neuville-Vitasse, découvert par la mise hors de combat du bataillon cycliste qui formait avant-garde, dut battre en retraite. Il revenait presque aussitôt et reprenait le village. Toujours plus nombreux, les Allemands, de leur côté, se lançaient sans cesse à l'assaut. Inlassablement, dans les rues pavées, les Français se ruaient à leur rencontre. Les charges à la baïonnette succédaient aux charges à la baïonnette. Commencées dans la rue, elles se continuaient en corps à corps désespérés dans les cours, dans les jardins, dans les chambres même des maisons que leurs habitants, bien avisés, avaient par bonheur évacuées quelques jours plus tôt.

« Cela dura jusqu'au moment où le régiment qui combattait à l'est du village dut plier sous le nombre et commença son mouvement de recul en défendant le terrain pied à pied. Ainsi découverts sur le flanc droit, les défenseurs de Neuville-Vitasse se trouvaient pris entre deux feux. Ils réussirent cependant à évacuer le village en bon ordre, en infligeant à l'ennemi des pertes terribles.

« La retraite de la division se poursuivit tout en combattant, jusqu'au 4 octobre. A cette date, elle atteignit les éléments avancés des troupes de renfort, qui non seulement avaient eu le temps d'arriver, mais encore d'organiser sérieusement la défense du terrain. Le but était atteint ; l'aile marchante allemande, son offensive brisée, se heurtait à une muraille infranchissable. »

Vers cette date en effet, la bataille de l'Est et du Sud d'Arras va se transporter au Nord-Est, dans les faubourgs de Saint-Nicolas, et de Saint-Laurent et Blangy où les Allemands tiendront plusieurs mois, à deux kilomètres environ du centre d'Arras qu'ils ne cessent de convoiter. Et son bombardement commence par un temps radieux, le 6 octobre au matin, pour se continuer le lendemain, ce 7 octobre qui vit l'incendie de l'hôtel de ville. Il dura trois jours. « Des tourbillons de fumée noire et de flammes montaient du toit, sortaient par les fenêtres, se tordant, fusant vers le ciel, enveloppant le beffroi et jetant des flammèches incendiaires sur toute la ville. Le brasier crépitait sans cesse et l'ardeur du foyer était telle que d'une rue à l'autre, les maisons prenaient feu. »

Ainsi parle un témoin oculaire, l'auteur d'*Arras sous les obus*. Et il ajoute : « Quand l'incendie cessa, le corps principal de l'hôtel de ville n'était plus qu'un squelette. Le toit si élégant avait été complètement détruit. Sur les murs, les grandes baies ogiviques se détachaient béantes, tandis que la dentelle de pierre qui courait le long du mur apparaissait plus transparente et plus fine. Et à côté, le Beffroi se dressait toujours, mutilé déjà, troué par les obus, noirci par l'incendie, mais

plus beau, plus admiré, plus aimé que jamais. »

Ce beffroi sublime, vu à des lieues à la ronde autour d'Arras et qui était tout l'amour des Artésiens avec son Lion de Flandre au couronnement, son carillon, ses cloches bien sonnantes, voilà qu'il va être touché lui aussi par les monstres d'acier volant sinistrement à l'entour comme autant d'esprits du mal. Zabette et Batiche autrefois dans leurs dialogues picards s'émerveillaient qu'il ne brûlât pas le 14 juillet quand on l'illuminait tout entier, mais cette fois le feu ne sera plus d'artifice.

« Ach 14 juillet, t'rappelles-tu
Qu'nous avons cru, ch'cloquer in fu
Gn'avaut des flamm' jusqu'à pa'dessus
A tous chés galeries
L'tête de ch' lion aussi.
Ah pour mi j' n'érau jamais cru
Qu'in pouvaut t'nir si heut du fu [1]. »

Pauvres paysans de l'Artois, vous ne verrez plus sur vos campagnes, levant la tête au-dessus du sillon où vous peinez, ce compagnon immuable, géant de pierre qui semblait appeler à l'horizon les autres beffrois des villes flamandes et wallonnes, même jusqu'à leurs géants d'osier promenés dans les réjouissances publiques : Gayant de Douai et son fils Binbin de Valenciennes, Lydéric de Lille et Reuze de Dunkerque. *Joyeuse*, sa bancloque, ne sonnera

1. « Au 14 juillet, te rappelles-tu
Que nous avons cru le beffroi en feu ?
Il y avait des flammes jusque par-dessus
A toutes les galeries,
A la tête du lion aussi.
Ah ! pour moi je n'aurais jamais cru
Qu'on pouvait tenir si haut du feu. »
Entretien de Batiche et Zabette, chanson sur l'air du *Carillon de Midi* pour la fête communale d'Arras en 1885.



(Service Photographique de l'Armée.)

Un aspect actuel de Lens.

plus pour les fêtes et les défilés. C'est sa cloche d'*Effroi* qui peut bien annoncer la mise à feu et à sang, la dévastation et le deuil de l'Artois avant qu'elle ne tombe fondue dans le vaste brasier. Le 21 octobre à 10 heures et demie du matin, les obus allemands commencèrent à s'acharner sur le haut monument de pierre, symbole des libertés françaises, et en moins d'une heure le mirent à bas avec un tremblement de tout le sol[1]. Il y avait un mois que pareillement la cathédrale de Reims avait été détruite pour tout ce qu'elle représentait de nos grandeurs nationales.

Paul Verlaine avait écrit naguère :

« Belle, très au-dessus de toute la contrée
Se dresse éperdûment la tour démesurée
D'un gothique beffroi sur le ciel balancé,
Attestant les devoirs et les droits du passé,
Et tout en haut de lui le grand lion de Flandre
Hurle en cris d'or dans l'air moderne : « Viens les prendre ! »

Cette date du 21 octobre 1914 marque l'immense déception allemande. Maud'huy les avait empêchés de prendre Arras, et il allait, le 26, contre-attaquer victorieusement. La grande bataille pour percer se porta du côté d'Ypres bientôt réduit au même état qu'Arras.

Dans la ville, les deux places destinées à servir de cible pendant des années n'étaient plus intactes déjà. Les obus et les flammes avaient détruit le côté Sud de la petite place, l'angle Nord-Est de la grande. Pour les faubourgs, ceux de Saint-Laurent et Blangy du moins, l'ennemi y avait creusé des

1. On a dit que Guillaume II, des hauteurs de Mercatel, assista à cette destruction. Du moins le lion d'Arras, symbole des libertés communales, y a-t-il échappé.

tranchées dont il fut rejeté lentement au cours de cet hiver de 1914-1915 pendant lequel Arras vécut aux limites du combat, percevant à chaque instant le « tac, tac, tac » des mitrailleuses sur la basse énorme du canon, voyant rouler dans ses rues les balles encore chaudes des shrapnels. Pour donner une idée de l'existence des habitants à cette période de la guerre, rien ne vaut de reproduire quelques fragments d'un « journal »[1].

Vendredi 30 octobre. — *A 7 heures précises commence le bombardement intense de la ville. Les obus pleuvent de tous côtés. L'arrosage cesse à 2 heures. Mgr Lobbedey, accompagné de deux vicaires généraux, MM. Delattre et Guillemant, parcourt les rues de l'infortunée cité. Il y a des dégâts considérables de tous côtés : rue Saint-Aubert, place de la Madeleine, rue de la Gouvernance. La cathédrale et l'église Saint-Géry ont été atteintes. L'hôpital Saint-Jean a été fort éprouvé. Le bombardement a occasionné un accident terrible à l'hospice des vieillards. Deux obus arrivés simultanément le matin, vers 8 heures et demie, sur le bâtiment des femmes, défoncèrent les murs et firent tomber les lourdes poutrelles du plafond sur les pauvres vieilles.*

. . . .

La première blessée retirée fut la sœur Saint-Pierre. On retrouva trois cadavres méconnaissables. Quand on fit le total, on compta vingt-cinq morts et une vingtaine de blessés dont l'état semble désespéré. Le tableau est on ne peut plus lugubre. De tous

1. D'après M. l'abbé Foulon : *Arras sous les obus.*

côtés, on voit encore, l'après-midi, de larges taches de sang et des lambeaux de chair,

A 4 heures moins le quart, le bombardement reprend avec fureur. Il arrive plusieurs obus à la minute ; ils explosent, semble-t-il, avec une violence plus grande que lors du premier bombardement. La cloche de l'église Saint-Nicolas sonne le salut en pleine bourrasque.

Dimanche 29 novembre. — *Nuit troublée par l'arrivée de quelques obus allemands et surtout par le tapage d'un gros canon français qui hurle à différentes reprises. Fusillade habituelle du côté de Saint-Laurent.*

C'est dimanche ! A midi, les rues Gambetta, Ernestale et Saint-Aubert sont absolument désertes. Quel changement avec les années précédentes ! Quelle différence aussi, place du Théâtre ! L'an dernier à pareille heure il y avait affluence autour du kiosque qui est là abandonné, semblant attendre vendeurs et acheteurs. Une marchande de légumes est assise et semble rêveuse sur les marches du Théâtre. Elle a apporté choux et salades. Les acheteurs sont venus plus tôt. Elle reste seule. L'an dernier elle avait un bel étalage de chrysanthèmes.

A partir de midi et demi jusqu'au soir, les obus allemands arrivent clairsemés.

Jeudi 31 décembre. — *Nuit militaire habituelle : fusils, mitrailleuses et canon allemand.*

A partir de 1 heure canonnade française. Peu d'obus.

En résumé, journée brumeuse et froide. Quelle triste fin d'année pour ceux qui sont restés à Arras

La ville n'a jamais paru aussi lugubre. Quand vient le soir on croirait errer dans une nécropole. La dévastation semble plus grande encore si on fait la comparaison avec le passé. L'an dernier il y avait une grande animation dans les rues devant les vitrines brillamment éclairées : on se bousculait dans les magasins achalandés. Aujourd'hui les boutiques encore debout ont leur façade aveuglée avec toutes sortes de planches. Pour se guider il faut marcher à tâtons au milieu des rues. Le vent gémit dans les ruines.

Vendredi 15 janvier. — *Nuit sans tapage. A 6 heures du matin on n'entend même pas, chose étonnante, de fusillade dans les tranchées.*

Une cinquantaine de prisonniers allemands ont traversé hier les rues d'Arras. Ils étaient, paraît-il, dans un état déplorable.

Les évacués d'Arras s'ingénient à rentrer dans la ville. Un arrêté a été affiché par l'autorité militaire portant que toute personne rentrée à Arras sans un laisser-passer en règle est passible de la prison jusqu'à la fin de la guerre.

Le grand rendez-vous des Artésiens est toujours la poste. Une foule de personnes de tout âge attend au square Saint-Vaast vers 2 heures l'arrivée de l'auto grise pour se disputer les journaux : le Télégramme, le Petit Parisien, l'Echo de Paris, *etc.*

Samedi 16 janvier. — *Une grande attaque a eu lieu aujourd'hui. De 10 heures et demie à midi, les Allemands ont canonné activement les tranchées de Saint-Laurent-Blangy. A partir de 1 heure et demie, le combat a repris avec violence et a duré jusqu'à la*

tombée de la nuit. Tous nos canons tonnaient à la fois. Les coups se répondaient et se croisaient avec précipitation. C'était presque terrifiant.

Dans la soirée on a pu savoir en ville — chose peu commune — ce qui s'était passé.

Les Allemands ont commencé par jeter, avec leurs minnenwerfers, des bombes très puissantes sur les tranchées françaises et surtout sur la malterie Laurent et sur les anciens ateliers Bourdrez. Nos soldats surpris, aveuglés, à demi asphyxiés, durent se retirer.

Croyant le terrain déblayé, les Allemands s'avancèrent en colonnes serrées et en poussant de grands cris. Heureusement, un brave, le sergent Demazure, eut la présence d'esprit de faire aussitôt prévenir l'artillerie; puis voyant que la pluie de feu avait cessé, il réussit à rallier douze hommes avec lesquels il se retrancha dans les ateliers Bourdrez.

Le tir nourri de nos soldats fit merveille dans les masses profondes qui s'avançaient.

D'autres Français, au bruit de la fusillade, revinrent sur leurs pas et prirent l'ennemi de flanc. Notre artillerie se mit de la partie et les renforts arrivèrent pour achever la déroute de l'ennemi. A 5 heures tout le terrain perdu était reconquis.

Samedi 30 janvier 1915. — *A midi précis des obus arrivent sur Arras.*

On a claironné hier en ville pour « faire assavoir au public » de ne pas avoir, le soir venu, de lumière apparente dans les habitations par crainte des taubes, aviatiks et autres volatiles allemands.

La bombe lancée hier par un aéro est tombée sur

le couvent du Bon Pasteur et a blessé assez grièvement une personne de la maison.

On a affiché en ville la liste des condamnations prononcées par le conseil de guerre de L... On y relève les noms d'une dizaine de civils ayant vendu de l'alcool aux soldats. La peine est identique : un peu de prison et renvoi à l'arrière.

Les journaux arrivés ici dramatisent l'alerte de Blangy. Nous n'avons jamais songé que la ville pouvait être prise. Il faut être à Paris pour croire cela.

Telle était la vaillance des quelques milliers d'Arrageois demeurés chez eux malgré tout. Nous ne pousserons pas plus loin le dépouillement de ce curieux journal tenu par un témoin oculaire qui était en même temps un artiste, plus d'une notation nous le prouve, celle-ci par exemple au 15 juin : *L'herbe pousse à souhait dans les rues d'Arras. Les enfants* — il y en avait donc encore ? — *cueillent des coquelicots sur la place de la Madeleine.* Et cette autre où perce une tristesse qui se veut courageuse : Mercredi 14 juillet. — *C'est aujourd'hui la fête nationale. Qui s'en douterait ici ? Le gai carillon, qui éveillait chaque année les habitants d'Arras, et jetait à tous les échos de la ville les notes joyeuses de ses refrains populaires, s'est tu pour longtemps...*

Arras a connu, depuis un an, des jours aussi mauvais que celui-ci. Pourquoi celui-ci paraît-il plus lugubre? Ceux qui sont restés pourtant, ne désespèrent pas.

A cette date de la Fête Nationale, il y avait quelques jours qu'Arras venait d'être atteinte en son berceau : l'ancienne abbaye de Saint-Vaast dont l'église depuis le début du XIX[e] siècle était devenue

la cathédrale de la ville. Elle avait été touchée, mais légèrement, dès la fin d'octobre 1914, peu après l'hôtel de ville et le beffroi. Mais le 6 juillet 1915, à la façon dont les obus s'acharnèrent sur elle, les habitants comprirent qu'elle était destinée, comme celle de Reims, à être la rançon d'un échec allemand, et qu'elle devait tomber. Une deuxième bataille d'Arras, en effet, avait été engagée par nous dans le double but d'avancer vers Douai et d'entraver l'offensive allemande en Galicie. Le 9 mai, après une formidable préparation d'artillerie, *Neuville-Saint-Vaast* avait été enlevé, début d'une offensive qui allait se prolonger jusqu'à la fin de juin, marquée par la conquête du fameux ouvrage dit le *Labyrinthe* et du plateau de Notre-Dame-de-Lorette. Cette bataille demeure un type de la guerre de siège : dans la seule journée du 16 juin et sur un seul point, autour de Neuville, trois cent mille obus avaient été tirés en vingt-quatre heures par notre artillerie.

Le centre du combat était Carency-Souchez, et c'est là que devait trouver la mort un soldat auquel on permettra à notre pensée de s'attacher, parmi tant de combattants anonymes. Le poète Jean-Marc Bernard avait publié avant la guerre entre autres recueils, *Sub Tegmine Fagi*, qui contenait parmi tant d'œuvres exquises une fine odelette au Rhône, son fleuve natal. Engagé volontaire, envoyé au printemps de 1914 en Artois, le 9 mai, premier jour de l'offensive, il reçoit en même temps que le baptême du feu un éclat d'obus qui le blesse légèrement à la tête. De l'ambulance, le 15 mai, il écrivait à sa mère : « Ainsi que tu peux voir par les communiqués, nous continuons à progresser du

côté d'Arras. Voilà qui encourage singulièrement et qui fait oublier bien des petits ennuis. Je n'ai que le regret persistant de ce qu'il ne m'a pas été permis de prendre part à cette série de succès. »

Le 14 juin, de retour au front, mais encore dans les formations de l'arrière, il lui envoyait ces rapides notations sur l'Artois : « Il fait un petit temps frais délicieux ; la campagne est tout à fait charmante. Les villages ici sont enfouis dans la verdure, et les routes, encadrées entre de hauts talus, sont bordées d'églantiers en fleurs. Je vais très bien, ma plaie est complètement fermée.

. . . .

« Je passe mon temps à aller chercher de l'eau. Le reste du temps je suis étendu sous un bois plein d'oiseaux et de tourterelles. Autour de moi, des tentes, des soldats vautrés dans l'herbe, des mulets et des chevaux attachés, des linges qui sèchent, et partout des feux de cuisine allumés et dont le bois vert fume.

« Dans l'air, le ronflement des avions, sur les routes, des camions de ravitaillement, des convois d'artillerie, des autos de la Croix-Rouge. Au loin, le canon ne cesse de tonner, et l'on entend même parfois le bruit des mitrailleuses et celui de la fusillade. »

Il allait rentrer dans le combat, et le texte d'une citation proposée le 1er juillet par son commandant de compagnie nous éclaire magnifiquement sur son moral : « A fait preuve d'une grande énergie et d'un grand moral, est resté quarante-huit heures aux créneaux de première ligne pendant un bombardement de grenades et a abattu plusieurs ennemis. »

Cette tranchée d'Artois où il se trouvait, c'était à n'en pas douter d'après une description qu'il donne, sur le plateau de *Notre-Dame-de-Lorette* d'où l'on aperçoit à l'heure qu'il est, les ruines affreuses de Lens. Dans sa dernière lettre à sa mère, datée du 7 juillet, il lui écrit : « Il fait grand vent et beau soleil. Par-dessus le parapet de la tranchée, on aperçoit un village en ruines, un bois dont les arbres sont fracassés par les obus, un marais, sur la droite assez loin, de délicieuses maisons ouvrières aux toits rouges, mais avec l'incendie au milieu. Le canon tonne, les obus éclatent et leurs éclats voltigent avec un bruit de grosses mouches. »

Le village, c'est *Ablain-Saint-Nazaire* au bas du plateau de Lorette, — à moins que ce ne soit Souchez ou Carency, il en est trois ou quatre serrés dans ce coin. Mais les maisons ouvrières aux toits rouges, à n'en pas douter, c'est Liévin, Liévin demeuré tel à peu près, moins touché en apparence par la mort, et au delà duquel Lens disparaissait dans la fumée des innombrables éclatements d'obus.

Sur ce plateau de Lorette un jour du mois d'août dernier, j'ai accompli un pèlerinage pieux envers la mémoire de mon ami de jeunesse. Je ne cherchai nulle sépulture, sachant que le 9 juillet 1914 Jean-Marc Bernard avait reçu en plein corps un obus, mort extraordinaire et digne d'un poète, comme Elisée fut enlevé par un char de feu. Mais aux pentes du mont je cueillis pour sa mère, parmi les buissons de fil de fer barbelés, des fleurs semblablement couleur de rouille et d'autres couleurs de violettes. Il faisait un soleil admirable : des cigales chantaient et une odeur de thym sauvage se dégageait de ce lieu où des milliers d'hommes ont

donné et reçu la mort. Une ressemblance invincible apparentait cette colline de l'Artois où le poète vécut ses derniers jours. avec les coteaux ensoleillés de sa vallée du Rhône, parmi lesquels il m'avait conduit quelques années auparavant, l'été de 1911.

Ce n'est pas un soldat quelconque, sans doute, celui dont nous évoquons ici rapidement le souvenir. Et pourtant, n'est-ce pas la plainte unanime faite des voix maintenant éteintes d'innombrables combattants, qui est exprimée tragiquement en ce *de Profundis* écrit sur la plus sanglante colline de l'Artois dévasté [1] ?

Du plus profond de la tranchée
Nous élevons les mains vers vous,
Seigneur ! ayez pitié de nous
Et de notre âme desséchée !

Car plus encore que notre chair,
Notre âme est lasse et sans courage.
Sur nous s'est abattu l'orage
Des eaux, de la flamme et du fer.

Vous nous voyez couverts de boue,
Déchirés, hâves et rendus...
Mais nos cœurs, les avez-vous vus ?
Et faut-il, mon Dieu, qu'on l'avoue ?

1. Un appel émouvant a été lancé dans l'*Echo de Paris* du 12 octobre 1919 par Mgr Julien, évêque d'Arras, pour que soit reconstruite et agrandie sur la colline de Lorette la chapelle qui s'y élevait avant la guerre : « Il faut, dit-il, qu'elle renaisse, il faut qu'elle se dresse à nouveau sur le côteau sacré ; il faut qu'elle étende son rayonnement sur les plaines environnantes, où la mort a fait sa moisson, et sur tout ce front de l'Artois qu'elle dominera ; il faut qu'elle devienne la voix qui pleure sur la jeunesse fauchée dans sa fleur, la voix qui prie pour le repos éternel des âmes, la voix qui parle d'espérance aux veuves, aux fiancées, aux parents, la voix qui appelle les générations de demain aux pèlerinages du souvenir et de la pitié. »

Nous sommes si privés d'espoir,
La paix est toujours si lointaine,
Que parfois nous savons à peine
Où se trouve notre devoir.

Eclairez-nous dans ce marasme,
Réconfortez-nous, et chassez
L'angoisse des cœurs harassés ;
Ah ! rendez-nous l'enthousiasme !

Mais aux morts qui ont tous été
Couchés dans la glaise et le sable,
Donnez le repos ineffable,
Seigneur ! ils l'ont bien mérité.

Voilà, croyons-nous, l'exacte psychologie de ceux qu'un de nos plus admirables écrivains a justement appelés *les saints des tranchées*, et qu'il ne faut pas se représenter toujours vibrants et tendus, mais infiniment résignés et prêts à agir quand il le fallut, retrouvant dans ces moments-là ce que la théologie a nommé les grâces d'état, un oubli des maux passés et la flamme qui couvait sous les quotidiennes cendres grises. Un Jean-Marc Bernard, pas plus que ses camarades, n'accepte de sombrer dans la tristesse. Il aspire au contraire à en sortir comme on sort de la tranchée un jour d'attaque ; et il le disait : « Maintenant je vais écrire... une paraphrase du *Dies iræ* :

« Jour de colère que ce jour
Où nous sortirons des tranchées. »

Il n'en eut pas le temps, et la mort eût tôt fait de le porter aux cieux.

La deuxième bataille d'Arras, infiniment longue et pénible, nous avait donné avec le plateau de

Lorette un regard vers Lens. La troisième bataille de ce nom — une victoire décidée cette fois, — nous donna celui de Vimy avec la vue sur la plaine de Douai. L'offensive, comme celle de Champagne, fut déclanchée le 25 septembre. Le 28, nous parvenions à la cote 140, point le plus élevé de la crête de Vimy. Et les Britanniques à nos côtés avaient enlevé les villages de Loos et d'Hulluch.

Dès lors Arras ne fut plus à la merci d'une alerte, mais son lent martyre continua. Elle ne devait être libérée des batteries lourdes allemandes qu'à la fin de l'été de 1918, quand la poussée irrésistible des Alliés libéra tout le sol de la France.

CHAPITRE XI

AUTOUR DE BÉTHUNE ET DE LENS

L'extraction du charbon sous les obus. — Béthune en ruines. — Le souvenir du grand Condé dans la plaine de Lens. — Lens en poudre et qui veut renaître. — Vimy et le monument des Canadiens.

Arras commandait l'important bassin houiller de Béthune et Lens découvert en 1842, le plus riche de France, avant Anzin même et Saint-Etienne, sa production nette annuelle dépassant douze millions de tonnes. La ligne de feu en le coupant par le milieu n'en permettait plus que l'exploitation partielle, au prix encore de mille difficultés et de mille dangers. C'est ainsi qu'à Bully-Grenay, par exemple, sans parler des obus qui y pleuvaient chaque jour, le vent rabattait les gaz délétères employés par les Allemands et dont on ne pouvait se préserver que par l'emploi continuel du masque. Le casque y était également de rigueur pour les civils, ingénieurs et mineurs demeurés héroïquement à leur poste.

Béthune autant qu'Arras est en ruines. Les bombardements incessants ont sans doute dégagé des maisons qui l'enserraient, la base de son beffroi du

XIVe siècle, mais aussi ils ont détruit son sommet. Quant à l'église Saint-Vaast, qui reconstruite vers le milieu du XVIe siècle, avait conservé de beaux piliers gothiques, elle est à l'heure actuelle presque entièrement détruite.

L'exemple de la dévastation totale et radicale, c'est Lens qui nous l'offre. Littéralement la vieille cité espagnole muée de nos jours en cité minière a été réduite en poudre par les bombardements de quatre années, depuis le 8 septembre 1914 que l'armée de Von Bülow y entra.

On la voit sur les anciennes estampes ceinte d'un étroit corset de pierre, forteresse, une des clés de l'Artois, dans laquelle l'archiduc Léopold s'était retranché lors de la célèbre bataille du 20 août 1648. Il fallut pour l'en faire sortir et accépter le combat, que Condé, par une ruse demeurée célèbre, feignit de fuir. Alors s'ébranlèrent à sa poursuite, précédés de la cavalerie espagnole, les lourds bataillons d'une infanterie qui passait pour la première du monde. Condé cependant posté à l'ombrage d'un bel arbre sur un mamelon près de Grenay d'où la vue embrasse un large horizon, lança les troupes que l'on croyait en fuite contre un assaillant surpris et dont le front fut vite rompu. Pendant plus de deux siècles, l'arbre historique marqua ce lieu fameux où l'on a érigé depuis une colonne commémorative. La vague allemande n'a pas été jusque là par bonheur, et plus d'un sans doute parmi les chefs de cette guerre a dû, de ce même observatoire où accourut la Victoire sur un signe du grand Condé, regarder Lens, long but de nos offensives répétées.

Plutôt que par les vers médiocres de Boileau [1], illuminons ici notre méditation par le sublime passage de Bossuet, cet autre aigle divin : « Ceux qui combattaient avec lui, — s'est-il écrié dans la chaire de Notre-Dame de Paris le jour qu'il y fit l'oraison funèbre du héros, — nous ont dit souvent que, si l'on avait à traiter quelque grande affaire avec ce prince, on eût pu choisir de ces moments où tout était en feu autour de lui : tant son esprit s'élevait alors ! tant son âme paraissait éclairée comme d'en haut en ces terribles rencontres ! semblable à ces hautes montagnes dont la cime, au-dessus des nues et des tempêtes, trouve la sérénité dans sa hauteur, et ne perd aucun rayon de la lumière qui l'environne ; ainsi dans les plaines de Lens, nom agréable à la France, l'archiduc, contre son dessein, tiré d'un poste invincible par l'appât d'un succès trompeur, par un soudain mouvement du prince, qui lui oppose des troupes fraîches à la place des troupes fatiguées, est contraint à prendre la fuite ; ses vieilles troupes périssent ; son canon, où il avait mis sa confiance, est entre nos mains ; et Beck, qui l'avait flatté d'une victoire assurée, pris et blessé dans le combat, vient rendre en mourant un triste hommage à son vainqueur par son désespoir. »

Descendons maintenant de ce monticule glorieux

1. Nous les donnons ici à titre documentaire, inscrits qu'ils sont sur la colonne commémorative :

« Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons poussés
Furent presque à tes yeux ouverts et renversés,
Ta valeur, arrêtant les troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives,
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et força la victoire à te suivre avec eux. »

dans Lens. Presque partout ailleurs dans les cités dévastées, qu'elles se nomment Noyon, Soissons, Reims, Verdun, Arras, quelques édifices demeurent, mutilés sans doute, pour attester l'existence d'une vie urbaine, mais ici, c'est à la fois le néant et le chaos. Comment croire que vingt-cinq mille êtres humains vivaient ici en 1914 ? Il n'est pas une brique qui soit entière dans les vastes tas de décombres mêlés de morceaux de planche et fleuris pour toute végétation de ces effarants buissons faits de fil de fer barbelés emmêlés et rouillés. De ci, de là, une pièce de fer tordue en émerge, une tôle percée de mille trous, le générateur devenu informe, d'une usine. Dans quelques rues déblayées hâtivement, on aperçoit le seuil d'une maison, parfois le gouffre d'une cave fortifiée à l'aide du béton armé. Car les Allemands, jusqu'à la débâcle finale, ont tenu dans Lens avec l'énergie du désespoir.

Ils y étaient entrés en maîtres et définitivement, après mainte incursion, le dimanche 4 octobre 1914. Le jour même, ils parlaient de fusiller le maire, M. Basly, et un de leurs officiers supérieurs se répandant en injures[1] : « Ah ! la culture française ! Quelle civilisation ! Les civils ont tiré sur nos soldats, et maintenant encore il y a des Français au sommet de la tour de Lens... » — On sait ce que leur kultur allait faire de la malheureuse cité.

Sans parler de la contrainte morale imposée aux habitants par la présence des envahisseurs, deux maux y sont à craindre ; la famine, et le bombardement subi du fait que des batteries ennemies sont

1. *Lens*, par le chanoine Occre, curé-archiprêtre de Lens, Paris, 1919. Ce livre nous retrace au jour le jour d'une façon émouvante la vie à Lens sous l'occupation allemande.

installées en plein Lens. Pour la famine, un jour vint, en mai 1915, où cette menace fut écartée grâce au comité américain de C. R. B. (Committee Relief for Belgium) qui étendit sa libéralité au nord-est de la France. Mais les bombardements allaient se succéder de plus en plus violents, de plus en plus terrifiants, jusqu'à l'exode final.

« Qui d'entre nous, a écrit l'archiprêtre de Lens, ne se souvient d'une journée effrayante entre toutes, je veux dire celle du 29 janvier 1917 ?

« Ce jour-là, l'orage de fer et de feu s'abat d'abord sur les rues Emile-Zola et Casimir Beugnet.

« Il est d'une violence que l'on ne peut décrire. Trois familles du quartier ont l'habitude de se réunir dans la même cave pour se protéger contre les bombardements. Elles s'y trouvent en ce moment. Or, les obus se succèdent autour de la Maison Syndicale, et l'un d'eux vient de tomber exactement au-dessus de l'abri où sont groupées nos trois familles. Le premier étage de la maison, ainsi que la voûte de la cave, sont traversés et les pauvres réfugiés sont recouverts par les décombres.

« Revenant de voir un malade dans les environs, M. l'abbé Ledoux, l'un de nos vicaires, apprend le malheur qui vient de se produire. Il vole au secours de ces familles ensevelies. Il descend par la cave voisine, et, en lui montrant un tas de débris, quelqu'un s'écrie : « Ils sont là ! » Près de M. l'abbé Ledoux vient d'arriver le père d'une jeune fille qui « est là » sous les ruines. Il crie sa détresse, il appelle son enfant. De l'intérieur du souterrain une voix de femme répond : « Vite, vite, je vais mourir ! »

« Le Prêtre et le malheureux père unissent leurs

efforts pour dégager les victimes. Ils se hâtent d'enlever les briques avec leurs mains, mais le travail est long et presque sans résultat. On leur apporte des pioches, des pics et des pelles. Ils opèrent avec précaution. Après vingt minutes d'un travail fiévreux et angoissant, ils découvrent des cheveux et une tête qui se dresse ; mais aussitôt que le dégagement se fait, la tête s'incline, le corps se replie et s'affaisse, c'est le cadavre d'une enfant de douze ans qui vient d'être étouffée sous les décombres ».

Les Allemands avaient fait bétonner les meilleures caves et y vivaient dans une sécurité relative, mais les malheureux habitants ! Réfugiés le plus souvent dans une chapelle souterraine qu'ils ont baptisée *Saint-Léger-sous-terre* en souvenir de leur église écroulée, ils y cherchent la force de supporter leurs épreuves. Ils ne furent évacués, troupeau lamentable et décimé, que le 11 avril 1917.

Les ennemis demeurèrent seuls dans Lens et purent s'y livrer librement à la destruction de tout ce qui avait un intérêt industriel. Déjà après la prise de Loos-en-Gohelle par les Britanniques, au printemps de 1915, les Allemands avaient pris prétexte de cette avance pour faire sauter les cuvelages des mines, condamnant ainsi à l'inondation les concessions de Lens, Meurchin, Drocourt, Liévin, Carvin ; des équipes de pionniers avaient en même temps détruit les installations du jour, enlevant et expédiant en Allemagne les machines, faisant sauter les chevalets. Ils continuèrent cette besogne criminelle dans les environs de Lens, à Dourges et à Courrières [1], après la conquête totale des

1. Il ne faudrait pas croire que ces destructions se firent sans

crêtes de Vimy par les Britanniques en avril 1917.

Mais ils devaient enfin être chassés de Lens. Au mois d'août 1918, ces mêmes Britanniques encerclaient Lens de trois côtés, et menaient en septembre leurs patrouilles jusqu'à la place de la Gare. Lens fut reprise le 3 octobre après un combat de rues où entrèrent en action les mitrailleuses dissimulées par les Allemands dans les caves des maisons transformées en blockhaus.

Mais elle n'était plus que le fantôme effroyable d'elle-même. Ce que les bombardements des Alliés n'avaient pu faire, la ruine totale, les Allemands l'avaient achevé à coups d'explosifs. Avant de battre en retraite, ils avaient miné les églises, les écoles, la gare, l'hôtel de ville à peine achevé en 1914 et non inauguré encore, les banques, les magasins, et jusqu'aux caveaux du cimetière. Ils firent sauter Lens presque d'un seul coup, et c'est bien l'œuvre de la néfaste kultur dressée contre notre civilisation séculaire, que l'on y trouve là où s'érigeaient innombrables les hautes cheminées et les chevalets métalliques des fosses profondes.

Dans ce désordre inouï, dans cette mer de débris, ce qui fut l'église émerge en un monticule qui porte

préméditation ni méthode. La *Presse de Paris* du 3 novembre 1919 a publié à ce sujet un fait accablant :

« Dans une galerie d'accès au puits n° 10 de la Compagnie de Lens, on a retrouvé un rouleau de toile qui renfermait des documents établissant dans ses moindres détails la méthode avec laquelle les Allemands effectuaient leurs destructions.

« Ces documents comprenaient : un plan de l'ensemble des bâtiments de la fosse avec indication au crayon rouge, des emplacements à miner ; une feuille manuscrite donnant l'indication des bâtiments et des machines à faire sauter ; la nomenclature du matériel et des explosifs mis à la disposition du personnel chargé de la destruction. »

au sommet l'écriteau à l'inscription déjà célèbre : *Lens veut renaître.*

Oui, Lens renaîtra, et déjà les traces de l'effort humain y sont sensibles. Le drapeau tricolore flotte sur un ensemble de baraquements : les bureaux de la Compagnie de Lens. Et tout autour, un peu partout d'autres baraquements ont surgi, en tôle, en bois, en briquailles. Des équipes d'ouvriers travaillent, la grande voie ferrée Paris-Dunkerque traverse Lens de nouveau, les employés de chemin de fer couchant dans des wagons inutilisés.

Plus de deux mille habitants sont revenus dans la capitale du Pays Noir. Dans quelques années, une neuve cité s'y élévera sur les ruines de l'autre, tant sont fortes ici les énergies de la race et du sol [1].

Nous rentrons à Arras par la côte tristement devenue célèbre de Vimy. Il y avait là avant la guerre deux agglomérations : Petit-Vimy et Vimy, chef-lieu de canton peuplé de plus de trois mille habitants, dont l'église du xvi[e] siècle était surmontée d'une antique tour romane. Récemment, une mine y avait établi son *carreau*. Comme à Lens, rien ne reste ici que des ruines si souvent pilonnées par les obus qu'elles font penser au mot funèbre du poète latin : *Etiam perierunt ruinæ*...

Mais en revanche, ce ne sont sur les bords de la route que blockhaus, tranchées bétonnées, inextri-

1. « Cette place a été fortifiée et souvent prise et reprise autrefois... » *Délices des Pays-Bas*. On y lit encore que Lens a possédé un couvent de Récollets « qui fut commencé vers l'an 1220 par saint Pacifique, disciple de saint François d'Assise, et premier provincial des Récollets de France, qui est enterré à Lens. » — Le tombeau de ce saint nommé Pacifique, parmi les blockhaus de béton armé construits par les Allemands, quel sujet de rêverie !

cables champs de fils de fer barbelés. L'on y voit même de ces tourelles d'acier où les Allemands plaçaient des guetteurs ou des tireurs d'élite. C'est qu'ils ne cessèrent de craindre pour Lens depuis que les Britanniques eurent emporté complètement la position de Vimy en avril 1917. Nous sommes ici sur un des lieux de l'Artois qui furent le plus arrosés de sang, et le sol y a encore cet aspect de paysage lunaire que lui donnent les cratères d'obus rapprochés à l'extrême les uns des autres.

Quand on parvient au point culminant de la crête, deux monuments élevés aux morts apparaissent. L'un est une simple croix de bois, mais grande et belle. L'autre un peu plus loin, au lieu dit *les Tilleuls*, commémore l'assaut donné par les Canadiens et honore ceux parmi eux qui tombèrent au printemps de 1917. C'est en maçonnerie une pyramide tronquée, surmontée d'une croix et ceinte d'obus de haute taille. Une inscription y est gravée sur une plaque de cuivre :

Erected in memory of
Officers, non commissioned officers,
An men of the
Canadian corps artillery
Vho fell during the Vimy operations
april 1917

On s'arrête ici et l'on songe. Dans le bas de la côte, Arras élève la silhouette impressionnante de sa cathédrale en ruines. Qu'est-ce donc que notre pays, et quel rayonnement séculaire est le sien pour que des hommes nés dans la lointaine Amérique, accourus ici par centaines de milliers, aient donné

leur vie pour l'idéal de civilisation représenté par la douce France ! Victor Hugo a écrit dans une ode ardente et grave :

« Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur tombeau la foule vienne et prie. »

Mais ici, auprès des frères qui se sont donnés à nous et ont adopté librement notre patrie pour la leur, quelle sera notre prière, et comment y enfermer notre gratitude infinie !

CHAPITRE XII

ARRAS ET L'ARTOIS RENAITRONT

Au début de cet hiver de 1919-1920, il semble que la moitié pour le moins des habitants d'Arras y soient rentrés. Quand on sort de la gare déjà presque entièrement restaurée, on constate dans la rue Gambetta et la rue Ernestale qui lui fait suite — rues passagères et commerçantes — une animation de bon aloi. Si c'est l'heure de midi, on croise des ouvriers qui vont manger la soupe, des écoliers qui rentrent chez eux. La plupart des familles se sont réinstallées tant bien que mal. Et les immeubles déjà remis à neuf ne sont pas rares : le maçon, le plombier, le menuisier et le peintre ont fait leur œuvre.

Ailleurs sans doute, ce sont les ruines, plus funèbres à mesure que l'hiver approche. Mais Arras n'est plus la silencieuse nécropole que nous connûmes, peuplée seulement de quelques ombres. Des vivants nombreux l'habitent qui ne veulent pas qu'elle meure, et qui reconstruiront son hôtel de ville, sa cathédrale et ses deux places, — s'il plait à Dieu et aux hommes. Les premiers, son évêque et son préfet y sont rentrés depuis de longs mois, Mgr Julien et M. Robert Leullier. L'un rassemblant

les fidèles à Notre-Dame des Ardents, seule église d'Arras échappée aux obus ; l'autre dans cet hôtel de la Préfecture qui porte les traces du bombardement, présidant à la reconstitution du pays.

La situation actuelle en Artois est complexe à l'égal de ces tranchées indéfiniment sinueuses qui furent creusées partout dans son sol. Il s'agit de le rendre à nouveau habitable et cultivable, puis d'y faire renaître les industries qui s'y étaient installées nombreuses, nées du charbon contenu dans ses entrailles.

Pour ce qui est de la superficie, on s'était demandé avec angoisse si toute une zone, celle où le canon tonna sans arrêt sur la ligne de feu n'était pas irrémédiablement perdue pour la culture. Cette *zone rouge*, on avait parlé d'y laisser le temps faire son œuvre, et peut-être d'y planter des arbres qui eussent jalonné l'ancien front d'une « forêt du souvenir ». Mais on avait compté sans les ruraux propriétaires du terrain enfermé dans cette zone. Après un an, ils ont déjà prouvé par le plus patient des défrichements, celui qui s'effectue sous la continuelle menace de l'explosion d'un projectile oublié, qu'ils entendent cultiver à nouveau ce terrain semé pendant quatre ans par la Mort seule.

On peut donc estimer que l'Artois en son entier sera rendu à ses cultures traditionnelles : blé, betteraves, colza. L'œuvre de patience fera germer les futures récoltes.

Ils sont rentrés chez eux, ces habitants des villages rendus célèbres par une dévastation jusqu'ici sans exemple : Souchez, Avion, Carency, Achicourt, Aix-Noulette, Neuville-Saint-Vaast, Ablain-Saint-Nazaire, Thélus, Farbus, Vimy... On ne

peut citer tous leurs noms. De même que les citadins des villes détruites, telles que Lens, ils sont installés dans des abris provisoires. Les plus heureux ont des baraques de tôle assez confortables, telles que celles-là dues à la générosité américaine, nommées *Nissen huts, Sausage huts*. D'autres campent dans des maisonnettes improvisées par eux à l'aide des matériaux retrouvés parmi les ruines, morceaux de briques, pierrailles, poutres déchiquetées par les éclats d'obus. On voit s'en élever un mince filet de fumée. Là vivent à sept, huit ou dix, les anciens habitants d'une ferme détruite ou d'un *coron*. Le jour, inlassablement répandus parmi les décombres, ils y glanent ce qui peut servir et aussi ce qui peut nuire, la brique par hasard intacte, la grenade oubliée, l'obus pourvu encore de sa fusée. ils ont la conscience de coopérer dans leur mesure et par leur présence, déjà, à l'œuvre de reconstitution.

En tout, les sinistrés revenus en Artois à l'heure où nous écrivons — novembre 1919 — sont plus de douze mille [1] : cinq mille sept cent quatre pour l'arrondissement d'Arras, six mille neuf cent soixante-dix pour celui de Béthune. Parmi ceux qui s'occupent d'eux avec un zèle admirable, il nous faut citer après M. Robert Leullier, préfet du Pas-de-Calais, des hommes tels que M. Basly, maire de Lens, M. Marlier, chargé du service de la reconstitution, MM. Taillandier, Doutremépuich, Delau, qui ont contribué à reconstituer Villerval et Saint-Laurent-Blangy, ce faubourg d'Arras où les Allemands, puis les Français, ont tenu si longtemps.

1. Sans compter les milliers d'habitants rentrés dans Arras.

Les services officiels de la Reconstitution sont ceux-ci : secours et avances aux sinistrés, fournitures de baraquements, de mobiliers, de matériaux et de denrées de toute nature, évaluation enfin des dommages subis du fait de la guerre. Quelques chiffres ici ne sont pas inutiles[1].

« La quantité des logis, maisons, baraquements, immeubles réparés et rendus habitables par les soins de la reconstitution dans les régions sinistrées d'Artois s'élevait à dix-neuf mille à la fin de septembre dernier.

« On comptait deux mille deux cent cinquante-six maisons provisoires ou baraquements de types divers pour l'arrondissement d'Arras et mille six cent onze pour celui de Béthune.

« En matériaux de remploi, on avait construit deux mille six cent soixante-quatorze habitations. Enfin, les immeubles réparés et rendus habitables s'élevaient à douze mille cent soixante-treize.

« A la même époque les avances consenties aux sinistrés, tant en espèces qu'en nature s'élevaient à *deux cent dix millions.*

« Soit exactement :

« *En argent :* 188.443.379
« En nature : 21.265.792 ».

Ajoutons que parmi les baraquements, il en est d'assez importants pour abriter, comme à Lens, des écoles, des hôpitaux, les sièges sociaux des compagnies minières. Lens sera la première concession

1. Nous les empruntons à un article fortement documenté par la préfecture du Pas-de-Calais, qui parut le 11 novembre 1919 dans la *Presse de Paris.*

remise en état, et cela dans un délai que l'on estime de quatre à cinq ans.

Enregistrons également les déclarations faites en ce mois de novembre où nous sommes par M. André Tardieu, ministre des Régions Libérées après avoir servi la France en Amérique. « Trois grands problèmes, a-t-il dit, dominent l'activité de demain dans ces régions : finances, transports, main-d'œuvre.

« Le problème financier est double : il faut que les avances soient payées, dès qu'elles sont demandées et justifiées : mais il faut aussi que leur emploi soit vérifié et leur rendement pleinement assuré, en évitant les abus, sur lesquels mon attention est fixée. Donc, augmentation des crédits, notamment de ceux destinés aux agriculteurs ; contrôle exact, par les départements et par le ministre, de l'utilisation des dits crédits.

« Les transports s'amélioreront quand ils seront régis par un programme unique, c'est-à-dire quand on saura d'avance méthodiquement — au lieu de constater après, dans le désordre et dans l'incohérence — quels sacrifices doivent être imposés aux demandes de chaque service en raison de la limitation actuelle des moyens.

« Il y a une hiérarchie des besoins, tant publics que privés : je suis résolu à la faire prévaloir à tout prix...

« 1919 a été l'année des maisons provisoires, 1920 doit être l'année des maisons définitives. Il faut des ouvriers en nombre énorme, non pas des manœuvres, mais des ouvriers spécialisés, maçons, charpentiers, serruriers. Il faut recruter en France tout ce qu'on pourra, et par des écoles professionnelles, organisées sans retard, transformer les ma-

nœuvres français en spécialistes. Nous prendrons le complément à l'étranger, mais sans nous encombrer d'un personnel qui sera inutile s'il n'est pas spécialisé !

« Dans le Nord et le Pas-de-Calais la reconstruction est à peu près achevée pour les chemins de fer, les canaux, les routes : c'est un gros résultat. La culture, elle aussi, a fait des prodiges. Il y a des champs labourés [nous le constations tout à l'heure] jusqu'au centre de la zone rouge.

« Restent les maisons. C'est elles qu'il faut faire revivre l'an prochain. »

Si nous en venons maintenant aux besoins d'ordre spirituel, que trouvons-nous ? Les ruines des églises, et des pauvres gîtes groupés autour d'elles, d'où s'élève un cri déchirant : « Nous vivons comme des bêtes ! » — Ils veulent rebâtir leurs sanctuaires, dont près de deux cent cinquante sont tombés. Les villages de l'Artois ne peuvent renaître pleinement qu'à l'ombre de nouveaux clochers.

Où que nous allions, c'est le même invincible désir. A Brebières, où une quarantaine de maisons seules sont réparables, le dimanche des Rameaux, la messe fut dite en plein air dans les ruines de l'église, servie par le maire, M. Pilat. Symbole assurément, cette union des pouvoirs ecclésiastique et civil : s'il en fallait encore un, et qui parlât davantage au cœur, dirai-je que chaque jour l'autel y est couvert de fleurs !

L'église de Monchy-le-Preux avait été reconstruite vers 1848 par un architecte valenciennois, Bernard, qui favorisa les débuts de Carpeaux alors inconnu en lui confiant l'exécution de statues destinées à

cette église : les quatre docteurs de la loi, saint Grégoire, saint Jérôme, saint Ambroise et saint Augustin[1]. Elles furent ensevelies dans les ruines, et une pauvre femme de la paroisse que je rencontrai naguère m'a dit que des fragments informes en étaient seuls demeurés. C'est là un exemple en plus de la destruction d'œuvres d'art par les Allemands. On pourra reconstruire un jour l'église de Monchy ; mais ces statues, œuvres de début d'un grand sculpteur, qui les remplacera ?

A Bapaume s'élevait une église dédiée à Notre-Dame de Pitié. Deux cratères en marquent la place, et il a fallu deux jours de fouilles pour retrouver dans ses ruines la *Pieta* du xvᵉ siècle en bois sculpté, honorée séculairement dans le pays. Elle le sera désormais dans un baraquement en attendant la reconstruction.

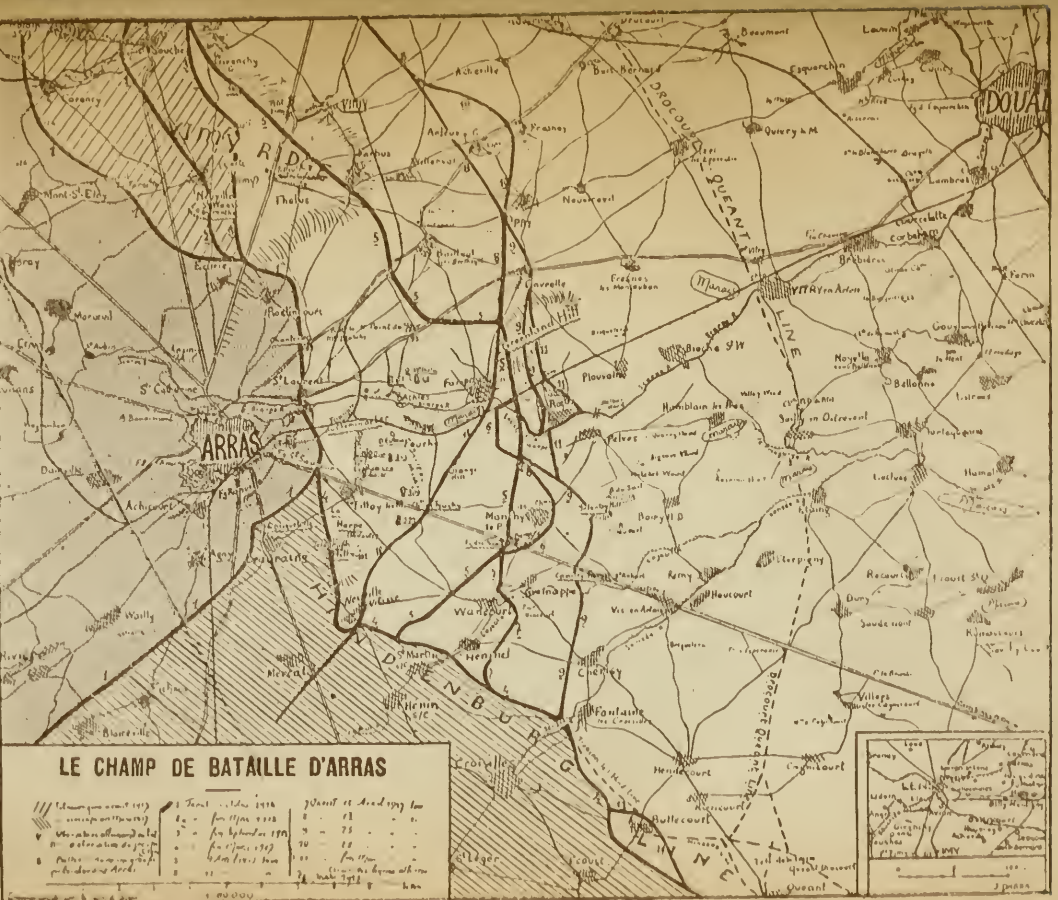
Une bombe à retardement fit exploser l'église du village tout proche de Sapignies douze jours après le départ des Allemands. Là, ce qui fut retrouvé dans le cratère, ce fut le plus émouvant crucifix. « Le Christ paraît avoir souffert une deuxième passion. Les bras tordus par l'incendie semblent avoir voulu préserver le visage contre l'ardeur des flammes. Nul artiste n'aurait pu donner une impression de douleur plus poignante »[2]. Dans ce même ordre d'idées, qui n'a contemplé au bas de la colline de

1. On en trouvera la reproduction d'après un dessin de Garpeau dans notre ouvrage : *Carpeaux inconnu*. Van Oest, éditeur, Paris et Bruxelles.

2. *Bulletin des églises dévastées du diocèse d'Arras.* — Ce bulletin, dirigé par M. l'abbé Foulon (33, rue d'Amiens, Arras), est d'un extrême intérêt en chacun de ses numéros, et représente une œuvre qui importe autant à la civilisation qu'à la religion.

Notre-Dame de Lorette la ruine pathétique de l'église d'Ablain-Saint-Nazaire ? Elle avait été construite au XVIe siècle par Jacques Caron, le même architecte qui éleva l'hôtel de ville et le beffroi d'Arras. Semblablement s'est-elle muée, elle aussi, en un fantôme de désolation qui semble vouloir exprimer toute l'horreur de la vallée de la Souchez et du plateau raviné de Lorette.

Les prêtres qui vivent dans ces villages détruits parmi des ouailles déshéritées de tout bien, ressemblent aux apôtres des temps primitifs. A l'exemple de saint Paul qui ne dédaigna pas de fabriquer des tentes, eux, travaillant aussi de leurs mains, se font terrassiers, maçons, ajusteurs, pour que le baraquement élevé par leurs mains et celles des fidèles permette d'attendre la reconstruction d'une véritable église. A Mercatel, à Hermies-le-Grand, on verra des types de ces humbles maisons de Dieu qui seraient semblables en tout à celles des plus pauvres hommes si un clocheton de fortune et une croix ne les surmontaient.



Extrait du *Guide d'Arras* (Davrinche, éditeur).

TABLE DES PLANCHES

TABLE DES MATIÈRES



« LE PAS-DE-CALAIS DÉVASTÉ »

ASSOCIATION DÉCLARÉE ET AUTORISÉE
CONFORMÉMENT AUX LOIS DE 1901 et 1916

AFFILIÉE A LA SOCIÉTÉ DES AGRICULTEURS
DE FRANCE

*Rattachée au « Comité du Secours National »
et à « l'Union des Œuvres de Secours
aux Foyers dévastés par la Guerre ».*

22, RUE DE LONDRES, 22, PARIS

L'heure de la victoire a sonné. Le sol de France est enfin libéré. Il s'agit de ramener la vie là où nos barbares ennemis ont semé la mort. Le Pas-de-Calais est peut-être le département qui a le plus souffert. Cette malheureuse région a été le théâtre de violentes batailles : Arras, Carency, Ablain-Saint-Nazaire, et le Labyrinthe, Vimy, Bullecourt, Fresnoy, Lens, Havrincourt, Bourlon, Quéant. Elle a vu les Allemands reculer en détruisant tout derrière eux : fermes, maisons, arbres, routes. Le Pas-de-Calais envahi est aujourd'hui transformé en désert. Sans parler d'Arras, dont on connaît le sort : sans compter des villes comme Bapaume, Lens, Béthune et Liévin complètement détruites, plus de deux cents communes rurales n'existent plus.

Les deux cent cinquante mille Français et Françaises qui habitaient le Pas-de-Calais envahi, après avoir souffert toutes les horreurs de l'occupation, ont été transportés à l'arrière, dans les Ardennes ou en Belgique, obligés de tout abandonner à l'ennemi. Quelques-uns de ces malheureux compatriotes, rapatriés

dans un dénuement absolu, ont fait le récit le plus douloureux de leurs terribles souffrances.

C'est aux pouvoirs publics qu'incombe le devoir de relever ces villes et ces villages anéantis. Mais à côté de cette action gouvernementale, que de détresses à secourir, quel champ d'action pour les initiatives charitables et patriotiques !

Le « Pas-de-Calais dévasté » se donne comme mission d'aider au relèvement de ses malheureuses régions. Cette œuvre encourage le retour des habitants sur leur terre ruinée et la reconstitution de leurs foyers.

Grâce à une organisation très complète de correspondants, les dons sont distribués avec ordre et méthode, et toutes les précautions sont prises pour éviter un double emploi.

Pour répondre à ces besoins immenses, « le Pas-de-Calais dévasté » fait un présent appel à votre générosité.

Notre œuvre reçoit, avec la plus vive reconnaissance, tous les dons en argent et en nature.

Les dons en argent peuvent être versés, soit au siège de l'œuvre, 22, rue de Londres à Paris ; soit à la Banque Adam, 106, boulevard Haussmann, à Paris, et en province, dans ses succursales.

Les dons en nature peuvent être adressés au siège de l'œuvre, 22, rue de Londres, à Paris.

Donnez généreusement pour des compatriotes qui ont tout perdu, pour la partie de la France qui a servi de rempart au reste du pays !

COMITÉ DE DIRECTION

Président d'honneur : M. Jonnart, sénateur du Pas-de-Calais.

Membres d'honneur : M. Lebrun, ministre de la reconstitution des Régions libérées. MM. les Sénateurs du Pas-de-Calais. MM. les Députés du Pas-de-Calais. M. le Préfet du Pas-de-Calais. S. G. Mgr l'Evêque d'Arras. MM. les Conseillers généraux du Pas-de-Calais.

Président : M. le comte de Francqueville, maire de Bourlon.

Vice-Présidente : Mme Henri Tailliandier.

Vice-Président : M. Mercier, directeur général des Mines de Béthune.

Secrétaire général : M. Despinoy, notaire à Arras.

Trésorier : M. Maurice Tilloy, industriel, maire de Courrières.

Administrateurs délégués : M. Octave Bouchez, industriel, membre de la Chambre de Commerce d'Arras.

Administrateurs : M. Fernand Bar, ancien Député, industriel, à Béthune. M. le baron d'Herlincourt, agriculteur, maire d'Eterpigny. M. A. Leloup, propriétaire. M. Marchand, avoué honoraire. M. Minelle, ancien maire d'Arras. Mme la marquise de Partz. Mme Albert Tailliandier.

Délégué général pour la propagande et aux secteurs : M. Camille Hollart.

Délégués du Conseil : Mme la comtesse F. de Diesbach de Belleroche. Mme Moleux d'Hermerangues. M. de Lenquesaing. M. Georges Leviez. Mme Albert Leviez. Mlle Lenglin. M Bauvin, administrateur de la Banque de France, à Arras. M. Eugène Carlier, inspecteur honoraire de l'Assistance publique. M. Jean Lejosne, fabricant de sucre. M. Poutrain, maire de Croisilles. M. Pierre Cagé. M. de Kerguenec.

LA GRANDE PITIÉ DES ÉGLISES D'ARTOIS

Parmi les problèmes d'après-guerre, l'un des plus ardus à résoudre est la réorganisation du culte dans les régions dévastées.

Dans le seul département du Pas-de-Calais, plus de deux cents églises gisent, les unes mutilées, les autres réduites en cendres. Leurs sacristies sont vides ou écrasées. Les prêtres envoyés pour relever ces ruines n'ont ni abri, ni meubles, ni livres ; et ils portent souvent sur eux tous leurs vêtements.

Les autorités officielles sont bienveillantes, pour la plupart ; mais elles songent d'abord, on le devine, aux mairies et aux écoles. Les œuvres de bienfaisances s'occupent plus de lingerie, lits et chaussures que d'ornements sacrés ; on ne saurait les en blâmer.

Heureusement, des femmes prévoyantes et généreuses avaient, au cours de la guerre, mis en commun leurs ressources et leur talent, pour être en mesure de faire face, le moment venu, aux besoins les plus urgents de nos paroisses ravagées. Elles avaient organisé, à Boulogne, à Berck-Plage, à Saint-Omer, à Calais, ailleurs encore, des expositions d'ornements et de vases sacrés qui avaient fait l'admiration des connaisseurs.

En quittant la France, les Canadiens, les aumôniers de l'armée britannique, la Ligue des Femmes catholiques d'Angleterre nous firent don, de leur côté, de plusieurs chapelles et du matériel qu'elles contenaient. Une famille catholique de New-York,

dont Mgr Julien fut l'hôte pendant son voyage aux États-Unis en 1918, concentra sagement ses efforts sur la construction d'abris destinés au culte. Et plusieurs de nos paroisses lui sont grandement redevables.

Nous attendons beaucoup de la sympathie des évêques américains et de l'appel collectif qu'ils ont fait pour le relèvement de nos sanctuaires.

Mais c'est surtout à l'œuvre de la rue Oudinot. à Paris, que nous nous sommes adressés dans nos embarras sans cesse renouvelés.

Trois catégories de secours viennent par cette voie.

Les uns aident à réparer les brèches faites aux églises, ou à élever des chapelles provisoires.

Les autres reconstituent, de toutes pièces, les sacristies.

Un vestiaire ecclésiastique s'est adjoint aux deux premiers services.

Au mois de décembre 1919, trente-cinq de nos paroisses avaient reçu, de l'œuvre de Paris, une subvention pour leur église provisoire; — une centaine de sacristies avaient été renouvelées, totalement ou partiellement; — 85 trousseaux avaient été demandés, dont 64 livrés. De rares églises avaient trouvé des marraines hors du diocèse. Mais l'idée a été reprise par des curés de notre région maritime, qui « adoptent » une paroisse en ruines, en concentrant sur elle les aumônes de leurs paroissiens.

La tâche est immense; elle durera dix ans peut-être. Il y a place ici pour toutes les bonnes volontés.

Pour tous renseignements, consulter :

A Paris, le Comité de secours aux églises dévastées, 3, rue Oudinot;

A Arras, à Mlle la Secrétaire de l'œuvre des églises pauvres, 1, place Sainte-Croix.

La Collection « La France Dévastée »
paraît sous le patronage du Comité France-Amérique et du Touring-Club de France.

TOURING-CLUB DE FRANCE

65, avenue de la Grande-Armée, Paris.

Tout Français se doit de travailler à l'accroissement de la prospérité de notre pays *par le Tourisme.*

Tout Français doit s'inscrire comme membre du Touring-Club de France.

Nous étions 150.000 en 1914. Il faut que nous soyons 500.000 en 1920.

Demain, T. C. F. voudra dire : Tout citoyen Français.

OFFICE NATIONAL DU TOURISME

17, rue de Surène, Paris.

L'Office national du Tourisme, rattaché au Ministère des Travaux publics, a pour mission de rechercher tous les moyens propres à développer le tourisme. Il provoque dans ce but toutes initiatives administratives et législatives et prend toutes mesures tendant à améliorer les conditions de transport, de circulation et de séjour des touristes. Il coordonne les efforts des groupements et industries touristiques. Il organise la propagande touristique à l'étranger.

COMITÉ FRANCE-AMÉRIQUE

82, avenue des Champs-Elysées, Paris.

Tout Français désireux de resserrer les liens qui unissent la France aux nations de l'Amérique du Nord et du Sud doit se faire inscrire comme souscripteur (6 fr.) ou comme adhérent (28 fr.) de *France-Amérique*, que préside M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française.

Les souscripteurs reçoivent la publication *l'Amérique* : les adhérents la revue mensuelle *France-Amérique.*

Le Comité publie en outre une revue franco-anglaise illustrée qui paraît chaque mois sous le titre *France-États-Unis.*

NUMÉRO SPÉCIMEN SUR DEMANDE